

Jacques Henrard

Moi, Madame !

Roman



L'Age d'Homme

JACQUES HENRARD

MOI, MADAME!

Roman

L'AGE D'HOMME

C'EST DU LAIT DE MADAME QUE GILLES A SOIF

J'ai rêvé de Madame.

J'ai froid sur le palier.

Au lieu de l'école, c'était la maison. Au lieu de la classe, c'était la cuisine. Madame, à son pupitre, mettait la crème sur le gâteau de mes neuf ans.

J'ai froid, pieds nus, en pyjama. Je voudrais boire mon lait chaud. Je voudrais bien trouver une salle de bains pour me laver.

—Je peux entrer?

—Je m'habille, mon ange.

—Je dois faire pipi.

—J'ai presque fini.

Toujours les grands d'abord. Ils sont pressés, qu'ils disent. Et les petits, alors? Ils se lavent quand tout le monde est lavé.

Et Madame? Elle se lave aussi, en étendant la mousse sur sa figure? Elle s'habille et se coiffe dans sa salle de bains, où les autres ne peuvent pas entrer? Elle met sa robe qu'on voit à l'école, et en dessous, les choses qu'on ne voit jamais? C'est mardi. C'est piscine. C'est le jour où Madame nage en maillot bleu, ou quelquefois avec son rouge. On se demande si c'est les mêmes jambes, les mêmes bras que les autres jours, la même femme. On a peur que ce ne soit plus la même. J'aimerais mieux qu'elle nage tout habillée.

—Où est-ce que je me lave, alors?

—Et la salle de bains de Papa?

—Il prend son bain.

—Et celle des filles?

—Quand je veux entrer, elles s'enferment, et elles me disent que je les gonfle.

Elles s'habillent, elles se déshabillent. Elles s'enferment à clé, comme si un million d'hommes derrière la porte allaient entrer pour les violer. Si je voulais, par la serrure, je pourrais regarder. A la consultation

de Papa, j'ai regardé par la serrure. La femme était presque toute nue. C'était laid. Je ne regarderai plus jamais.

Dans la chambre des filles, quand elles sont parties, j'entre, je touche les robes, dans les placards j'ouvre les tiroirs. Je me couche sur les lits, ou même dedans, quand ils ne sont pas encore refaits. Je respire les odeurs. Je remue tous les petits objets, en faisant attention de les remettre à leur place, pour qu'elles ne sachent jamais.

—Bonjour, trésor.

—Jour.

—Réveille-toi. Tu as l'air encore tout endormi

—C'est parce que j'attends depuis une heure que tu aies fini.

J'ai faim. Je sens l'odeur de leur café. Evidemment, ils ne m'ont pas attendu pour manger. Madame, dans le rêve, étendait la crème avec ses doigts, la crème de mon gâteau, une crème dont peuvent manger les enfants qui ont la même maladie que moi. Ses bagues étaient toutes couvertes de crème. Elle me disait Tu peux lécher. Je léchais les doigts de Madame. Ils étaient sucrés, plus sucrés que tout le sucré que j'ai jamais mangé. De l'aussi sucré que j'ai rêvé, je n'en mangerai plus jamais.

En plus, quand je me lave, l'eau n'est presque plus chaude. Ils prennent des bains, ils vident toute l'eau chaude, et en attendant que ça se remplisse, moi, je dois me laver à l'eau froide. " Attention de ne pas faire déborder la baignoire >, qu'elles disent les filles, quand je prends mon bain. Elles n'ont pas vu Camille Boubouche, en quatrième année. Il est dix fois plus gros que moi. Tant pis, je suis assez lavé comme ça. Et le peigne? Où est-ce qu'elles ont mis le peigne? Sur le tabouret, évidemment, avec plein de choses mouillées dessus, et plein de cheveux de femmes dedans. Elles lavent tout le temps leurs cheveux, et elles laissent leurs cheveux dans le peigne.

Pourvu qu'ils ne se trompent pas encore de confiture, ma confiture sans sucre, avec des gros morceaux de pêches. Si je suis le dernier, j'en mettrai plus, quand personne ne me verra, plus d'édulcorant dans mon lait. Ernestine a mis la table avec ses vilaines vieilles mains, que je n'aime pas regarder. Il faut penser que c'est Madame. C'est elle, tous les matins, qui prépare mon déjeuner, qui fait chauffer mon lait, comme celui qu'elle donne à son dernier bébé.

—Dis bonjour à tes soeurs, quand même, et à Ernestine.

—Je l'ai dit. C'est vous qui n'entendez pas, avec votre radio qui marche.

—Je crois plutôt que tu l'as dit à ton nombril.

—Mon lait chaud!

—Ernestine va en remettre chauffer. Nous, on est pressées.

—Vous traînez devant la glace à essayer tous vos machins, puis vous êtes pressées.

—Quand tu te lèveras un jour de bonne humeur, toi!

—Je suis de bonne humeur, mais c'est vous qui me faites enrager.

—Je plaide dans trois quarts d'heure, dans quatre affaires. Vous pourriez cesser trois minutes de vous chamailler? C'est Papa qui te conduira, Gifles.

Papa! Est-ce que c'est mieux que Maman? Il ne se fâche que de temps en temps. Il a mieux le temps. Il ne regarde pas tout le temps sa montre pour voir s'il est en retard de combien de temps. M'explique bien les questions que je ne comprends pas dans les fardes. Quand les jeux ne sont pas trop cassés, il les répare. Seulement, avec lui, on arrive en retard. Avec Maman, il faut galoper, partir avant qu'il y ait trop de monde sur les routes, j'arrive trop tôt et j'ai froid aux pieds dans la cour, et avec Papa, je suis toujours en retard.

Papa, bien habillé, bien lavé, bien rasé pour aller faire des visites à ses malades, grand, pesant, un peu gros, qu'on appelle tout le temps au téléphone, qu'on ne voit qu'un petit peu à la fois, avant qu'il parte ou quand il rentre, qui se lave tout le temps les mains à cause des microbes, qui a envie qu'on soit gai, qui dit des choses comiques. Dommage qu'avec lui, on arrive en retard.

—Bonjour, la compagnie. Mes hommages, Ernestine. Salut, mon grand. Partie, ta mère?

—Elle plaide.

—Et tes soeurs?

—Avec la mère de leur copine, comme ça, elles sont toujours à temps. Elles ont de la chance. Elles ne sont jamais en retard.

—Entre hommes, alors? Heureusement qu'il nous reste Ernestine.

—Papa...

—Oui?

—J'ai mal au ventre.

—Qu'est-ce que tu as mangé? Tu n'as pas fait un petit péché du côté de tu sais bien quoi? Faut pas, Fiston. Tu le regretterais, et nous avec.

—C'est parce que j'ai peur qu'on soit en retard.

—Ça ne vous fait rien de couper la radio, Ernestine? Cette musique de débiles me fait grimper au mur.

—C'est les filles. Elles mettent toujours cette musique-

là.

—Versez, Ernestine, versez à ras bords. Je ne suis pas encore mûr pour le double infarctus. Jolies, vos boucles d'oreilles. Et ce tablier à fleurettes!

Son vieux tablier de tous les jours, comme s'il ne l'avait jamais vu.

—Toujours aussi coquette...

Ernestine, mal habillée comme elle est? Coquette?

—Vous rajeunissez, ma chère.

Moi, je trouve qu'elle devient de plus en plus vieille.

—Ma troisième tasse de café, mon journal, puis on file, mon fils et moi

—Papa...

—Oui?

—Quelle heure est-il?

—Mille sabords, la vie est brève! Qui va gagner, ce soir, Ernestine?

S'il croit qu'Ernestine y connaît quelque chose en foot!

—Devant leur public, ces cochons d'Irlandais sont capables de tout. Non mais! Notre ministre des finances, qu'est-ce qu'il est encore en train de nous peaufiner? En fait de chinoiserie fiscale, c'est un chef d'oeuvre. On en veut aux honnêtes pères de famille comme moi, qui gagnent le pain du ménage à la sueur de leur front. En route! Par file à droite, pas de gymnastique, une, deux, une, deux! Bonne journée, Ernestine.

—On sera en retard.

—Tu crois? Qu'est-ce que nous pourrions bien concocter comme excuse? Tiens! Que j'avais une visite urgente à faire. Et puis non, inutile de mentir. Dis à Madame que ton père, comme à son habitude, a traîné à lire son journal.

—Socrate!

—Quoi, Socrate?

—Mon hamster.

—Tu as oublié de l'embrasser sur le nez?

—Je ne lui ai pas donné sa carotte.

—Catastrophe! Etre né hamster, ce n'est déjà pas drôle. Mais en plus, passer une journée sans carotte! Tu sais quoi?

—Non.

—Je la lui donnerai, sa carotte.

—Non, tu ne la lui donneras pas.

—Qu'est-ce que tu en sais?

—Tu ne sais même pas où sont les carottes à la cave.

—Je demanderai à Ernestine.

—Non, tu ne le lui demanderas pas.

—Tu paries?

—Tu es comme Maman, tu as trop de choses en tête. Tu m'as dit que tu te renseignerais pour m'acheter un microscope, et tu ne t'es jamais renseigné. Tu m'as dit que tu vérifierais si Mercure est plus proche du soleil que la terre, et tu n'as jamais vérifié.

—Si j'oublie la carotte, je te donne mille francs.

—Mille francs?

—Mille francs.

—Des vrais?

—Tu me prends pour un faux monnayeur?

Mille francs... Pour acheter quoi? Des vrais chocolats, avec de la crème brune ou jaune, et du sucré comme j'ai rêvé? Ça existe, des mille francs comme ça?

Je serai le dernier. Il n'y aura plus d'enfants dans la cour. Madame, par la fenêtre, sera grande au-dessus des enfants. C'est ses cheveux que je verrai d'abord, à travers la fenêtre, avant de reconnaître sa figure, ses cheveux qui font de la lumière de loin. En entendant que j'ouvre la porte, elle va tourner sa tête pour savoir qui.

Au-dessus de son corner, sa bouche rouge avec ses dents et ses lèvres va dire Qui voilà? Q!4 est encore en retard? Est-ce que ce ne serait pas notre ami Gilles? Ça devient une habitude, mon petit Gilles.

—Encore en retard, Gilles? C'est une habitude, mon grand.

—C'est mon papa, Madame.

—C'est vrai, de ces temps-ci, il y a beaucoup de gripes.

—C'est mon papa qui...

—Je sais, qui a beaucoup de travail.

—C'est mon papa qui a lu son journal.

DANS LA FAMILLE DE CATHY,
TOUTES LES FEMMES DEVIENNENT GROSSES

Ro-be à bre-tel-les ré-gla-bles, go-dets vi-re-vol-tants, po-lo en mail-les bou-clet-te...

—Cathy! Ou-ouh, Cathy!

—Je me lève.

—Si tu veux que je te coiffe, il est temps.

Es-pa-dril-les a-vec des-sus en ma-cra-mé, san-da-les syn-thé-ti-ques trans-luci-des... Est-ce que Delphine s'est plantée? Elle m'avait bien dit La Redoute, mais c'est peut-être Les Trois Suisses. Dans les Trois Suisses, il y a plus de choses pour les enfants. J'ai trop de culottes blanches, j'en voudrais de toutes les couleurs, Maman achète toujours sans demander mon avis. C'est bien d'avoir beaucoup d'habits, mais quand on en met un, on ne peut pas mettre les autres, et on regrette toute la journée ceux qu'on n'a pas mis. Et on n'en sort pas pour savoir celui qu'on doit mettre. Et quand je demande à Maman, elle dit: " Je n'ai pas le temps, tu es assez grande ".

Mon pantalon à cinq poches ou mon cigarette? Celui à petits carreaux ou ma salopette? Faut faire gaffe : toutes les filles regardent pour voir, si par malheur, je ne mets pas deux jours la même chose. Mon vert à côtes, je l'aime bien à cause des pinces, mais Delphine dit qu'il me fait un gros derrière. Zut! Si on devait toujours faire attention à ce que pensent les autres! Et pour les faire toutes râler, je mets ma ceinture en vachette. Elles croient que je l'ai payée cher. Elles peuvent toujours courir pour savoir où je l'ai achetée.

En plus, c'est le jour de piscine! Je vais mettre quel maillot? Maman dit que la couleur rouge grossit, et que le sombre amincit. Est-ce qu'elle me voit avec un maillot sombre, alors que toutes les autres ont des couleurs gaies, même Madame? Elle a de la chance, Madame! Avec un corps pareil, elle peut mettre n'importe quoi. Est-ce que je l'aurais aimée, si elle avait voulu, si elle m'avait aussi aimée? Je vois bien que je ne lui suis pas sympathique. Elle préfère toujours les réponses que font les autres, elle regarde toujours ailleurs pour ne pas voir ce que j'ai mis sur moi.

—Qu'est-ce que tai lisais encore dans ton lit?

—Ma récitation pour Madame.

—Toujours à la dernière minute.

—Je me lève trop tôt, à cause de toi, puis, avant de partir, je m'ennuie.

—Plains-toi. Pour qui est-ce que je gagne des sous? La semaine avant la Toussaint, si je veux m'en sortir, faut bien que j'ouvre le salon à huit heures.

Si on croit que c'est gai, les mamans coiffeuses! Elles passent toute la journée à coiffer les autres, et vous, c'est toujours en vitesse. Et les papas facteurs, ça ne gagne pas assez de sous. Ça ne va pas assez loin en vacances. Gifles a déjà pris 16 fois l'avion, Martine 12, Axel 8, et moi zéro. J'ai l'air fine, quand je dis que j'ai encore été en Espagne, parce qu'on a là-bas un camping qu'on connaît bien. Et les facteurs, comme ils se lèvent tôt, ils sont déjà rentrés à trois heures, et la télé, c'est pour eux. Un facteur qui ne gagne pas assez, et qui risque tout le temps de se faire agresser, et une coiffeuse qui ne sait faire ses courses que le lundi, quand il n'y a plus rien dans les rayons des magasins, je suis bien tombée.

—Fais-moi un chignon. Non, une queue de cheval. Non, des tresses à l'Africaine.

—Je n'ai plus le temps. Fallait te lever plus tôt.

Je sais bien que je n'ai pas les plus beaux cheveux de la classe. Il y a au moins trois filles qui ont de plus beaux cheveux que moi. A quoi ça sert d'avoir une maman coiffeuse, si elle ne peut pas faire que j'aie les plus beaux cheveux, même pas avec un berlingot spécial et en les lavant tous les jours? D'abord, si j'avais pu choisir, j'aurais été blonde, encore plus blonde que Madame. C'est injuste d'avoir des cheveux beaux comme elle a, sans aller jamais chez la coiffeuse, ni mettre aucun produit. Celles qui dépensent beaucoup d'argent devraient être récompensées.

Quand elles entrent quelque part, les blondes, c'est toujours elles qu'on regarde, parce que ça se remarque du premier coup. Et ce n'est pas vrai que c'est les premières à attraper des poux, c'est Justine qui dit ça, parce qu'elle est rousse. Plus tard, tant pis, je me décolore. Les oxygénées, Maman dit que ça fait mauvais genre, mais quand elles passent dans la rue, je vois bien que tout le monde se retourne, surtout quand elles ont un manteau de fourrure et qu'elles montrent leurs jambes. J'aurai un manteau de fourrure, pas trop long, pour qu'on voie mes jambes jusqu'aux genoux. Plus haut, j'ai des trop grosses cuisses. Et des souliers avec des hauts talons pour me faire moins petite que je suis. Grande comme elle est, Madame, pourquoi est-ce qu'elle ne s'est pas fait mannequin?

—Et ta deuxième cracotte?

—Fallait m'en beurrer qu'une.

—Tu ne vas pas aller à l'école avec rien qu'une cracotte dans l'estomac?

—Si c'est pour devenir comme toi, je n'ai pas envie.

—Tu le deviendras, ma chère. Les femmes, dans notre famille, c'est comme ça.

—Si je dois peser un jour autant que Tante Adrienne, je me tue.

—Ce n'est pas un déshonneur que de peser deux fois plus que son mari. Elle s'est quand même mariée. Et elle a trois beaux petits enfants.

—Gilles, le fils du docteur, c'est fou ce qu'il avale, et il n'est presque pas plus gros que moi. Madame dit qu'il ne faut pas lui offrir des choses sucrées, sinon, il peut mourir. Donne-moi de l'argent.

—Pour acheter quoi?

—Des fois, si j’avais besoin.

—Voilà cent francs.

—Rien que ça?

—Voilà deux cents.

Vite, vite, dans son salon, parce qu’il y a des clientes, et moi tant pis. Il est seulement huit heures. Qu’est-ce que je vais faire jusqu’à huit heures et quart? Un jeu vidéo, ça ne vaut pas la peine. Et la télé, à cette heure-ci, c’est tout des mochetés. Elle s’en fiche que je m’ennuie, Maman. Elle s’amuse bien, elle, avec des femmes pour parler, toute la journée. Et moi, à la récréation, à part Delphine, qui est-ce que j’ai? Et ce soir, qu’est-ce qu’il y aura d’amusant pour passer mon temps? Equitation, c’est demain, et modem jazz, vendredi. Il y a juste le feuilleton, mais il commence à m’embêter. Elle est conne, Marcelline, de s’être brouillée avec Antoine. C’est à cause de la chipie de Vincianne, avec ses jupes de rien du tout et son petit derrière qu’elle fait aller dans tous les sens. Quand même, si je pouvais avoir des jambes comme elle!

Dans le feuilleton, la seule chose bien, c’est qu’Antoine me fait penser à Axel, à la récréation, quand il raconte avec ses yeux qui brillent. Tout le monde dit que c’est un vantard, qu’il n’a jamais été en boîte avec son frère, ni roulé à moto à du 200 à l’heure, mais ça m’est égal. J’aime mieux un garçon qui ment, pourvu qu’il soit beau. De toute façon, je n’écoute pas ce qu’il raconte, je regarde sa bouche et ses dents. Je l’épouserais rien qu’à cause de ses dents, quand il mord dans sa pomme, ou de ses lèvres toutes rouges quand il suce son orange.

Qu’est-ce qu’elle va dire, Delphine, que j’ai mis mon pantalon vert qu’elle n’aime pas? Huit heures dix. Tant pis, je pars. Je regarderai quand même à la vitrine de “ Madame F ”, malgré qu’ils sont toujours en retard pour la mode. C’est énervant d’habiter un village. Plus tard, je vivrai dans une vraie ville, où on n’est pas obligé d’envoyer ses enfants tous à la même école, et s’ils ne trouvent pas des amis ou des amies comme eux, ils n’en ont pas.

ELSA SENTIRA-T-ELLE UN JOUR BON

COMME LES FLEURS?

Ding! Le couvercle d'une casserole, ou de la marmite à soupe? Idiote! C'est le couvercle du seau. Maman a ôté le couvercle. Il faut attendre un peu pour que ça vienne, puis c'est comme l'eau qui tombe de haut, quand il pleut, dans le tonneau dehors pour la lessive. Ça coule longtemps. Puis, elle attend. Puis, elle remet le couvercle.

Boum, boum! Papa se lève. Sur le plancher du wagon, ça fait deux fois boum, pour chacun de ses deux pieds. Il fait watch, parce qu'il bâille en se grattant le dos. Il soulève le seau parce qu'il est fort, et parce que les hommes, c'est ainsi. Ça vient tout de suite, c'est pressé, comme l'eau des robinets quand on les ouvre, dans les vraies maisons. Ça vient jusqu'au bout. Puis, il remet le couvercle en faisant prout.

Vite, dehors! Du frais, des feuilles, de l'herbe, du mouillé! Beaucoup de ciel! Beaucoup à respirer!

—Où tu vas?

—Dire bonjour à Pouf

—Mets quelque chose à tes pieds.

—Pas besoin.

—Si tu attrapes quelque chose, tant pis pour toi.

Tant pis pour moi. C'est bon, dans l'herbe, loin du seau. Ça caresse, ça chatouille, ça pique mes pieds, ça lave mon pet. Derrière les fils, il y a la prairie, avec les chevaux qui disent bonjour, mais qu'on voit pas encore. Et derrière, c'est le bois.

C'est plein de petites gouttes dans l'air, comme une grosse bête mouillée qui vient de se secouer. Comme Pouf quand il a plu. J'arrive, Pouf, minute! Aïe! Les orties sur ma jambe... C'est ta faute, à toujours me pousser pour que je tombe. Après l'école, on ira courir dans les bois, si Maman me demande pas trop. Mais le matin, c'est comme ça, il faut rester attaché. Toi, à ta chaîne, moi sur ma chaise, à l'école.

Lèche pas encore sur ma figure, comme un gros dégoûtant. Ça y est, ta langue dans ma bouche. Ça fait rien, t'es pas malade. T'attrapes jamais quelque chose, toi, malgré qu'on veut pas de toi dans le wagon et que tu peux jamais rentrer pour te chauffer. Tu sens la même odeur que les bois. T'as de la chance de coucher dehors. Si ta niche était plus grande, je voudrais bien coucher dehors avec toi.

L'école, Pouatch! À la place d'enfants, j'aimerais mieux des chats ou des chiens. La maîtresse serait un

chien. Elle se promènerait entre les bancs, et on pourrait la caresser. Les enfants de l'école, ils sont propres, on peut pas les t9ucher. On pourrait les salir. On les regarde de loin. Au lieu de poils, ils ont des habits neufs achetés dans les magasins.

Celle que je déteste le plus, de toute l'école, tu sais qui? C'est Cathy. Personne l'aime. J'avais accroché mon manteau à côté du sien, il le touchait qu'un tout petit peu. Mais elle a vite retiré le sien pour l'accrocher ailleurs. Elle est assise juste devant moi, je vois tout le temps ses cheveux et son cou. Parce que sa maman est coiffeuse, elle met tellement d'odeur qu'on sent qu'elle dans toute la classe. C'est une odeur de toutes les couleurs, faite comme avec des centaines de fleurs, mais je suis obligée de pas l'aimer, parce que c'est l'odeur de Cathy. Elle laisse exprès son sac ouvert, pour que je voie toutes les belles choses qu'il y a dedans, et son plumier avec tous ses stylos. Les enfants de l'école ont des amis. Ils peuvent choisir qui ils veulent. J'ai jamais été choisie. Si tous les enfants de l'école étaient morts, ça me ferait rien.

Tu sens mauvais ou bon, toi? Moi, je pue. J'étais assise à côté de Thierry, mais j'y suis plus. Tu sais pourquoi? Je vais te le dire dans ton oreille, mais tu peux pas le répéter. Parce que je pue. J'entends, quand ils le disent. J'ai entendu, quand Thierry l'a dit à Madame. Alors, elle a frappé dans ses mains, elle a appelé tous les enfants. Elle a dit: il y a une table de trop, qui est-ce qui veut cette table-ci pour lui tout seul? Tout le monde a levé son doigt en criant: Moi, moi, Madame! Moi, j'ai pas levé mon doigt, mais Madame m a regardée. Elle a dit : Ce sera pour Elsa, parce que c'est la plus gentille et que je dois jamais la punir. J'ai la table pour moi toute seule, mais c'est pas parce que je suis la plus gentille, c'est parce que je pue. La table est au dernier rang, pour que tous les nez soient tournés de l'autre côté.

Dans l'herbe, derrière le wagon, c'est la baignoire renversée. Quand elle était pas renversée, je jouais à prendre des bains, mais Papa a dit qu'elle s'abîmait. C'est la baignoire qu'on emportera avec nous, si un jour, on habite dans une vraie maison. A la piscine, aujourd'hui, tant que le monsieur me dit rien, je resterai en dessous de la douche, pour que l'eau chaude coule sur moi. Et pour pas qu'on voie mon maillot trop petit, qui tire partout, que Papa a ramassé quelque part avec les loques.

—Elsa!

—Je parle avec Pouf.

—Tu vas encore ramener des puces. Faut donner à manger à l'Autre.

L'Autre! Suffit que je joue avec Pouf pour qu'il devienne jaloux.

Il se met à crier pour dire qu'il a faim et que je m'occupe de lui. Il mangerait bien tout seul, il a deux mains comme tout le monde, mais quand on le laisse se débrouiller, il fait des siennes. Il renverse son gobelet, il tire la toile cirée pour faire tout tomber, il jette sa tartine à terre, ou il tape dans son assiette avec sa cuillère pour que ça éclabousse. Son vrai nom, c'est Maurice-Marcel, mais Maman dit toujours l'Autre.

S'il était pas comme il est, il serait en sixième année, et il jouerait avec les garçons de sixième dans la cour. Il est pas malheureux, a dit Madame quand elle est venue, il se rend pas compte. Mais il s'est quand même rendu compte que Madame est belle, parce que tout le temps qu'elle était là, il est resté avec sa bouche ouverte, et il la regardait. Et après qu'elle est venue, il a plus fait des siennes pendant au moins trois jours. Il regardait tout le temps par la fenêtre pour voir si elle revenait pas. Elle est trop

belle, Madame. Elle parle trop bien, avec une trop belle bouche. J'aimerais mieux une Madame moins belle, avec un tablier de tous les jours, comme Maman.

Je veux bien donner à manger à l'Autre, mais pas tous les jours. Souvent, ce serait plus amusant de jouer. Je l'aime bien parce que c'est mon frère. Mais Gustave-Emile, avant qu'il parte, je l'aimais encore beaucoup plus fort. Il était grand. Il avait des beaux cheveux tout fins, comme des poils de soie. Je pouvais monter sur lui avec son cou entre mes jambes. Il galopait, et je me tenais à ses cheveux. Dommage qu'il s'est disputé avec Papa à cause de la femme. Elle est tellement vieille qu'elle pourrait être sa grand-mère, qu'elle dit Maman, mais il habite avec elle et il est comme son mari. C'est une femme qui a de la chance, parce que Gustave-Emile l'a choisie.

Avant, il y avait aussi la petite soeur. Demain, parce que c'est la Toussaint, on ira près d'elle au cimetière, sauf moi, pour rester avec l'Autre, et parce que j'ai peur qu'elle soit encore fâchée. Elle est morte brûlée, quand la marmite s'est renversée, la marmite à soupe. Et c'est à cause de moi. Je rêve quelquefois qu'elle sort s~ tête de la terre du cimetière, et qu'elle crie, parce qu'elle a encore mal. " Met ", qu'elle a dit avant de mourir. Elle savait pas encore dire merde, comme les grands. Et le soir, parce que la petite soeur était morte, Maman a cassé la télé. Elle l'a levée au-dessus de sa tête et elle l'a jetée à terre, le plus fort possible. Les morceaux sont restés à terre toute la nuit. Personne osait les ramasser.

—Où elles sont, mes fardes? Qui est-ce qui a touché à mes fardes? C'est plein de gras sur mes feuilles de religion.

—T'as qu'à dire à ton père qu'il achète quelque chose pour habiter. Qu'on ait un peu plus de place pour se remuer.

—J'avais bien écrit sur mes feuilles. C'est le pire, le gras, ça s'enlève pas.

—Colle dessus un autocollant Royco.

—Un autocollant Royco sur mes feuilles de Religion? Ça va pas dans la tête? Les autres, ils ont jamais de gras sur leurs feuilles.

Du gras partout, sur la table, les murs! C'est le pire, le gras, ça reste sur les pages, jusqu'à la fin de l'année. L'an dernier, c'était sur la page du trapèze, dans Formes géométriques. La farde s'ouvrait toujours à cette page-là, et on voyait la tache. Cette année-ci, ce sera sur mes feuilles de religion. Et ma farde s'ouvrira toujours à cette page-là.

Et qu'est-ce que je vais encore avoir pour mon dîner? Je parie que c'est le reste du vieux saucisson sur mes tartines. À l'école, c'est toujours moi qui ai le plus mauvais dîner. Les autres font des échanges, avec leurs petits pots de toutes les couleurs, à la framboise et à la banane, avec leurs biscuits emballés chacun dans un papier. Est-ce que je vais dire aux autres : Qui est-ce qui veut goûter mes tartines au vieux salami, et me donner un petit pot à la place?

Comment est-ce qu'il fait l'Autre, pour jamais râler? Il rit tout le temps, avec ses vilaines dents, même après qu'il a fait des bêtises. Rire comme ça toute la journée, moi, je pourrais pas. Toujours des choses à faire, trier les métaux dans les sacs, laver les assiettes ou repasser, et en plus, du gras sur mes feuilles et du vieux salami, comment est-ce que je ferais pour rire toute la journée? Dans son fauteuil, sans personne pour jouer, il se chauffe près du poêle comme un petit chat. Il a raison. C'est mon petit chat. Il

mange pas ses tartines jusqu'au bout pour que je les achève. Si tout le monde était comme lui, il y aurait pas tant de guerres, ni de hold-up.

—Je pars.

—Déjà? L'est trop tôt.

—Je pars quand même.

—Demande à ton père de te prendre jusqu'aux quatre bras.

—J'aime mieux toute seule.

Assise dans la vieille camionnette, aussi laide que les vieux objets, j'ai pas envie. Comme si on m'avait ramassée le long de la route, avec la grue. Et c'est tout le temps dans mon oreille : J'achète vieux fers, vieux cuivres, vieux zincs, vieilles batteries, vieilles cuisinières... Toute la journée, ça reste dans mon oreille. Quand Madame m'interroge, j'ai envie de répondre : J'achète vieux fers, vieux cuivres... Et à la récréation, les garçons disent exprès, pour me faire enrager : Faites un signe, Madame, et le marchand de vieux fers s'arrêtera chez vous. Et ils marchent comme Papa pour se moquer, avec ses pieds qui vont de travers.

Toute seule, je fais ce que je veux, je m'arrête quand ça me plaît. Personne sait les cailloux que je ramasse et que je mets au fond de mon sac. Je mange les feuilles pour voir quel goût elles ont. Les vaches me regardent derrière les fils. Je leur parle, et elles m'écoutent. Je marche tout doucement, sur la pointe des pieds, pour que les oiseaux s'envolent pas quand je passe. Et quelquefois, je les vois de tout près.

Aux quatre bras, au lieu de tourner vers l'école, j'aimerais bien continuer, un jour, pour savoir où la route va vraiment. Je marcherais toute seule, toute la journée. Le soir, je me ferais un petit nid pour dormir, avec de la paille et des plumes. Et j'aurais tout le ciel au-dessus de ma tête, pendant toute la nuit. Je traverserais de drôles de pays, comme ceux où les enfants vont en vacances. Il y aurait beaucoup de soleil. Je me baignerais dans toutes les rivières. Je m'essuierais avec les feuilles, je me froterais avec des fleurs. Je sentirais bon.

LA MAMAN DE POLO, ELLE A UN SUPERMARI

Bordel! V'là Superman qui s'éveille et qui réveille toutes ses poupoules, Courtvite, Gourmande, Pondeuse, Sauteuse... Réveille-les, Superman, c'est des paresseuses. Elles pondent même pas tous les jours. Les voisins, j'm'en fous qu'il les réveille aussi, la vieille Hortense, avec ses drôles de loques sur son dos, et ses laides jambes comme des baguettes. Tac, tac, tac, tac! J'la bute, avec mon lanceur atomique ultramagique du rayon de la mort. C'matin, qu'elle dit, j'ai encore été réveillée par ton coq. Qu'elle se mette du mortier dans les oreilles. Ou bien qu'elle déménage dans une autre maison, comme ça, on verra plus sa figure. Plus fort, Sup, plus fort que ça. T'as plus de couilles? J'vais t'montrer, moi, comment on gueule. Cocorico! Cocorico!

—Polo! Sacré nom di dio, t'as fini de gueuler?

—C'est pour montrer à Superman.

—J'vais t'montrer comment on donne une fessée, moi.

—J'm'en fous des fessées.

—Attends un peu, tu n' diras plus ça. Mon P'pa, i nous a élevés tous à coups de fessées. C'est comme ça qu'on élevait les enfants, chez nous.

Quel jour qu'on est? Mardi? J'irai pas à l'école. Y'a Madame qui en a toujours après moi, c'est toujours moi qu'elle punit. Elle croit qu'je vais lui faire plaisir parce qu'elle a des grands yeux bleus et des beaux cheveux blonds sur sa tête? Elle est trop grande, à la piscine, quand elle se met en maillot, c'est triché, avec ses grandes jambes et ses grands bras, d'faire semblant qu'elle nage plus vite que moi. À la piscine, j'aime mieux Elsa, la fille du marchand de vieux fers, qui met toujours des laids habits, tout juste bons à frotter les souliers avec. Mais quand elle est déshabillée, avec son p'tit maillot de rien du tout, qui remonte fort, on voit ses belles longues jambes, comme dans les concours de miss à la télé. Un jour qu'elle voudra bien, j'lui demanderai si j'peux pas la voir sans maillot du tout.

—M'man, M'man!

—Quoi? Quoi? Yalefeu?

—C'est mardi. Y a piscine aujourd'hui.

—Prends tes affaires, t'es assez grand.

—J'vais faire dix longueurs aller et retour, sans m'arrêter, et dix largeurs sous l'eau, sans relever ma tête. Tu paries? Cuis-moi un oeuf de Courtvite, pour que j'aie du bon carburant. Eh! Pas cet oeuf-là. J'veux un oeuf de Courtvite.

—Elles pondent presque plus. Les oeufs, c'est tous pareils.

—J'les reconnais, moi. Ça, c'est un d'Courtvite. C'est ma chérie. J'vais m'marier avec.

C'est des championnes, les poules. Ça a beaucoup de plumes, ça pond des oeufs tout chauds. Et puis, c'est comique. Pouet! Pouet! Pouet! On dirait qu'elles ont le hoquet. Et puis, c'est bon quand on les mange. La prochaine qu'on va manger, c'est Paresseuse, parce qu'elle pond seulement quand ça lui plaît. Puis, ce sera Froussarde et Gourmande, parce qu'elles se laissent pas caresser. Puis, la brune et la blanche que j'sais pas encore comment j'vais les appeler. Puis, ce sera peut-être Courtvite. J'l'aime tellement fort qu'j'ai tout le temps envie d'la manger. Miam, miam! Avec une bonne sauce blanche. C'est moi qui aurai les blancs, parce que c'est ma chérie, et que j'lui donne à manger. Sylvio et Marco, si j'veux bien, ils auront peut-être un morceau de patte.

—Bouge-toi, Sylvio.

—Pourquoi qu'je m'bougerais?

—M'man, y a Sylvio qui m'laisse pas assez de place.

—Parce que vous êtes tous avec vos coudes sur la table, comme des malappris. Eh, là! Jeux de mains, jeux de vilains.

Crie un peu dessus, Enzo, fais-les tenir tranquilles! Voilà que vous faites pleurer la petite soeur.

Sacré nom di dio! Celui qui fait pleurer ma p'tite soeur, je l'bute. C'est la championne des p'tites soeurs. J'mordrais bien dedans, tellement elle a d'la belle petite viande. J'l'aime tellement fort qu'j'ai envie d'la manger, comme Courtvite.

—Combien tu m'as fait d'miches?

—Quatre.

—Des miches de combien d'jours?

—D'un jour.

—Pas vrai. D'au moins trois jours. J'mange pas des miches de trois jours.

—Des miches d'avant-hier, au lait. Je ne vais pas acheter du pain bien cher, alors qu'on me donne les miches pour rien à Primagic. Quand j'étais petite, on achetait à la charrette du boulanger, une fois par semaine. Le vendredi, on mangeait du pain de sept jours.

—J'mange pas des miches que personne veut plus.

—Ben, tu ne mangeras pas, tant pis. Dis-leur, Enzo, plutôt que de toujours siffler entre tes dents pour faire chanter ton canari.

—I chante plus. L'est malade. Faudra faire venir le vétérinaire.

—C'est toi qui va le payer? Avec ton chômage?

—Avec les froids, va y avoir des morts. Peut-être qu'on m'demandera aux pompes funèbres.

—Pour qu'on te demande, faut vraiment que tous les employés soient en congé ou à l'hôpital. Ton dernier mort, il remonte au mois de juillet.

Tac, tac, tac, tac! Avec mon lanceur atomique du rayon de la mort, j'vais lui en donner des morts. On en ramassera plein des camions.

—Eh! Pourquoi tu donnes des sous à Sylvio?

—Il a rentré tout le bois dans la cave, et il a enlevé les jets des pommes de terre.

—Et moi? J'nettoie les crottes des poules. J'leur donne à manger.

—Tu vends les oeufs.

—Seulement la moitié. Et quand les poules pondent plus, j'vends la moitié de rien du tout.

—Des sous, des sous, toujours des sous! Dis à ton père de chercher du travail. En plus de tout le ménage, faut que je sois debout sur mes pieds toute la journée, à Primagic.

Primagic! J'vais l'brûler, c'magasin-là. J'vais vider dessus un bidon d'essence et craquer une allumette, comme ça, l'homme qui ramasse les sous, à la sortie, il va brûler avec. Quand y a plus personne pour payer, j'sais bien où il va, là où M'man vend ses tranches de jambon. J'me demandais:

Qu'est-ce qu'il fait là? Qu'est-ce qu'il cherche avec sa main, plus bas que l'comptoir? Puis j'ai bien vu. Même mon P'pa, faire ça avec sa main, j'l'ai jamais vu. Il a jamais osé. Peut-être qu'il recevrait une claque dans sa figure. Pour qu'il ose faire ça à mon M'man, l'homme de Primagic, faut qu'il soit son superman.

Il rira plus, quand on fera l'casse dans son magasin, avec Axel et Guillaume. Moi et Axel avec les mitraillettes, et Guillaume qui vide les caisses, avec des bas nylon sur nos figures. Trois gros sacs pleins d'gros billets, puis on saute dans la BMW et on s'taille.

—J'pars à l'école.

—Attends Sylvio.

—Pourquoi qu'je l'attendrais? Il connaît bien l'chemin.

—Tu n'es pas gentil pour tes petits frères.

—Ça sert à rien, les frères. Tu aurais dû m'donner cent mille millions de p'tites soeurs.

Tac, tac, tac, tac! J'les bute tous dans les maisons. J'les bute tous dans l'école, sauf Axel et Guillaume, s'ils sont réguliers avec moi. Sinon, j'les bute aussi. Et si mes poules commencent à plus pondre des oeufs, j'les bute, même Courtvite. J'serai l'seul grand chef sur ma planète, dans l'supermonde atomique

ultramagique.

À QUINZE HEURES CINQUANTE-CINQ

MADAME SERA EN CONGÉ

Glaciale, cette cour, vertiges, ça me reprend. Repos, repos, insistait le docteur, ils ont vite dit, les hommes, s'ils croient qu'une mère de deux enfants, trois avec son mari, trois et demi, avec ce qui commence à remuer dans son ventre, ça se paie du repos comme un tour de manège. Demain, le congé avec un grand C, pour sept jours de vingt-quatre heures. Tenir encore un peu plus de quatre cents minutes, tenir debout, tenir en bride mes vingt-trois.

Pour sept jours, soustraire 'William à cette excellente et réfrigérante école, où il ne pourra jamais s'acclimater, pauvre ange, irrémédiable petite fleur de serre chaude. Et Chipounette à sa vilaine gardienne à lunettes, avec ses gros seins, sa grosse voix, ses grosses lèvres de bouchère, langeant un bébé comme on emballe un gigot. Et moi, m'arracher bien heureusement à quoi? Aux " Moi, moi, moi, Madame! ", à cette forêt de doigts levés comme un appel au secours, ou une menace, ou un rappel à l'ordre, cette armée hérissée de lances, ou cette mer criblée de voiles en perdition.

" Pour sept jours dans tes pieds, assume! > vais-je lancer à Andras, sans être tout à fait sûre de plaisanter. Mon époux de charme à condition de pouvoir vivre en célibataire, père adorable, aussi longtemps que les criaileries d'enfant ne couvrent pas Dvorak et Prokofiev. Pelletant et piochant dans la rocaïlle, en cet instant, il gaspille rageusement ses forces, écoutant d'une oreille la musique de ses cassettes, et de l'autre, la voix de ses sirènes, creusant avec acharnement ce qui pourrait être, ce qui sera peut-être la tombe de notre amour, les fondations de sa future glorieuse ruineuse salle d'exposition, cinq mètres sur dix, un million deux sur devis, dix-huit traites à payer, par qui? Comment? échafaudant, en fredonnant le thème d'une sonate, le dernier-né de ses projets—jouets.

Et comme alternative, Docteur, pour échapper à l'asphyxie, entre les murs de cette école, qu'avez-vous de gentil à me proposer? Samedi, acheter le journal, épilucher les annonces? Apprendre le traitement de textes, rafraîchir mon anglais et mon allemand, viser quelque flatteur secrétariat de direction? Ou une représentation commerciale haut de gamme, voiture neuve, tailleur coquet, rinçage et brushing chaque quinzaine? Un horizon qui recule, le vent du large dans mes cheveux, des surprises, des rencontres, un cocktail idéal de contacts et de solitude, l'indépendance, la liberté!

Après le premier tournant, lâchant le volant de ma jolie voiture, je me vois foncer vers une cabine téléphonique, sonner la gardienne de Chipounette, pour être sûre que sa fièvre est tombée, calmer les palpitations de mon coeur, à chaque kilomètre qui m'éloigne de William, de la cour où il tourne, en proie à ses phobies, sa peur des autres, ses vomissements de détresse, ses constipations psychologiques.

Même l'odeur de mes vingt-trois... Drogée, intoxiquée par elle, au fil des mois et des saisons, suis-je sûre que je ne dilaterais pas mes narines en tâchant de me la rappeler? Bouquet de tous les savons de toilette et de lessive, mousses de bain, essences interdites, dérobées aux flacons des mamans, odeur des

peaux, des corps, candide soupçon de remugle fécal. Déchirante odeur des chambres, des maisons, des cuisines, lambeaux de leur chez-moi où ils s'enroulent, qu'ils serrent contre eux de peur qu'on les en dépouille.

Sous cette bise mouillée d'avant-Toussaint, je dois être livide. Parce qu'au moment d'enfiler mon manteau, j'ai vu qu'il bouloche et qu'il s'use aux poches, que j'ai voulu tenir la pose, en tailleur de demi-saison, devant les quatre enseignants mâles dont j'ai hérité comme collègues. Le seul staff cent pour cent masculin de la région, alors que l'enseignement se féminise à toute allure. Les mauvais choix, chez moi, presque une seconde nature.

Garde-à-vous! Rectifions notre position. Tanguant sur ses courtes jambettes et ses petits souliers bien cirés, voilà Panda dodu qui vient me présenter ses hommages.

—Mes hommages, charmante collègue.

—Mes respects, Monsieur le Directeur.

—Toujours aussi fraîche et pimpante.

—J'use mes vieux tailleurs, figurez-vous.

Charmante, fraîche et pimpante... Quoi encore? Avec mes cheveux coiffés en coup de vent, mon maquillage contre la montre, dans le rétroviseur du tacot, mes ongles cassés à tâcher de remboîter la banquette arrière, mon tailleur vieux de dix ans.

—J'ai vu que votre mari a entrepris de grands travaux.

—Une modeste salle d'exposition.

—Pour ses tableaux?

—Il ne peint plus depuis six mois. Il ne pense qu'à ses aquariums.

—J'admire les belles passions de votre artiste de mari, la pisciculture d'agrément, la peinture...

—Tiens! Vous aimiez ce qu'il peignait?

—Evidemment, c'est un peu abstrait pour moi.

—C'est ce que vous m'aviez dit l'autre jour.

Courage, mon vieux Panda! Au fait! Vide ton sac.

—Vous êtes une remarquable institutrice, Colette.

Mais?

—Vous êtes aimée de vos élèves, ce qui est rare et important.

Mais?

—Mais pour que je sollicite votre nomination définitive, vous savez ce qu’il vous manque?

—Oui, Monsieur le Directeur, un peu de fermeté.

—Je ne vous le fais pas dire. Je suis en fin de carrière. J’ai derrière moi près de quarante ans d’enseignement. J’ai assisté à sa dégradation progressive. Si, si, je pèse mes mots. Suite à quoi, pensez-vous?

—Au manque de discipline?

—Votre père fut capitaine au long cours. Imaginez qu’il ait manqué d’autorité, laissant la bride sur le cou à son équipage, que serait-il advenu de son bâtiment?

—Il aurait fait naufrage, Monsieur le Directeur.

—Ça bouge drôlement, dans votre classe. De mon bureau, j’entends quelquefois le boucan.

—Toutes mes excuses.

—Il n’est pas normal que les élèves fassent la pluie et le beau temps, décident de l’ordre des leçons, décrétant que Grammaire doit venir après Formes géométriques, ou vice versa.

—Ça les amuse tellement de choisir, et moi, ça m’est égal.

—Je crains bien que vous soyez incorrigible. Enfin, je verrai ce que je peux faire pour activer votre nomination.

—Merci, Monsieur le Directeur.

Mon petit pupitre, ma petite estrade, Papa, ma passerelle de commandant. Etais-tu un capitaine si féroce? Quand je revenais du pensionnat en uniforme, bleu marine avec mon col blanc d’amidon, “ mon petit marin ”, disais-tu. Et tu passais l’inspection, avec les trois dixièmes qui te restaient pour les deux yeux. Issue du dernier bataillon des petites filles en uniforme, du dernier pensionnat à encore enseigner la révérence et le salut au drapeau. Petit marin qu’on a fait capitaine malgré lui.

—Il est l’heure de prendre les rangs. De prendre la mer à contrevent.

—Bonne journée, Colette, et bon courage.

Mettre le cap vers où? Les conduire où, ces enfants?

—Je siffle.

Cher gros Panda, le grand moment de sa journée. Avec son mètre soixante-cinq, sa femme qui le ruine en tranquillisans, son fils qui lui bousille une voiture tous les deux ans, sa plaquette de poèmes tirée à cinquante exemplaires numérotés, son fameux roman qui ne trouve pas d’éditeur, il peut bien se payer l’ivresse de figer, d’un seul coup d’impérial sifflet, les jeux de cent et quelques enfants.

Ils accourent. Ils se rangent, si peu faits qu'ils soient pour les rangs. Ils m'offrent leurs vingt-trois visages, si frais qu'on s'attendrait à voir perler sur eux la rosée du matin, si lisses et ingénument habiles à camoufler leurs tempêtes.

—Sur deux rangs, en silence. En silence, Polo! Encore plus bavard que les filles.

—C'est lui qui m'a dit qu'y a un pigeon sur la fenêtre.

—Un pigeon voyageur. Il s'est sans doute égaré.

—Il a faim, Madame. Peut-être qu'il a faim. Qu'est-ce qu'ils aiment manger, les pigeons? Ouvrons-lui la fenêtre, pour qu'il puisse se réchauffer.

—Oh oui, Madame, oh oui!

Vivant, tout chaud, avec tous les pays qu'il porte dans ses ailes, les paysages photographiés dans sa minuscule cervelle... Dans son sillage, survoler avec ivresse le règlement, les contraintes de l'horaire, les menaces du directeur, la hantise de l'inspection?

—Silence! Même sans pigeon dans la classe, vous êtes déjà suffisamment bavards et distraits.

Dans leurs feuilles d'Eveil, ils auront droit à son schéma. Ils décortiqueront le squelette de son vol.

—Par qu'avez-vous voulu qu'on commence, aujourd'hui? Religion ou Eveil?

—Eveil, Madame, Éveil, Éveil!

—Vous êtes assez réveillés?

—Qui, Madame, oui.

—Si je vous donne religion l'après-midi, après que vous aurez mangé, vous n'allez pas vous endormir?

—Non, Madame, non.

—Hier, qu'est-ce que nous avons vu, en Éveil?

—La soupe, Madame.

—Celle de la mer, oui, la mer des origines. Il y a dix milliards d'années...

ELSA AIMERAIT MIEUX QU'ON NE PARLE PAS

TOUT LE TEMPS DE SOUPE

Par la fenêtre de la cantine, à la récréation, on sentira les poireaux qu'on met dans la soupe. Ça me donnera envie de vomir.

“ Gros plein de soupe ” qu'ils disent les garçons à Gifles, “ Avec tout ce qu'elle raconte sur la vie, Madame, je fais une soupe ”. Soupe, soupe, soupe... On parle tout le temps de soupe.

—Bien avant que la vie naisse dans cette soupe qu'était la mer, vous vous souvenez comment la terre est née?

Maman était partie au bois. La soupe était sur le poêle.

—Un grain de poussière expulsé par cette grosse étoile qu'était notre soleil.

A la place de la caravane, où il pleuvait par le toit, on avait acheté le wagon. Le poêle chauffait, le poêle avec une cheminée, le gros poêle acheté avec le wagon. La soupe chauffait, bientôt, elle allait devenir bouillante, et la petite soeur jouait tout près, sans savoir.

—Et ce grain de poussière, en chemin, va ramasser des milliards et des milliards de particules qui se collent à elle, qui en font une grosse boule, une boule de plus en plus grosse, qui tourne de plus en plus vite. Et les poussières, serrées, se frottent les unes contre les autres. Qu'arrive-t-il quand deux corps se frottent l'un contre l'autre?

—Ils attrapent des puces.

—Tu dis n'importe quoi, Polo.

—Ils s'usent.

—Ils reluisent.

—Ils risquent de s'abîmer.

Frottez votre main sur votre autre main, ou sur votre pull. Ça provoque quoi? De la chaleur. La chaleur fait fondre les corps. Elle fait bouillir la soupe. Ça bout dans le ventre de la terre, ça bout dans les volcans. La mer s'échauffe. C'est comme une soupe épaisse, comme une grosse soupe où va naître la vie. Le soleil, les volcans, les orages, les éclairs, sans cesse réchauffent la soupe de la mer.

—Elsa! Tu es si fatiguée? Tout à l'heure, tu mettras ta tête sur tes bras, si tu as envie de dormir. Mais

maintenant, on se tient droite, et on écoute.

“ Regarde à ta petite soeur, qu’elle avait dit Maman. Surveille-la bien pendant que je vais au bois ”. Elle était allée voir pour trouver un lapin, s’il y en avait un de pris, avant que le garde passe. Elle avait rien dit pour la soupe. Le feu allait fort avec le vent. La petite soeur était presque toute nue. “Maman, Maman...” qu’elle demandait. “ Elle est au bois. Elle va bientôt rentrer ”. Sur le poêle, la soupe a commencé à déborder. Plus le feu allait fort, plus elle débordait. Pour qu’elle déborde plus, j’ai tâché de tirer la marmite sur le côté. J’ai tiré fort, et la marmite a basculé, avec la soupe, sur la peau de la petite soeur presque toute nue.

J’ai pas eu mal, pas tout de suite, j’ai pas été fort brûlée. La soupe, j’en ai eu seulement sur ma jambe et sur mon pied. C’est la petite soeur presque toute nue qui l’a reçue toute, et la marmite est tombée sur sa tête. Mais il y avait aussi la soupe à terre, toute la soupe, et c’est moi qui l’avais fait tomber. Il y en avait partout, sur les chaises, sur l’horloge, sur le sac et le manteau de Maman, sur les pantoufles, devant le paillason, jusque sur le fauteuil de l’Autre. J’ai d’abord regardé la soupe, puis la petite soeur, étendue dedans.

Elle restait sans bouger. J’ai cru qu’elle était morte. Puis, elle s’est mise à crier, d’abord tout doucement, puis de plus en plus fort. Je savais pas ce qu’il fallait faire pour qu’elle arrête de crier. Et l’Autre, dans le fauteuil, criait aussi, parce qu’il avait aussi été éclaboussé. Maman revenait pas du bois. Je sentais pas que ça brûlait sur ma jambe et sur mon pied. J’ai ouvert la porte du wagon. J’ai pris la petite soeur dans mes bras. J’ai descendu l’escalier. Il y avait du vent. Il pleuvait. C’était lourd. Je voulais porter la petite soeur à Maman, dans les bois, pour lui demander ce qu’il fallait faire. C’était trop lourd. Je suis tombée. La petite soeur est tombée dans la boue avec moi. Et je l’ai laissée dans la boue pour essayer de trouver Maman dans les bois.

—C’est dans cette mer toute chaude, cette mer comme de la boue, qu’est née la vie. Vous savez ce que c’est, la vie?

—Oui, c’est ce qui vit.

—Demain, c’est la Toussaint. Qu’est-ce qu’on fait, à la Toussaint?

—On va sur les tombes des morts.

—Pour les remercier de nous avoir transmis la vie.

Par la fenêtre du wagon, il faisait presque noir. On avait pas encore mangé. Peut-être qu’on mangerait plus jamais, qu’on aurait plus jamais envie de manger. Les autres soirs, quand il commençait à faire noir, on allumait la lumière, et on allumait la télé. Ce soir-là, Papa s’est levé. Il a allumé la lumière. Il a allumé la télé. C’était comme avant, comme les autres soirs. Pour oublier qu’il faisait noir, on avait allumé la lumière et la télé. Peut-être que ça allait recommencer comme avant. Tous les soirs, quand il commencerait à faire noir, on allumerait la télé, et on se mettrait à manger.

Alors, Maman a pris la télé dans ses mains. Les lumières, les volcans, les orages, les éclairs bougeaient derrière le verre, mélangés à la musique. Les deux bras de Maman tremblaient, sa bouche aussi, et les images commençaient à avoir peur et à trembler. Et de toutes ses forces, Maman a jeté la télé à terre. Elle s’est assise. Personne a plus bougé. L’Autre, dans son fauteuil, avait la bouche ouverte, mais il a

pas crié. Et personne ramassait les morceaux de verre.

Il y a deux ans que la petite soeur est morte, et qu'on n'a plus de télé.

CATHY EN A ASSEZ DES FILLES

—Notre banc ne vit pas. Notre chaise ne vit pas. Et toi, Geoffrey? Et toi, Quentin? Et toi, Elsa? Et toi Cathy? Oui? Nous vivons tous, vous êtes sûrs? Ce n'est pas chouette, ça?

Les chaises et les bancs, ils ont plus de chance que nous. Ils ne sentent rien, ils ne s'ennuient jamais. Ils n'ont pas mal aux dents. Ils ne sont pas obligés d'écouter en classe. Le matin, ils ne doivent pas chercher comment ils vont s'habiller. Ils ne se demandent pas toute la journée avec quoi ils vont s'amuser. Ils n'ont pas peur d'être seuls en récréation, s'ils ne trouvent pas une amie. J'aimerais autant être un banc ou une chaise.

Si nous n'avions pas eu un papa ou une maman, qu'elle dit Madame, nous ne vivrions pas, et il faut leur dire tout le temps merci. Pourquoi ça? D'abord, je sais bien qu'ils ne m'ont pas eue exprès. Ils ont été bien embêtés que je naisse. Sur la photo de Maman, quand elle s'est mariée, j'ai déjà un an et demi. Ils m'ont raconté, je leur ai fait une drôle de farce. Une, ça suffit, qu'ils disent. Ils ne veulent pas d'autres enfants.

—Un jour quand même, Madame, on sera morts.

—Mais en attendant, nous vivons. Les animaux vivent, les plantes aussi. Et en dessous des plantes, qu'est-ce qui vit?

—Les vers de terre.

—Ils sont en dessous des plantes parce qu'ils sont dans la terre, mais ils sont plus qu'une plante. Il y a des êtres vivants qui sont bien moins qu'une plante. Regardez votre main, la paume de votre main. Vous l'avez bien lavée, ce matin, et cependant, elle est habitée par des millions de bactéries. La vie a commencé comme ça...

La paume de ma main? Pourquoi? L'autre côté, c'est bien plus beau, avec ma bague. De l'or, du plaqué or avec un vrai rubis. C'est ma marraine qui l'a faite, exprès pour moi. Elle l'agrandira chaque année un peu plus, pour qu'elle aille bien à mon doigt. Je dois bien faire attention de ne jamais la perdre, parce qu'elle vaut une petite fortune. J'ai une marraine qui fabrique des bijoux et chez qui on fait des hold-up. Aucune fille de la classe n'a une marraine comme ça.

—Une bactérie, tu sais ce que c'est, Cathy?

—Non, Madame.

—C'est moins intéressant que ta bague, n'est-ce pas?

—C'est ma marraine qui l'a faite exprès pour moi. C'est un vrai rubis et du plaque or...

—Elle est très jolie, mais maintenant, tout le monde l’a vue. Tu peux baisser ta main.

Elles rient! Toutes. Les garçons, tant mieux, ça ne les intéresse pas, ils s’en foutent, mais toutes les filles ont ru. Pour qu’elles voient ma bague, il fallait bien que je lève ma main, elles ne veulent jamais voir les jolies choses que j’ai sur moi. Alors, à quoi ça sert de les mettre? Même Madame, les nouveaux habits que je porte, je vois bien qu’elle les voit. Mais quand elle les a vus, elle tourne sa tête. Elle fait semblant qu’elle n’a rien vu. Je l’enlève, ma bague, voilà. Je la mets dans ma petite poche. Si je la perds, ce sera la faute de Madame. Je perdrai une petite fortune.

Et Delphine? Delphine rit. Je l’ai vue rire avec les autres. Je hais les filles, toutes les filles. Pas une seule n’est venue me voir danser au gala de Modem Jazz, malgré que je leur avais dit plusieurs fois, à chacune. J’avais donné quatre affiches à Madame, pour qu’elle les mette au mur. Elle n’en a mis qu’une, et encore, seulement deux jours avant. Elle non plus n’est pas venue. De toute l’école, il n’y avait que Delphine, parce qu’on est passé la prendre et qu’on lui a payé sa place. Pour tout le monde, je suis un grand zéro, même pour Madame.

Quand les autres filles racontent ce qu’elles ont fait le dimanche ou en vacances, on les écoute. Mais quand moi, je

raconte, les autres tournent le dos comme si je n’avais rien dit.

A partir d’aujourd’hui, je n’aime plus que les garçons, même s’ils sont plus grossiers et vous renversent, avec leurs jeux. Ils sont forts. Ils coupent leur pomme en deux, rien qu’avec leurs mains. Peut-être qu’ils viendront me voir galoper au manège. Les hommes, c’est bien mieux que les femmes. Ils ont des bandes. J’ai entendu Axel qui le disait, ils bandent. Ils font partie d’une bande, on est de la bande. Je voudrais bien être dans une bande d’hommes, avec seulement une femme dedans, et ce serait moi. Je galoperais sur mon cheval, et tous les hommes galoperaient derrière moi, pour me suivre.

Avec Axel et Polo, je serai si gentille qu’ils me prendront dans leur bande. Je ferai tout ce qu’ils demanderont. Et s’ils ne veulent pas? Si je n’ai plus les filles et que je n’ai pas les garçons? Si je me retrouve toute seule en récréation, avec tout le monde qui rit de moi et qui dit : Elle n’a plus d’amie? Delphine, Delphine! Après tout l’argent que j’ai dépensé pour elle, tous les plaisirs que je lui ai faits, elle devrait m’adorer. Je vais lui parler. Je vais lui dire que deux amies, ça tient toujours ensemble, même si le monde entier est contre. Si je ne suis plus son amie, elle sera bien attrapée, parce que c’est toujours moi qui paie. Pour retrouver une amie comme moi, elle pourra bien chercher.

JUSQU'OU GILLES PEUT-IL EXPLORER

MADAME EN GRIMPANT LE LONG DE SES BAS?

—La vie a commencé comme ça, de tout petits organismes d'une seule cellule, et qui vivaient dans la mer. Fabriquer Gilles, ou fabriquer Elsa, avec les centaines d'organes de leur corps, c'était bien trop compliqué, pour la vie. Si on lui avait demandé ça, du premier coup, la pauvre, elle aurait été découragée. Elle s'est mise patiemment au travail, avec du pas trop compliqué...

Quand Madame se penche en arrière, elle fait avec le pupitre un angle obtus. Quand elle se penche en avant, elle fait un angle aigu. Le col de son polo est un ovale, mais en se pliant, il fait sur son cou un triangle. Mais le col de sa robe, quand elle en met une, est un triangle. Et quand elle se penche, ça fait de chaque côté un ovale.

Domage qu'elle n'a pas mis sa robe, celle qui reluit, avec une ceinture qui brille. Sa jupe, c'est bien aussi, avec son petit veston au-dessus. Mais quand elle met un pantalon, j'ai moins envie de l'explorer.

Le corps de Madame est un continent. Pour en faire le tour, il faut un an et demi. Il faut prendre des camions avec beaucoup de quoi manger, parce que l'exploration de Madame, ça va durer tout ce temps-là. Il y a des lignes d'avion pour chaque partie de son corps. Sur ce continent là, c'est des arbres spéciaux, qui font un sucre spécial. On peut en manger tant qu'on veut sans être malade.

J e sors mon train d'atterrissage, j'atterris. Je fais sortir mes vingt-cinq camions téléguidés et ma jeep tout terrain. J'escalade le soulier de Madame. Je vais commencer l'exploration par le bas, le bas de ses bas. Chaque petite maille, c'est un échelon pour grimper. C'est transparent. De l'autre côté, c'est Madame.

Sur le genou, je me repose. C'est comme un gros rocher qui brille. Je me couche, avec le bord de la jupe comme oreiller. Ce sera pratique pour dormir la nuit prochaine. S'il fait froid, je me glisserai un peu à l'intérieur.

Le genou bouge! Il a bougé. Il croise sur l'autre genou. Pendant qu'il croisait, j'ai presque vu. J'ai deviné. C'était chaud, ça sentait bon. Comme le four électrique, quand Ernestine a cuit des tartes, et qu'on ouvre... Un grand four tout chaud, dont on ne voit pas le fond, avec dedans, plein de choses à sentir, à toucher, peut-être à manger. Des choses qu'on mange en caressant, qu'on caresse en mangeant, en embrassant ce qu'on mange, en léchant tout ce qui coule et qui est sucré. Les camions sont restés en bas, avec toute la nourriture. Je n'en ai plus besoin. J'ai tout ce qu'il faut pour manger, pour dormir, pour être bien.

Sous la jupe de Madame, il fait noir et il fait clair, ça luit dans le noir. C'est rose comme la crème du chocolat à la framboise, c'est bleu comme ce qu'on ne peut pas toucher dans les chambres des soeurs, c'est de tous les goûts, de toutes les couleurs. Je me baigne dans du lait plus chaud que

- l'eau du bain, et je m'essuie à plein de choses douces. C'est comme une grande maison où on voudrait rester toujours. Et le toit de cette grande maison, c'est la jupe de Madame.

—Pour vivre, qu'est-ce qui est le plus nécessaire? Qu'est-ce que tu en penses, Gilles? Toi qui me regardes avec de grands yeux, comme si je débitais des contes à dormir debout. Qu'est-ce qui est le plus nécessaire pour vivre?

—Avoir... Avoir chaud...

Chaud comme le lait du bain chaud, comme le noir tout chaud qui donne envie de dormir.

—Et pour avoir assez de calories, qu'est-ce qu'il faut faire?

Elle me regarde. Elle sait. Elle a deviné. Elle va dire:

Gilles, qu'est-ce que tu faisais à m'explorer, à grimper le long de mes bas?

—Pour avoir des calories et avoir chaud, il faut manger! Les premiers animalcules furent d'abord d'énormes bouches, en quête de nourriture...

Elle sourit, elle n'est pas fâchée. Elle montre ses jolies dents qui mordent dans la nourriture. Elle n'a rien deviné. Nourriture, nourriture... C'est un mot comme de la musique. Sa bouche l'invente, il sort de sa bouche. Elle a inventé Nourriture, toutes les nourritures, celles qu'on peut et les autres. C'est elle qui dit si on peut, pour qu'on ne devienne pas malade. C'est elle qui prépare toutes les nourritures, chaque jour, avec ses mains.

—Nos mains, nos bras, nos pieds, nos jambes, pourquoi la vie les a-t-elle inventés? Vous ne le devinez pas? Regardez vos mains. Faites comme moi, levez-les en l'air. Faites remuer vos doigts. Il y a des millions d'années, c'étaient des pinces, comme celles des crabes, des trompes, comme celles des abeilles qui butinent les fleurs. Ce n'était bon qu'à puiser de la nourriture. Et maintenant, que savent-elles faire, nos mains?

—Ecrire...

Dessiner...

—Faire de la musique...

—Applaudir...

—Serrer les mains des autres gens... Pour inventer des mains pareilles, combien d'années il a fallu!

Madame lève les bras. Elle remue les doigts. Je lève les bras avec elle. Je remue mes doigts pendant qu'elle les remue. Nos doigts se font des signes. Ils remuent en même temps. Mes doigts se mêlent aux doigts de Madame pendant qu'elle les remue.

Tout s'est soulevé, quand elle a levé les bras. Tout le dessus de Madame s'est soulevé d'un coup, avec le bas de son polo. Entre le dessus et le dessous, il n'y a plus rien eu du tout. J'ai vu un petit morceau, un

tout petit moment, sans qu'elle le sache, j ai vu un petit morceau du ventre de Madame.

S'IL TAPE SUR TOUT LE MONDE, POLO,
CE N'EST PEUT-ÊTRE PAS SA FAUTE

Madame qui lève ses bras en l'air! Haut les mains! La bourse ou la vie. J'm'en fous, moi, d'la vie. Les milliards d'années, moi, j'en fais d'la saucisse. J'en fais une petite boulette, et j'l'écrase en dessous d'mon pied.

J'm'en fous, de la mer. J'y ai seulement jamais été. Avec mon P'pa et mon M'man, on prend ses miches, un thermos, et on va au lac. Mon P'pa et mon M'man, ils me font rire. Ils savent seulement pas nager. Ils descendent dans l'eau, et ils restent à la même place, comme des gros bébés, comme ma p'tite soeur dans la baignoire. J'ai envie d'prendre du savon et d'les savonner. J'me demande à quoi ils s'amusent, à rester comme ça sans bouger, sans faire aller leurs bras et leurs jambes. " Nage ", que j leur dis, " nage "... Mais ils veulent pas. Ils regardent l'eau, comme s'ils avaient jamais vu d'l'eau, et ils ont l'air contents comme ça. Ils oublient même de s'disputer. Ils devraient toujours être comme ça, dans l'eau, comme des gros bébés.

—Pour vivre, il faut manger. Il faut aussi respirer. Ça va, Polo, je ne te demande pas de faire une démonstration. Mais si la vie veut continuer, il y a une autre chose très importante, la plus importante. Qui le sait?

—Mou, moi, moi, Madame!

—Quoi, Violette?

—Il faut avoir des enfants.

—Moi, j'ai une p'tite soeur, Madame. Son pipi sent mauvais, mais c'est parce qu'elle fait ses dents.

—Une petite soeur, c'est un beau cadeau de la vie.

—Un jour, j'vais la prendre avec moi pour vous la montrer.

—En attendant, tu serais gentil de m'interrompre un peu moins souvent. Au commencement, la vie, elle avait trouvé un bon truc pour continuer. La cellule se coupait en deux, et ça faisait deux cellules. Mais imagine que je te coupe en deux, Polo, qu'est-ce que ça ferait? Deux Polo?

—Celui qui m'coupe en deux, moi, j'le coupe en cent mille.

—Oui, tout le monde sait qu'il vaut mieux ne pas avoir d'histoires avec toi. Si on te coupait en deux, il n'y aurait plus de Polo du tout. A partir d'un certain moment, quand les organismes sont devenus trop compliqués, ils ont dû trouver un autre système pour se reproduire. Et on est plus malin à deux qu'à un.

Alors, pour se reproduire, pour faire des enfants, les organismes vivants se sont mis à deux.

—Comme les papas et les mamans?

—Moi, j’sais bien comment ils font, Madame.

A la télé, j’ai vu comment. D’abord, ils ôtent tout ce qu’ils ont sur eux, pour mieux faire leur gymnastique. Les femmes, c’est les plus fainéantes. Elles se couchent, et elles attendent. C’est les hommes qui pompent. Quelquefois, dans mon lit, j’ai déjà essayé. J’m mets sur mon ventre et j’pompe. Jusqu’à ce qu’je pense à l’homme de Primagic avec mon M’man. Alors, j’ai plus envie de pomper. J’ai envie d’les tuer tous les deux raides morts avec mon rayon de la mort.

—Les premières mamans animales se sont mises à pondre des oeufs.

—Comme mes poules, Madame. Sauf que mes poules, elles pondent plus.

—Est-ce que tous les oeufs de poules peuvent donner des poussins?

—Faut un coq, Madame, pour sauter les poules. Superman, j’l’ai déjà vu sauter Pondeuse, Paresseuse, Froussarde, Gourmande. Mais s’il saute Courtvite, moi, j’le bute. Parce que Courtvite, c’est ma femme.

—Ça va, Polo, on a compris.

—J’veux pas qu’il pompe avec Courtvite.

—Tu commences à dire des bêtises.

—Moi, j’la bute, si elle prend un superman.

—Va à ta place, Polo, et essaie de te tenir tranquille. Polo! Pourquoi frappes-tu Nicolas qui ne t’a rien fait? Tu perds la tête? Polo! Si t’ai touches encore à un seul de tes petits camarades, je t’envoie chez Monsieur le Directeur. Polo! Tu n’es pas honteux de t’attaquer à des filles? Je te prive de piscine.

—Pourquoi, Madame? Qu’est-ce que j’ai fait?

—À genoux, les mains sur la tête, jusqu’à la récréation.

—J’le ferai plus, Madame. J’veux nager à la piscine.

—Silence! A genoux.

—Oui. J’vais dire mes prières. Notre père qui êtes aux cieus, faites que j’aille à la piscine...

—Prie tout bas, s’il te plaît.

—Que votre nom soit sacrifié.

—En silence, j’ai dit.

—Que votre saint esprit arrive sur la terre pour buter tout le monde, tac, tac, tac, tac!

Avec son rayon de la mort atomique ultramagique...

CETTE FOIS-CI, CATHY SERA TOUTE SEULE

À LA RÉCRÉATION

Toutes les mamans pondent? Pas seulement les mamans animales? Les femmes sont obligées de pondre? C'est dégoûtant. J'espère que Maman ne pond plus. Je suis bien contente qu'elle n'a pas d'autre enfant que moi.

Avoir une grande soeur, comme Violette ou comme Justine, qui vous refile les habits trop petits pour elle, quelle horreur! Déjà mes affaires à moi, quand je les ai trop vues sur moi, j'ai envie de ne plus les mettre. Alors, celles d'une autre! On voit tout de suite quand c'est passé beaucoup de fois à la lessive. Si j'avais une soeur, elle voudrait avoir autant d'affaires que moi, et Maman serait forcée de diviser en deux. Elle n'aurait peut-être pas envie de regarder les mêmes choses à la télé, et ça ferait des disputes. Quand Maman demande : Qu'est-ce que tu veux que je fasse comme dîner demain? Elle dirait peut-être autre chose que moi, et Maman ferait ce que je n'aime pas. On dormirait dans la même chambre, et je n'aurais presque plus de place pour moi. Maman m'a dit ce qu'elle ferait, si un jour elle tombait enceinte. Je ferais comme elle, à sa place.

En plus, quand Papa et Maman seront morts, tout l'héritage sera pour moi, avec tout celui de Bobonne, puisque Papa est enfant unique, et la moitié de celui de mon autre bobonne. Si j'avais une soeur, ce serait seulement un quart. Rien qu'avec mes héritages, plus tard, je serai riche.

Et Delphine, qu'est-ce qu'elle fiche? Pourquoi est-ce qu'elle traîne comme ça aux toilettes? Combien de temps va-t-elle me laisser seule en récréation? " Miss la Redoute ", qu'on nous appelle. Elles nous en veulent parce qu'on sait ce qui est à la mode, alors qu'elles ne sont pas au courant. Nous, on sait. Avec nos vêtements, on oserait se promener dans n'importe quelle grande ville, sans qu'on voie qu'on est d'un gros village de paysans, alors qu'elles sont toutes habillées comme des paysannes.

Et elles sont encore toutes des bébés, à jouer à la balle, à lancer en disant " Partons pour le Congo, vélo, véli, vélo ", ou bien " Bonjour, Monsieur le curé, je viens me marier ". En plus qu'elle est moche, la balle de Violette. Elle ne sait même pas s'acheter une balle neuve. C'est comme ça dans les familles où il y a beaucoup d'enfants. Les parents les font parce qu'ils ont envie, mais ils ne se demandent pas si les enfants auront envie d'être tout le temps plus pauvres que les autres.

Delphine! Ce n'est pas trop tôt. Elle ferait bien de se dépêcher, plutôt que de traîner en regardant les autres jouer. Même Violette et Muguet! Elle sait pourtant qu'elles sont mes ennemies. Et en plus, elle parle avec elles! Quand Justine a dit à Martine que j'aimais mieux elle que Florence, et que Violette a dit que j'avais dit le contraire, c'est quand même Delphine qui a dit à Justine que Violette était une

menteuse. Et maintenant, elle parle à Violette, comme s'il n'y avait rien eu. Je le dirai à Violette, je lui dirai que Delphine l'a traitée de menteuse. Alors que c'est elle, la menteuse. Elle avait dit, je l'entends encore, qu'elle n'adresserait plus jamais la parole à Violette. Elle a dit ça avant-hier, et maintenant, elle parle avec elle.

Non! Elle ne va quand même pas jouer avec sa vilaine balle! Si elle fait ça, elle n'est plus mon amie. Elle ne sera plus jamais mon amie, de toute ma vie. Une fois! Je veux bien qu'elle ne lance la balle qu'une fois, puis qu'elle tourne le dos à Violette, et qu'elle revienne près de moi. Je serai quand même son amie. Méchante! Elle ne va quand même pas lancer la balle une deuxième fois? Alors, rien que cette fois-ci, et c'est la dernière. Si elle ne lance plus que cette fois-ci, je lui dirai qu'elle est encore mon amie.

Méchante, méchante! Elle continue à lancer. C'est trop vilain. Ça fait trop mal. Pourquoi est-ce qu'elle me fait souffrir comme ça? Pourquoi est-ce qu'à partir -d'aujourd'hui, elle n'est plus mon amie? Elles vont bien voir ce que j'en fais, de leur vilaine balle.

—Madame, Madame, Cathy a pris ma balle. Elle l'a jetée dans la flaque exprès!

—Cathy! C'est très vilain, ce que tu fais là. Je finirai par croire que tu es vraiment méchante.

Vilaine! Méchante! Toujours moi, et les autres pas. Je vais partir loin. Je vais voler un cheval au manège, et je m'enfuirai pendant la nuit.

—Cathy...

—Va-t'en, tu n'es plus mon amie.

—C'est elle qui m'a demandé de jouer.

—Tu ne viendras plus jamais chez moi. On ne passera plus jamais te prendre en auto pour aller au cinéma.

—Puisque c'est comme ça, zut! Je ne suis plus ton amie non plus.

Je galoperai au galop à travers les prairies, à travers les bois, toute seule sur mon cheval. Si je tombe dans un précipice, je me tuerai. Si je traverse une rivière et qu'il y a trop d'eau, tant pis, je me noierai avec mon cheval.

C'EST COMME ÇA QUE POLO FAIT AVEC LES FEMMES

Axel, Guillaume! Faut qu'on s'décide. C'coup-ci, faut qu'on l'fasse, le casse de Primagic.

L'homme, faut lui prendre tout son argent. Faut qu'il soit pauvre, le plus grand pauvre de toute la terre. Qu'il soit habillé avec des vieilles loques sur lui, qu'il sache même plus s'acheter un vrai costume. Alors, mon M'man, elle voudra plus pomper avec lui.

—Polo, y a Madame qui parle au directeur.

—J'm'en fous, du directeur. J'en fais une petite boulette.

—Elle lui demande que tu n'ailles pas nager.

—J'irai quand même.

J'gueulerai jusqu'à ce qu'ils me laissent aller. Si j'suis enfermé quelque part, j'donnerai des coups de pied dans la porte, j 'casserai un carreau pour m'en aller.

—M'sieur l'directeur, M'sieur l'directeur.

—On m'en raconte, Polo, des choses sur vous.

—J'serai sage, Monsieur l'directeur. J'veux aller à la piscine.

—Vous avez de la chance, Madame a plaidé votre cause. Dites-lui merci.

—Merci, Madame. Merci, M'sieur le directeur.

J'en fais d'la saucisse, moi, de lui et d'Madame. J'en fais une petite boulette pour donner à mes poules. L'eau pour nager, entre mes jambes, c'est c'que j'aime le mieux au monde.

C'est ma grosse bête. Eh! que j'lui dis, porte-moi! J'veux aller là. Et elle me porte où j'dis.

Personne, il m'empêchera jamais avec mes jambes et mes bras d'aller nager dans l'eau d'la piscine.

—Eh, Guillaume, pour le casse, faut des mitraillettes. Combien ça coûte?

—Un revolver à bouchons, c'est déjà plus de cent francs avec une boîte de bouchons.

—On dit qu'Madame, c'est l'chef de la police. Elle a un flingue qu'on va lui voler.

—Ou ça?

—Dans la poche de son veston. J’le vois d’ici qui dépasse.

—J’vois pas.

—Du côté qu’ça gonfle.

—C’est pas un flingue, c’est son nichon.

—Et l’directeur, qu’est-ce qu’il est?

—L’chef des bandits. J’ai vu à la télé. Pendant qu’il boit un verre au comptoir, la femme de la police arrive, avec sa p’tite jupe et sa casquette. Elle fait une prise à l’homme, et elle l’envoie dans les bouteilles.

—Tu vois Madame faire une prise au directeur?

—Pourquoi pas? Elle est deux fois plus grande que lui.

—Tu sais bien quoi? On va racketter Gifles, il est riche. S’il ne nous refile pas dix mille briques, on lui fait avaler la souris qu’t’as trouvée sur l’escalier. Où elle est?

—Dans ma poche, pour mes poules.

Eh, minute! Gifles, l’an dernier, c’était mon pote. Il m’a prêté son skateboard, qu’il avait peur d’aller dessus. Et j’l’ai échangé avec Thierry contre son camion de pompiers. Racketter Gifles, est-ce que c’est régulier? L’an dernier, peut-être que ça compte plus.

—V’là Cathy qui vient encore nous les casser.

—Qu’est-ce qu’on en fait?

—On la bute. Eh, Cathy, c’est à quoi, tes chiklets?

—A la framboise. C’est tout pour vous. Si vous me prenez dans la bande, je ferai tout ce que vous voudrez.

C’est comme ça, les nanas, c’est èomme les poules. C’est fait pour monter dessus. Plus tard, moi, j’aurai cent mille femmes. Elles me froteront dans mon bain, elles attacheront les lacets d’mes souliers. Elles danseront comme à la télé, avec leurs jambes en l’air. Quand j’commanderai, elles enlèveront tout sur elles. Faudra qu’elles obéissent quand j’donne des commandements, sinon, j’les attache avec des chaînes à leur cou.

—Qu’est-ce qu’on lui fait faire, à Cathy?

—Dix petits bonhommes sans rire, sans s’arrêter.

—Un petit bonhomme sans rire... Deux petits bonhommes sans rire... Trois petits bonhommes sans rire...

C'est pas la plus belle, mais on a qu'celle-là. Elle joue pas avec les autres, elle a personne pour aller raconter. Elle a du blé, sa m'man demande mille francs pour coiffer les femmes. Et elle a un nouveau paquet de chiklets tous les matins.

—Touche la souris.

—Non!

—Prends la souris dans ta main.

—Non, s'il te plaît. Je crierais. Je tomberais malade. Je mourrais de peur.

Faut pas qu'elle crie, ni qu'elle meure de peur. J'irais pas à la piscine.

—Alors, tire avec tes doigts sur ta bouche pour être la plus laide possible. Plus fort, plus fort... Essaie de toucher ton nez avec le bout d'ta langue. Ça va. On t'prend. On va faire un casse à Primagic contre mon plus grand ennemi.

—L'homme qui est à la caisse?

—Comment tu le sais?

—Comme ça.

—Comment tu l'sais, puisqu'y a que moi qui l'sais?

—Quelquefois, les gens racontent.

—Ils savent rien. Ils ont rien vu.

—Ils racontent ce qu'on raconte.

—C'que l'homme il fait avec mon M'man?

—Ce n'est peut-être pas vrai.

—C'est vrai ou c'est pas vrai? Si tu dis qu'c'est vrai, j'te bute. Tu fais plus partie de la bande.

—Ce n'est pas vrai.

—Bon. On va t'expliquer c'que tu dois faire avec Gilles.

POURQUOI EST-CE QUE MADAME
EST SI GENTILLE AVEC MONSIEUR LIMAGE?

Alors, marin d'eau douce, capitaine en capilotade, tu vas flancher, à cinq heures dix-huit du congé? De gentils petits vertiges, dûs aux fantaisies de ton oreille interne, avec en prime, un bon gros arriéré de nuits trop courtes que tu vas pouvoir récupérer. Ris, cours, joue, crie avec eux! Pour un quart d'heure, tu as cent langues, cent gosiers, cent paires de poumons, de bras, de jambes.

M'éclater, m'oublier, coïncider avec eux tous, c'est mon salut, ma thérapie à bon marché. Devenir toi, Andras, le premier, le plus vorace de mes enfants, qui exige, chaque jour, que je te mette au monde. Epouser toutes tes épaisseurs d'ombre, tous les méandres de ton passé, aussi noir que tes yeux. Te rejoindre à l'âge qu'ils ont, avec tes petites jambes de neuf ans, ton rire, tes jeux, dans cette ville menacée par les chars, la flamme des incendies et des cocktails Molotov. Faire provision de toi enfant, pour les jours où je cale devant tes bizarreries et tes complications d'adulte.

Si tu pouvais les voir, comme je les vois en cet instant! Enfants, nous avons été ces enfants, avec cette absence de raideur et de poids, aptes à tous les envols, riches de tous les possibles, prêts à tout recommencer, parce que rien n'est vraiment commencé. Si impuissants et incomplets, criant, de toute leur insuffisance, leur besoin d'être achevés. Qu'ils me rendent inachevée, insuffisante, criant vers toi. Qu'ils me fassent pauvre de toi!

Le temps que je tiens mes yeux clos, ne plus être Colette, mais Chipounette, avec son estomac sensible, ses éruptions, son allergie à sa gardienne. Comment expliquer, Docteur, que les coliques de Chipounette, quand je les ressens dans mes boyaux, font disparaître mes vertiges? Dans la cour des petits, derrière ce rempart de briques et de béton, imprègne-moi de toi, mon William, de tes indicibles angoisses, sans doute puisées dans les gènes de ton phénomène de père. Qu'elles me fassent si mal, qu'elles m'étouffent au point que je n'existe plus qu'en toi.

Je suis toi, Quentin, je suis toi, mon bel Axel, et toi, mon imbuvable Polo, dont je ressens si bien la rage de venger tes blessures en exterminant l'univers, Cathy, ma narcissique, affamée et gavée, qui meurt de ne plus avoir de faims, Elsa, la fière dans son humiliation, avec sa stratégie de la terre brûlée pour régner seule sur ses terres.

Et en marge de ce ductile et léger mini-peuple, que faire du pesant et encombrant Manu Limage? A l'autre bout de la cour, rongé le bas de sa triste moustache, il a bien soin de laisser filer les deux Van, Vandebosch et Van Peteghem, ses chers collègues, échanger leurs pronostics sur le prochain match d'une quelconque coupe de foot. Clignotant de son ostensible solitude, comme d'un signal de détresse, n'ignorant pas qu'entre collègues, à la récréation, il est séant de faire un brin de causette, et que je suis sensible aux bienséances, il se sait incontournable.

—Salut, Colette.

—Salut, Manu.

—Qu'est-ce qu'il te voulait, le diro?

—Priver de piscine mon caractériel de l'année.

—Le petit noiraud bouclé, là-bas?

—C'est lui qui fiche le bordel dans la classe, et j'ai un faible pour lui. Comment veux-tu que je m'en sorte?

—Il est amoureux de toi?

—Ou moi de lui. Ce gosse est une pile électrique et il nage superbement. Si on le prive de piscine, où veux-tu qu'il décharge son électricité?

—Dans l'eau? Tu risques l'électrocution générale. Je blague, Colette...

—Mais tu craques. Change de disque. Tu me dis ça tous les matins.

—Voilà un mois que je n'ai plus vu mes gosses. Et rencontrer ma femme, je n'en ai pas la force.

Incroyables, ces hommes! Au parlement, ils raflent les cinq sixièmes des sièges. Leur masse musculaire, en moyenne, est d'un tiers supérieure à la nôtre. Roulant des mécaniques, au J.O., ils pulvérisent nos performances. Dans l'accord de l'adjectif, le masculin l'emporte sur le féminin. Et ils pleurnichent après une mère. Epousant l'homme qui avait presque l'âge d'être mon père, je me croyais à l'abri.

—Quand je craque, Manu, je pense à mon père, retraité à quarante-trois ans, aux trois quarts aveugle, encaqué avec les portraits et les meubles de famille dans le minuscule appartement qu'avait loué ma mère. Comme viatique, dans ma mémoire, j'ai le pli de sa joue, celui de son sourire, jusque sur son lit de mort.

—Je te gonfle avec mes états d'âme.

—Navrée de t'être d'un si piteux secours.

—Comment va Andras?

—Comme un poisson dans l'eau au milieu de ses bancs d'alevins. Son objectif, c'est de convertir à l'aquarium un ménage sur cent, dans un rayon de vingt kilomètres. S'il y arrive, c'est gagné. On est riches.

—Lui non plus, comme je le connais, il n'est pas tous les jours au beau fixe.

—Celui qui m'inquiète pour l'instant, c'est William. Tes gosses à toi ne sont jamais passés par ces périodes d'angoisse, cette succession de cauchemars, de phobies de toute espèce? En plus de sa peur du noir, ou du vent, il souffre de terribles crises de constipation. Et je parie que c'est par peur d'aller aux

toilettes.

—Toutes les angoisses, dans le fond, sont sexuelles.

—Ce qui me gonfle, c'est ta manie d'interpréter le monde à travers toi.

—Message reçu.

Bon Dieu, que c'est difficile de parler aux hommes fragiles! Femme, que je suis, condamnée aux hommes et aux enfants. Si le Ciel ou le destin pouvait me gratifier d'une femme comme collègue, d'une maman, ne fût-ce qu'une seule! Ou d'un peu de loisirs pour me faire des amies.

Et vlan!

—Pardon, Madame, ce n'est pas vous que je visais.

—J'espère bien.

—Encore un peu, tu éborgnais Madame. Excuse-toi.

—Excusez-moi, Madame.

—Pour ta pénitence, marque un goal, un vrai. Génial! Tu ne trouves pas, Manu? Risquer à chaque récré d'attraper un ballon en pleine poire! Quand je pense à toutes les femmes déprimées, sans emploi, confinées dans leur cuisine.

EST-CE QUE GILLES VOUDRAIT ÊTRE FILLE?

L'oeuf, pour être fécond, doit être fécondé. Plus tard, si je me marie, je féconderai des oeufs. Il y a les oeufs qu'on voit, et ceux qu'on ne voit pas. Même les vaches, les girafes, les éléphants pondent sans qu'on le voie. Maman pond. Madame pond. Peut-être qu'elle a pondu en donnant sa leçon.

Qu'est-ce que Monsieur Limage est en train de lui raconter? Il a toujours l'air triste, avec sa moustache qui retombe. Pourquoi? Parce que sa femme est partie et qu'il n'a plus personne? C'était une toute petite femme, deux fois plus petite que Madame, avec des cheveux noirs qui pendaient sur son dos. Elle laissait toujours son manteau ouvert. Quand il y avait beaucoup de vent, il flottait derrière elle, avec ses cheveux. On aurait dit qu'elle allait s'envoler avec des grandes ailes noires. Elle s'est envolée dans les airs avec ses deux enfants, et maintenant, son mari est tout seul.

Quand Maman plaide, la toge qu'elle met, c'est aussi comme des ailes noires. Si un jour elle s'envolait avec mes soeurs? Quand on demande à Papa : Comment va Madame? il répond : La dernière fois que je l'ai vue, elle allait bien. Et Maman dit : Le dernier repas que j'ai pris avec mon mari, ça remonte à la semaine dernière. Si je restais seul avec Papa et Ernestine dans la maison, ce serait comment? J'aurais beaucoup de salles de bains pour me laver, mais quand même, la maison serait beaucoup trop grande pour moi. Comment être sûr que Maman n'aura jamais envie de vivre avec un autre homme, pour le voir plus souvent que Papa?

L'ancienne femme de Monsieur Limage, elle était toute noire, et Madame, elle est toute blonde. Peut-être qu'il aime mieux une grande blonde, parce qu'une petite noire, ça lui rappellerait trop sa femme? Peut-être aussi qu'il essaie sur une blonde, c'est aussi bien qu'une noire. Il lui parle sans la regarder. Ils parlent en regardant tous les deux devant eux, alors qu'il n'y a rien à voir. Et s'ils se mettaient à se regarder? Et s'ils tombaient amoureux?

Ils m'appellent tous " Pneu Michelin ", parce qu'à la récréation, je mets mon fourré ouaté. Pourquoi est-ce qu'il y a tous les jours récréation? Ça ne sert à rien qu'à s'ennuyer et à avoir froid aux pieds. Chaque fois que je joue au foot, j'attrape le ballon sur mes lunettes. Et à tape-balle, je suis tout de suite pris, parce que je ne cours pas assez vite. J'aime mieux les jeux qu'on joue à l'intérieur, assis à une table. Mais à la récréation, on doit toujours jouer dehors et avoir froid aux pieds.

Quand je passe près des filles, elles rigolent et me demandent de danser à la corde avec elles. Si je dis

oui, c'est les garçons qui rigolent. Et quand je manque, ils rient tous en même temps. Les filles font exprès de dire des mots que je ne connais pas : Tu préfères les T-shirts unis, à motifs ou à maille bouclette? Et les garçons, des choses que je m'en fiche, qui a gagné le match le dernier week-end, et dimanche prochain, quelle voiture de course va arriver la première. Les expériences que je fais avec Socrate, dans mon laboratoire, ça ne les intéresse pas.

Je préfère quand même quand les filles parlent. C'est plus doux, ça brille, comme leurs trucs en nylon. C'est comme si on était dans une chambre bien chauffée, avec partout des fleurs et des petits coussins pour s'appuyer. Les filles, quelquefois, se tiennent par la main pour faire le tour de la cour. Je n'oserais jamais faire ça avec un garçon.

Eh, là! Qui est-ce qui jette des feuilles sur ma tête? C'est Elsa, la fille du marchand de vieux fers. Elle fait voler les feuilles sur le vent. Elle a toujours des jeux pas comme les autres, avec des petits morceaux de briques, ou des petits morceaux de bois qu'elle arrange.

—A quoi tu joues?

—A la maman d'oiseaux.

—Tu pongs des oeufs, alors?

—Non, mes petits, ils sortent de mon ventre, regarde.

Elle lâche les feuilles au-dessus de sa tête. Ça vole un peu. Ça ressemble à des oiseaux dorés. C'est malin d'inventer ainsi des jeux. Ainsi, on en a tant qu'on veut, et ça ne coûte pas d'argent.

—J'ai vu où tu habites, près du bois.

—Toi, tu habites chez le docteur.

—C'est mon papa.

Ça doit être gai, près du bois. C'est comme dans les films. Elle habite dans un ancien wagon. La nuit, on doit rêver qu'on roule, et on se demande où on sera arrivé, au matin. Pour monter dans son wagon, il y a un petit escalier. On ferme la porte et on est surélevé, bien protégé des bêtes. On mange tous à la même table, en même temps. On dort tous dans la même chambre. On est toute la famille autour du poêle, et on a chaud quand il fait froid. Ce serait drôle si avec Papa et Maman, avec les soeurs sans Ernestine, on habitait dans un wagon près des bois. Papa ne ferait pas de visites. Maman ne plaiderait pas. On les verrait toute la journée sans se demander où ils sont.

—Elsa...

—Oui?

—Si je te disais une chose, rien qu'à toi, tu ne le répéterais pas?

—Quoi?

—je vais peut-être mourir.

—A cause de ta maladie?

—Tu la connais?

—Madame l'a dit. Tu peux pas manger des choses sucrées. On peut pas t'en donner.

—A la place, je prends des édulcorants.

—Qu'est-ce que c'est?

—Une poudre qui fait semblant.

—Ma plume pourrait peut-être te guérir. C'est la plus belle plume que j'ai jamais trouvée dans le bois. Quand j'ai mal aux dents, je la frotte contre ma joue. Quand je sais pas faire mes devoirs, elle me dit.

—Le Saint-Esprit, c'est une espèce de pigeon. C'est peut-être une plume du Saint-Esprit.

—Quelquefois, elle me fait devenir oiseau.

—Un vrai oiseau?

—Tout le temps que je ferme les yeux et que je la frotte contre ma joue. Je vole, je monte, je descends, je vois les gens tout petits en bas. Et parfois, ça continue pendant la nuit, quand je rêve.

—Tu crois qu'elle pourrait me guérir?

—Demande-le lui.

—Je pourrais manger tous les gâteaux, tous les chocolats?

—Quand je mange quelque chose de mauvais, par exemple des tartines de mauvais saucisson, je serre ma plume dans ma main, je ferme les yeux, et c'est comme si je mangeais des tartines avec des rondelles de banane.

- —Tu me la prêtes, ta plume?

—Je ne l'ai jamais montrée à personne, mais à toi, je veux bien la prêter.

QU'ACHÈTERAIT ELSA SI ON LUI DONNAIT

MILLE FRANCS?

Quand on remue ses bras et ses jambes, l'odeur bouge. On fait bouger son odeur. En classe, j'ai peur de bouger. Devant moi, il y a l'odeur de Cathy, quand elle bouge. Sur le côté, Adélaïde et Grégory, avec leurs cheveux bien lavés, bien coupés. Leur pull sent avec quelle poudre on a fait leur lessive. Je me fais toute petite. J'essaie de plus bouger.

J'ai jeté dans la poubelle le petit carton rose et bleu avec des fleurs, pour dire que la maman de Cathy est coiffeuse. Elle l'avait laissé tomber. Je l'ai ramassé. C'était comme un bouquet fait avec toutes les fleurs du monde, je le respirais dans mon lit. Je l'ai jeté dans la poubelle parce que mon oreiller sentait l'odeur de Cathy.

La bouche de Madame remue pendant qu'elle parle. Je comprends presque tous les mots. Terre, je comprends. Je pense à la terre du jardin, et que je devrai arracher les mauvaises herbes. Quand elle dit soleil, je pense qu'hier, il y avait du soleil, et que j'ai couru avec Pouf dans la prairie. Mais quand la classe est finie, je sais plus dire ce que Madame a dit. Les enfants lèvent leur doigt et crient : Moi, moi, Madame! Je lève pas mon doigt, parce que je sais pas ce qu'il faut répondre. Et quand je sais, et que je lève mon doigt, c'est trop tard. Les autres ont déjà répondu.

Mais le mieux, c'est quand Madame arrête de parler, qu'elle frappe dans ses mains et qu'elle crie : Récréation, tous dehors! Avant que je sois dehors, c'est déjà frais sur ma figure. C'est déjà frais sur mes mains, sur mes bras. Ça picote jusqu'au bout de mes doigts. Je cours pour être la première et sentir la première le dehors. Même s'il pleut, en dessous du préau, ça m'est égal. J'ouvre mon nez pour respirer fort. Je pense à la prairie et aux bois, où je courrai le soir avec Pouf. Je pense que je suis déjà sur le chemin pour rentrer, avec les vaches derrière les fils qui attendent pour me voir passer.

D'abord, j'ai envie de jouer à tous les jeux, et quand on fait les camps, je me mets devant pour qu'on me choisisse. Mais plus on joue, plus j'ai plus envie. C'est toujours la même chose. Je me demande à quoi ça sert de gagner. J'aime mieux jouer à inventer des jeux. Je dis que je dois aller faire mes besoins et que je vais revenir. Mais je reviens pas. Je m'amuse toute seule dans la cour. La grille du soupirail, c'est les barreaux d'une cage. Derrière, il y a des animaux qui ont faim. Je leur donne de l'herbe et toutes sortes de choses, et pour me dire merci, ils lèchent le bout de mes doigts. Avec les morceaux de branches tombées de l'arbre, je fais des petites huttes pour passer la nuit. Les feuilles à terre, c'est comme des oiseaux avec des ailes jaunes. Quand je les lâche, elles volent en faisant des ronds. Je montre à Gifles, et lui aussi les fait voler. J'ose parler avec lui. Mais avec ses deux grandes soeurs, si je les rencontrais dans la rue, non.

—Tes grandes soeurs, pourquoi qu'elles vont à une autre école?

—Ici, elles apprennaient des vilaines manières.

—Je sais combien de fenêtres il y a à ta maison, dix-huit, sans compter les quatre petites.

—C'est celles des deux petites salles de bains et des W.C.

—Des salles de bains où on prend des bains?

—Quand je me lève, il y a Papa qui prend son bain dans une salle de bains. Il y a mes soeurs qui se lavent et s'habillent dans leur salle de bains. Et il y a Maman qui s'habille dans encore l'autre salle de bains. Et moi, je dois attendre sur le palier. Les grands passent toujours avant les petits.

C'est drôle que mon papa s'appelle Papa, comme le papa de Gilles. Tous les papas s'appellent Papa, comme si on pouvait dire Papa aux papas des autres, et qu'on était leurs enfants. Mais ce n'est pas vrai. Ils ne sont des papas que pour leurs enfants.

—Mon papa aussi, il a une baignoire.

—Pour prendre des bains?

—Non. Elle est renversée, pour qu'elle soit pas pleine de crasses. Mais un jour, peut-être qu'elle sera plus renversée, qu'on aura des robinets pour mettre de l'eau dedans. Quand je te parle, tu me regardes pas. Tu. penses toujours à autre chose.

—A mon hamster. J'ai oublié de lui donner sa carotte. Si mon père oublie aussi, il me donnera mille francs.

—Mille francs! Pour acheter quoi?

—Qu'est-ce que tu achèterais, toi?

—Avec mille francs?

—Oui.

Je le sais. Je lui dirai pas. Je veux bien lui dire tout le reste, ma maison dans les bois, avec les murs en pommes de pins, et beaucoup de chambres. Je veux bien lui dire l'Autre, et la petite soeur brûlée, et la vieille femme qui a pris GustaveEmile comme mari. Je veux bien tout lui dire, mais pas ça.

—Qu'est-ce que tu achèterais?

—Je te le dirai pas.

—Pourquoi?

—Parce que.

Parce que ce que je voudrais acheter, ça coûte beaucoup trop cher, beaucoup plus cher que mille francs. Parce que ça s'achète pas. Tous les flacons de parfum de la terre, ce serait pas assez. Combien ça coûte

de sentir bon comme les autres enfants, comme une fleur?

ELSA! FAIRE ÇA, DANS LA BAIGNOIRE

DE TOUT LE MONDE!

Laisser passer les autres à la douche, avant moi, passer la dernière, rester longtemps. Laisser pleuvoir longtemps, pleuvoir chaud, chasser tout le sale de moi. Etre arrosée partout, en dessous du maillot, en dessous de la peau. Laisser couler sur moi toute l'eau qu'il y a dans les nuages, toute l'eau des rivières, des mers où les autres enfants vont en vacances, où il y a beaucoup de soleil.

Ils courent vers l'eau où on nage. Ils ont peur qu'il y en ait pas assez pour tout le monde. Ils sautent, ils plongent. ils éclaboussent pour faire peur, pour faire reculer les autres. Ils font des concours pour savoir qui nage le plus vite. Ils savent comment on fait pour nager dans la mer. Ils ont des beaux maillots avec toutes sortes de couleurs.

—Alors, Elsa, tu te décides?

—Oui, Monsieur, je me décide.

—Tu as peur de l'eau? Saute.

Vite, en fermant les yeux. Vite, jusqu'à mon menton, jusqu'à mon cou, avant qu'ils me voient toute, avant qu'ils me regardent. Mon coin à moi, c'est là, près du pavé qui a pas la même couleur. Quand on le touche, même sans le faire exprès, il vous arrive des choses. On devient grand, grand, grand, ou bien petit, petit, petit, ou bien on devient invisible et personne vous voit plus. Je touche...

J e suis une montagne qui sort de la mer, qui monte, monte, qui se rapproche du soleil. Mes cheveux, c'est les rayons. Sur mes épaules, ils font tout plein de nids pour les oiseaux, pour que leurs petits aient bien chaud. Et en dessous de mes deux bras, c'est des trous pour que les lapins se cachent et que les chasseurs les trouvent pas. Plus bas, les petits boutons où j'aurai mes biberons, c'est deux grandes lumières pour les bêtes, la nuit, quand elles veulent voir clair, pour lécher leurs petits, pour les nourrir, et pour qu'ils aient pas peur du noir.

Mon ventre, c'est la grande maison pour toutes les bêtes quand il fait froid. C'est là qu'elles mettent leur nourriture pour qu'elles aient pas faim en hiver. Pour entrer, il y a une petite porte. Je la leur ouvre tout doucement. Je referme la porte, pour que personne puisse leur faire du mal.

—Elsa! Qu'est-ce que tu fiches là, toute seule?

—Rien, monsieur.

—Remue-toi! Ce n'est pas comme ça que tu apprendras à nager.

Remuer mes bras et mes jambes devant tout le monde? Si on me regarde? Si ça marche pas?

—Ne reste pas à la petite profondeur comme un bébé, mêle-toi aux autres.

Comment fait-on pour se mêler aux autres? Avec qui est-ce que je dois me mêler? Gilles, là, avec ses yeux sans lunettes, je veux bien me mêler avec lui. Il reconnaît plus personne. Il a pas vu mon vilain maillot.

Chez lui, il se baigne dans une vraie baignoire, avec des robinets qui brillent. Mais pour le moment, on est dans la même eau. C'est comme s'il m'avait fait entrer chez lui pour prendre un bain avec moi, et qu'on était tous les deux dans la même baignoire. La piscine, c'est une grande baignoire, et on est tous dedans. C'est la même eau qui me touche et qui touche les autres. Je touche tout le monde, tout le monde me touche à travers l'eau, même Cathy qui aime déjà pas que j'accroche mon manteau à côté du sien.

Un jour, j'ai fait pipi dans l'eau de la piscine. J'avais besoin. J'ai eu envie. Les enfants, à la récré, avaient crié " vieux fers, vieux cuivres. " J'avais mis au matin le pantalon que je déteste, que Maman a trouvé dans le paquet de vieilles loques et qu'elle dit qu'il est pas trop grand pour moi. Toute la matinée, j'avais dû montrer à tout le monde mon vilain pantalon. Alors, quand j'ai été dans l'eau, déshabillée, la même eau que tout le monde, j'ai eu envie.

Est-ce qu'on l'a vu? Ça se voit fort? Ça se verrait? Est-ce que je vais faire? Est-ce que j'ai fait? Un tout petit peu. Tout le monde se retourne. Tout le monde a vu.

—Où vas-tu, Elsa?

—J'ai froid, Monsieur.

—C'est parce que tu ne te remues pas.

—Je sens que je vais avoir un rhume, que je vais attraper la grippe.

—Rentre au vestiaire et rhabille-toi.

J'aime pas la baignoire de tout le monde, l'eau de la douche et des robinets. J'aime mieux comme Papa et Maman, comme Pouf, comme l'autre, qui vont jamais à la piscine. L'air du dehors, le frais du bois et de la prairie, c'est assez pour nous laver. C'est notre grande baignoire, rien que pour nous.

LA PETITE SOEUR DE POLO,
EST-CE QU'ELLE EST ENCORE SA PETITE SOEUR?

J'me marierai jamais, moi. Rester avec la même femme, toute ma vie, et m'disputer avec elle comme mon P'pa et mon M'man? J'aime mieux changer. Quand on reste avec une femme trop longtemps, on fait trop d'enfants, et on est trop pour manger. Et c'est des mauvaises choses. Et les femmes qui s'marient longtemps, elles ont un deuxième mari.

J e vais m'marier avec l'eau d'la piscine. C'est ma grosse femme. J'me mets à plat ventre sur elle, j'l'embrasse avec mes deux bras. Elle met ses mains en dessous de mon ventre, comme quand j'apprends à ma p'tite soeur à nager. Ils ont qu'à reculer, les autres. Ceux qui reculent pas assez vite, tant pis s'ils attrapent mon pied dans leur figure.

C'est d'l'eau bien propre en plus, comme dans les films où on va en canot sur les rivières, et quand on culbute, faut nager, sinon on s'noie dans les cascades. J'ai pas peur de boire des tasses, moi. J'veux bien faire des sous-l'eau jusqu'à demain matin. L'eau, en plus, c'est comique. Les jambes des autres font des crochets. On passe entre les jambes des filles. On s'cogne, comme si on l'faisait pas exprès.

Ma p'tite soeur, quand elle prend son bain, elle crie pour que j'vienne près d'elle et qu'je lui apprenne. Elle fait aller ses p'tits bras et ses p'tites jambes, comme si c'était pour de vrai. C'sera la championne de nage olympique supermagique. Quand on sera les superchampions d'tous les championnats du monde, on fera la traversée de l'Atlantique en ver solitaire, et c'est moi qui nagerai devant.

V'là encore Cathy qui rapplique, avec sa p'tite figure toute ronde qui est pas belle. Au-dessus de ses genoux, elle commence déjà à devenir grosse. Avec les femmes qui sont laides, j'sais bien c'que j'fais, moi : Tac, tac, tac, tac!

En plus, elle nage comme les chiens, avec des petits coups de pattes de rien du tout. Elle voudrait être de la bande, et elle sait même pas nager.

—Conne que tu es, si tu t'voyais! Tu nages comme un caillou, comme une boîte à sardines.

—Apprends-moi.

—Quand tu nous auras donné assez de blé pour le casse.

—Combien?

—Dix mille briques.

—C'est beaucoup?

—T’as qu’à faire comme on a dit avec Gifles. Puisque tu vas au repas chaud avec lui, t’as qu’à t’asseoir près de lui et le racketter.

—Comment?

—A la place du faux chocolat qu’il mange, t’as qu’à lui vendre du vrai.

—Dix milles briques, ça fait combien de chocolats? Madame a dit qu’il ne peut pas manger de choses sucrées. S’il meurt et qu’on fait une enquête, si son papa docteur ouvre son ventre pour voir ce qu’il avait mangé avant...

—On saura pas qu’c’est nous... Eh, Cathy!

—Quoi?

—R’garde Elsa qui sort de l’eau. R’garde comme elle a des belles longues jambes, comme les miss des concours à la télé. On la voit toujours avec ses vieux habits sur elle. Faut regarder comment elle est pour de vrai.

—Pour une heure de piscine par semaine, c’est bien la peine. Tout le reste du temps, je suis quand même mieux qu’elle.

—T’as de plus beaux habits, mais t’es vachement moins belle en dessous.

—C’est le dessus qui compte.

—Elle, on a envie de la voir toute.

- Tu crois que tu es si beau que ça? Tu es tout petit. Je suis presque aussi grande que toi. Et ta petite soeur, je l’ai

vue dans sa voiture, à Primagic. Elle est moins belle que tu le dis.

—C’est la plus belle p’tite soeur du monde. Mon M’man, elle la prend dans sa voiture à Primagic pour la montrer à tout le monde.

—Surtout pour la montrer à son papa.

—Quel papa? Qu’est-ce que t’as dit là?

—Rien. Je répète ce que les gens disent.

—Ils disent quoi?

—Avec l’homme qui est à la caisse.

—Que l’papa de ma petite soeur, c’est c’t’homme-là?

—Ce n’est peut-être pas tout à fait vrai.

—C’vilain homme-là, avec presque plus d’cheveux sur sa tête? Avec son gros nez et ses grandes oreilles? Si c’est vrai, j’en veux plus, d’ma p’tite soeur. J’la bute. J’la jette en dessous d’un camion!

—Aïe! Ne me frappe pas. Je ne le dirai à personne. Je ne le dirai plus.

LA SAINTE VIERGE, À LOURDES,
FERAIT PEUT-ÊTRE MAIGRIR CATHY

Polo me déteste, maintenant. Voilà que je ne fais plus partie de la bande. Je voudrais déjà être grande pour ne plus être petite. Quand on est grand, on n'a plus besoin d'amis et d'amies pour s'amuser. On ne travaille plus sans être payés, comme nous, à l'école, à faire des devoirs et à étudier des leçons, mais pour gagner de l'argent. Avec son argent, on s'achète tout ce qu'on veut, on fait des voyages, et on n'a plus besoin de personne.

En plus, j'ai des grosses cuisses, un gros derrière, je deviens grosse. Je vais me tuer. En maillot, il y a au moins six filles de la classe plus belles que moi, peut-être sept. Comme maillot, dans le catalogue, j'aurais dû choisir l'autre, celui que Maman disait, mais je trouvais que trop de filles avaient le même. Et j'avais peur que, dans le dos, si je prenais celui-là, une partie de ma tache de naissance dépasse. Est-ce qu'elle ne dépasse pas? Avant de partir, j'ai oublié de regarder dans la glace.

C'est la faute de Maman, si je suis grosse. D'abord, si je le suis, c'est parce qu'elle l'est. Puis, elle met toujours trop de beurre. Et elle ne veut pas que je prenne un médicament. Des grandes actrices aussi, elles étaient boulottes quand elles étaient petites filles, mais elles ont suivi un régime, et elles ont pris un médicament. Avec mon argent, je vais en acheter un chez le pharmacien. Et s'il ne fait pas d'effet, j'avale toute la bouteille d'un coup pour m'empoisonner.

Et si j'allais à Lourdes? C'est à partir de quand elle est allée à Lourdes qu'elle n'a plus ses palpitations, ma bobonne. Il y a des miracle, à Lourdes. Il y a une piscine où on trempe ceux qui ont des maladies, et quelquefois, ils sont guéris. C'est autre chose que cette piscine-ci. Je me tremperais dans la piscine pourvoir. Si je prie beaucoup, en plus, j'aurai peut-être un résultat.

Mais le mieux, ce serait encore d'être riche. Si j'étais milliardaire, je trouverais bien un moyen de maigrir. Je me ferais opérer. Il y a des docteurs qui ne font que ça, recouper ce qu'il y a de trop, faire que ce soit bien tendu, remettre des morceaux. J'épouserai un riche, et avec son argent, je me ferai opérer autant de fois qu'il faudra.

Quand même, si j'épousais Gilles? Peut-être que son père docteur m'opérera. Peut-être que Gilles sera docteur comme son père. S'il demande un jour à m'épouser, je lui dirai que je veux bien à condition qu'il soit docteur et qu'il m'opère. Et puis, ça ferait un beau mariage, avec plein de gens et des voitures qu'on ne voit pas souvent.

Est-ce qu'il est si moche que ça? Sans lunettes, on voit ses beaux yeux bleus, presque violets. C'est peut-être aussi le reflet du carrelage dans l'eau. C'est mignon, les garçons un peu ronds, comme les bébés, avec des fossettes partout. Ses tétons, ils ressortent encore plus que les miens. On dirait qu'il va lui pousser des seins.

Tout le monde s'en moque, mais c'est quand même le plus riche de la classe. Supposons qu'il devienne mon ami, et qu'il soit tout le temps avec moi dans la cour, qu'est-ce qu'elles diraient, les filles? Je parie qu'elles seraient jalouses. Les top modèles aussi, quelquefois, elles épousent un milliardaire sans s'occuper qu'il soit beau. Il n'a pas d'amis, ni d'amies, Gilles, il est toujours tout seul, comme moi. Les autres se demanderaient Comment est-ce qu'elle a fait, Cathy, pour devenir l'amie de Gilles?

Je sais bien pourquoi il ne nage pas. Je sais bien après qui il cherche, en regardant partout. L'autre jour, quand Madame nous montrait les fossiles d'animaux, sur son pupitre, j'ai vu ce qu'il a fait. Il est resté derrière, près du manteau de Madame qui pendait au portemanteau. Il a mis sa main dedans, pour voir si c'était doux, et il l'a laissée longtemps.

Et hier, après le repas, après que Madame a eu mangé sa pomme, j'ai regardé ce qu'il faisait.

Il a ramassé le trognon de la pomme dans le bac. Il l'a tenu dans sa main, et puis, sans faire semblant de rien, il s'est mis à ronger autour, comme si c'était le trognon de sa pomme à lui.

Le jour où Axel a dit Pouah! Elle est sûre, ma pomme... J'ai dit que je voulais bien la continuer. Ce n'est pas parce que j'avais envie de la pomme. C'était parce que c'était celle où Axel avait mordu. Je sais bien quelle impression ça fait dans le ventre. Je sais bien pourquoi Gilles a ramassé le trognon de pomme de Madame.

Il est trop beau, Axel, je ne l'aurai jamais. C'est Gilles, que je veux, et je l'aurai.

POURVU QUE CATHY N'AILLE PAS RACONTER À TOUT

LE MONDE QUE GILLES EST AMOUREUX!

À supposer que la piscine ait dix mètres de largeur et vingt-cinq mètres de longueur, sa surface en mètres carrés est dix multiplié par vingt-cinq, ça fait deux cent cinquante mètres carrés, vingt-deux fois et demi la surface de ma chambre. Si on enlevait toute l'eau de la piscine, il y aurait place pour mettre vingt-deux fois ma chambre, vingt-deux lits, vingt-deux tables, vingt-deux chaises, vingt-deux armoires-bibliothèques, vingt-deux lavabos, vingt-deux moi-même, plus un demi.

Les deux tiers de notre corps, donc les deux tiers de moi, c'est de l'eau. Si on me pressait, l'eau qui sortirait, ce serait les deux tiers de moi. Si on me chauffait à cent degrés, les deux tiers de moi deviendraient de la vapeur, et si on me refroidissait à zéro degré, les deux tiers de moi seraient de la glace. L'eau est un liquide incolore, inodore, insipide, d'après les feuilles, et pourtant, celle-ci sent le médicament.

Il y a deux raisons pour lesquelles la piscine, ce n'est pas amusant. Premièrement, tout le monde crie, et ça fait trop de bruit. Deuxièmement, on est tous dedans en même temps. Chaque fois que je veux traverser, il y en a un qui va dans l'autre sens. Ça fait des vagues, et l'eau entre dans mon nez. On devrait faire des sens uniques et mettre des écriteaux: Défense d'éclabousser.

J'ai vu nager Monsieur Van Peteghem et Monsieur Vandebosch. Où est Madame? A la piscine, elle met sa tête dans un bonnet, et on ne voit pas ses cheveux, mais je reconnais tout de suite son maillot, un rouge, avec un losange vert, ou un bleu, avec un dessus jaune. Quand elle met son maillot bleu, c'est la même couleur que le carrelage, dans l'eau, et je dois chercher plus longtemps pour la trouver. C'est difficile, sans lunettes.

Elle n'éclabousse pas, elle, quand elle nage. Elle ne bouge presque pas ses bras et ses jambes, et pourtant, elle va vite. Une fois, je l'ai vue de tout près, quand elle remontait l'escalier. Elle était encore plus grande qu'habillée. C'était comme les nageuses de la télévision, quand elles sortent de l'eau toutes mouillées. Quand elle a remonté l'escalier, au-dessus de moi, j'ai reçu ses gouttes sur ma figure.

Si elle avait mis son maillot rouge, aujourd'hui, je l'aurais déjà reconnue. Certainement qu'elle a mis son maillot bleu.

—Je sais bien après qui tu cherches, Gilles, après Madame.

—Moi? Pourquoi est-ce que je chercherais après elle?

—Je sais pourquoi tu as demandé à être au premier rang.

—À cause de mes lunettes. Pour mieux voir au tableau.

—Non, pour mieux respirer l'odeur de Madame.

Ça se voit? Comment est-ce qu'elle a deviné? Est-ce qu'elle sait quand je prends l'avion, quand j'atterris près des souliers de Madame? Est-ce qu'elle voit quand je grimpe à ses bas? Est-ce qu'elle a vu quand j'ai été plus haut?

—Tu ne vois pas Madame parce que tu n'as pas tes lunettes, mais moi, je la vois.

—Où ça?

—Derrière la vitre, à la cafétéria. Elle est avec Monsieur Limage.

—Qu'est-ce qu'ils font?

—Il a son bras autour d'elle. Ils s'embrassent.

—Ils s'embrassent vraiment?

—Sur la bouche, encore.

—Vraiment sur la bouche? Longtemps?

—Tu crois tout ce qu'on te dit. J'invente pour te rendre jaloux.

—Je ne suis pas jaloux.

—Pendant qu'elle nous montrait les fossiles, j'ai vu quand tu as mis ta main dans son manteau, en caressant la doublure.

—Menteuse!

—Hier, quand elle a jeté dans le bac le trognon de sa pomme, tu l'as ramassé. Tu l'as ramené à ta place, et tu as mordu autour.

—Ce n'est pas vrai.

—Je dirai à Madame que tu es amoureux d'elle.

Madame saura. Tout le monde saura, Papa, Maman, les soeurs, tous les enfants de l'école. Monsieur le directeur m'appellera dans son bureau. On criera en récréation : C'est Gilles qui grimpe aux bas de Madame. Tout le monde rira. Tout le monde sera autour de moi, en train de rire, et moi, je serai au milieu.

—Ne le dis pas. Je te donnerai mille francs.

—Quels mille francs?

—Ceux que j'avais promis à Elsa, parce qu'elle n'a pas beaucoup d'argent, si mon père me les donne. Mais c'est toi qui les auras.

—Voilà qu'elle veut te prendre ton argent, maintenant!

—Je te donnerai tous mes jeux vidéo, tous mes dix heures et mes desserts sans sucre.

—Je l'ai déjà goûté, ton mauvais chocolat. J'ai manqué le recracher.

—Je te donnerai Socrate avec sa cage... Si tu le dis, je vais manger beaucoup de chocolat que je ne peux pas, ainsi, j'aurai ma crise. Je m'évanouirai. Je mourrai.

—Tout à l'heure, qu'est-ce qu'elle te racontait, Elsa?

—J'ai promis de ne pas le répéter.

—Je ne le dirai à personne.

—Tu le jures?

—Oui.

—Elle m'a donné cette plume-ci, pour me guérir.

—Je ne veux plus que tu parles à Elsa, ni à aucune fille de la classe. Je veux que tu sois mon ami, rien qu'à moi.

—Oui.

—Tu le promets?

—Oui.

—Tantôt, au dîner, tu viendras t'asseoir près de moi?

—Oui.

—Tu le promets?

—Oui.

—C'est une fille de pauvres, Elsa, une fille de gens grossiers. Tu verras comme c'est gai d'être ami avec une fille distinguée.

MADAME AU MILIEU DE SES PETITS POISSONS NUS

Plonger, nager, m'immerger, renaître! Nue devant eux... J'ose? Mère poisson au milieu de mes petits poissons nus. Souvenir du paradis terrestre, nouveaux-nés, nouveaux-nus.

Mon tour de taille, en une semaine! Au quatrième mois d'une troisième grossesse, quand on n'a pas le temps de surveiller son régime... Rien que des hommes autour de moi, me pétrifiant du regard. Alors quoi, mon ventre, il vous gêne? Il n'est pas de votre goût? Ça ne vous rappelle rien? Il fut un temps, quand vous y preniez vos quartiers, où vous ne les trouviez pas si laids, nos ventres bombés.

Lâche que je suis... Je renonce. Trente minutes de détente? Trente minutes rien qu'à moi? Trop beau! À la cafétéria, répugnant à dénuder sa chair triste, privée de caresses, Manu Limage surveille la trempette à travers la vitre, poisson mélancolique derrière le verre de son bocal.

—Encore moi, Manu. Désolée.

—J'étais aux premières loges pour assister à tes ébats.

—Tu devras renoncer à te rincer l'oeil.

—Qu'est-ce qui t'arrive?

—Devine.

Devinera-t-il? L'enfant! Une germination d'enfant. Il fuit les siens, venge ses frustrations sur les mômes de sa classe.

—Andras a encore fait des siennes?

—Ce sera pour avril, un petit poisson d'avril. Je lui donne ses premières leçons de natation.

—S'il pouvait me céder sa place!

—Ça te réconcilierait avec l'eau?

—J'admire ta vaillance, Colette.

—Admire. C'est gratuit.

—Mettre en route un enfant, à notre époque!

—Je t'en prie, ne fais pas semblant de croire que je l'ai fait exprès. Il s'est allègrement chargé de se mettre en route tout seul.

—Figure-toi que ma femme aussi attend. Elle me l’a gentiment fait savoir, comme pour justifier notre séparation, ou confirmer ce qu’elle a d’irrévocable.

—Et alors? C’est la catastrophe?

—Cet enfant dans son ventre, c’est comme un cancer dans le mien.

—Manu, Manu, revis, secoue-toi! Nous avons eu de si bons moments ensemble. Le caf’conç, il y a trois ans, à la fête de l’école, souviens-toi. Tu sais être si rigolo, quand tu veux. Les gosses se roulaient par terre.

—Colette, ai je été un mari tellement épouvantable? N’aurais-je pu faire un compagnon supportable, si j’étais tombé sur une femme qui me comprenne?

—Comme moi? Je suis ton destin manqué?

Et mon destin à moi, qui s’en occupe? Qu’est-ce qu’elle fait là, à la cafétéria de cette piscine, cette femme de trente-six ans, mère d’un peu plus de deux enfants, qui n’était pas taillée, sans doute, pour s’en mettre vingt-trois en plus sur le dos? Mariée à un artiste intellectuel hongrois aux tempes blanches, qui a traîné dix ans dans les unifs et les académies pour déboucher sur la pisciculture d’agrément. Et j’ai dormi trois heures, cette nuit. Et mes vertiges me reprennent. Et le collègue qui vient d’apprendre que je suis enceinte ne demande même pas la permission pour allumer une cigarette.

—Tu te sens mal, Colette?

—C’est la fumée de ta cigarette.

—Je suis un mufle, pardonne-moi. Pardonne-moi tout. C’est toi qui me tiens la tête hors de l’eau. A ton contact, jç me sens un autre homme. Chiche que l’an prochain, on le refait, notre caf’conç.

—Cet après-midi, tu sais de quoi j’ai envie de parler à mes mômes? De mon père. A propos de la mort puisque, une veille de Toussaint, on ne peut pas y couper. Comment expliquer cette fringale de vie, cette force que j’ai puisées dans la mort de mon père? Ce fut tellement beau, tellement grand! Comment ne pas avoir envie de vivre, après une mort pareille? Ma mère était une beauté froide, prise dans les glaces de son orgueil de baronne déchu. L’homme au regard vaste comme la mer, comme la vie, c’était mon père. Au temps où ta femme travaillait, qui gardait tes gosses?

—Ma mère, le plus souvent.

—C’est moche, de devoir les confier à une gardienne. Je n’aime pas celle dont je dois me contenter pour Chipounette, une femme à lunettes carrées qui font peur. Je n’ai rien contre les lunettes. Mais a-t-on jamais vu une gardienne d’enfants en robe terne et tablier de plastique, comme pour découper de la viande à un étal de boucherie? Elle devrait s’habiller de toutes les couleurs de l’arc-en-ciel pour les mettre en joie, les faire rire.

—Ma mère faisait rire mes enfants, avec ses robes trop jeunes pour elle. Le plus ancien souvenir que je garde d’elle, c’est devant sa glace, en train de se maquiller, ou d’essayer l’un après l’autre tous ses colliers de pacotille. Malgré l’âge, ses toilettes sont toujours aussi voyantes. Et elle me propose de venir habiter chez moi pour faire mon ménage! Tu imagines? Au bout de cinq minutes, je grimpe au mur.

—Tu ramènes tout à toi, Manu.

—Tu trouves que je parle trop de moi?

—C'est le propre des jeunes. Ça prouve que tu es resté jeune.

—Immature, tu veux dire. À côté de toi, pourtant, je me sens si vieux.

—Et moi, fatiguée. Tu me fatigues.

ELSA, DEPUIS DEUX ANS,
N'AVAIT PLUS BU UNE GOU'ITE DE SOUPE

Polo est un garçon méchant. Il frappe. Tout le monde a peur de lui. Ses yeux sont des flammes de fusil. Sa bouche, quand il dit des méchancetés, a l'air de mordre dans de la viande. Il est plus petit que les autres, mais il frappe plus fort, il frappe tout le monde, et on sait pas pourquoi. Il parle jamais poliment à Madame. Il lève jamais son doigt pour répondre. Il dit tout, avant les autres, et c'est jamais ce que Madame a demandé. Il a déchiré les feuilles de Thierry, parce qu'il avait chiffonné les siennes avec son coude, sans le faire exprès, et Thierry a pleuré. Les autres disent que c'est un fou, et que plus tard, il sera enfermé dans une maison de fous.

Depuis la piscine, il me regarde avec ses yeux qui brillent, comme si je lui avais fait quelque chose. J'ai pas envie de lui parler. J'ai pas envie qu'il vienne près de moi.

—Eh, Elsa, où tu vas?

—Nulle part.

—Qu'est-ce que j't'ai fait? Pourquoi tu veux pas parler avec moi?

—À la piscine, tu parlais tout le temps à Cathy.

—C'est elle qui nageait après moi, avec ses petits coups de pattes comme les chiens. Et tu sais de quoi on parlait? De toi.

—Je l'ai bien vu. Elle riait. Vous vous moquiez de mon vilain maillot.

—Ton maillot? J'saurais seulement pas dire comment il est, ton maillot. C'est pas ton maillot que j'regardais.

—Vous disiez en riant que je sais pas nager.

—Je lui disais qu'elle nage comme une boîte à sardines et que tu es un million de fois plus belle qu'elle quand on te voit sans tes habits.

Belle? Qui est belle? C'est Madame, qui est belle, ce sont les actrices, c'est les soeurs de Gilles. Ce sont les dames qui vont se faire coiffer, qui achètent des robes dans les magasins, qui prennent tous les jours des bains dans une baignoire. On n'est pas belle quand on habite dans un wagon près des bois, qu'on trie les métaux dans les sacs, en se donnant des coups sur les mains, et qu'elles gonflent.

—T'as des belles longues jambes, comme les danseuses qui dansent en levant leurs jambes, à la télé.

—On n’a pas la télé.

—T’as jamais vu tes jambes dans la glace?

—Il y a seulement une petite glace au-dessus du bassin, pour quand on se peigne, ou que Papa se rase.

—T’as pas faim? J’ai faim, moi. Viens manger avec moi.

—Non, je mange pas.

—Comment, tu manges pas? T’es malade?

—J’ai jeté mes tartines.

—Où ça?

—Dans le bac.

—Pourquoi?

—Parce qu’elles sont mauvaises. Au lieu de manger, j’aime mieux jouer toute seule dans la cour. Chez moi, j’ai jamais le temps de jouer.

—Quand on est allé à la piscine, tout le monde a faim. Tu vas pas m’dire que toi, t’as pas faim. Moi, après qu’j’ai nagé, il me faut mes quat’miches, et mon gros bol de soupe. C’est ça, tes tartines? Pourquoi tu les a jetées? Qu’est-ce qu’elles ont? Moi, j’vais les manger, tes tartines.

—Elles ont été à côté de la souris! La souris morte que tu as jetée dans le bac.

—J’m’en fous, d’la souris. J’vais les manger, tes mauvaises tartines, et j’te donnerai les miches que m’a fait mon M’man.

Non. Pas près de lui, pas avec lui. Tout d’un coup, il va me donner des coups sur la tête. Ou il va me demander des choses, et j’ai rien à lui donner.

—Viens, j’te dis. J’vais t’trouver une bonne place. Eh, bougez-vous, je m’mets ici. C’est ma place, ici.

—Y a pas de places, on se met où on veut.

—Bougez-vous. J’veux pas un pied de la table entre mes jambes.

Les autres ont peur, ils lui laissent la place. Il est plus grand assis. Je suis plus seulement qu’un tout petit peu plus grande que lui. Ses cheveux font des boucles, ils luisent. Est-ce qu’il est beau malgré qu’il est petit?

—Eh, j’veux d’la soupe à ras bords, moi. Et Elsa, pourquoi tu lui mets pas d’la soupe?

—J’en prends pas.

—Pourquoi qu’tu en prendrais pas, puisqu’on la donne pour rien? Mets quand même de la soupe à Elsa.

—J'en veux pas. Je la boirai pas.

Je vais la vomir. La soupe sur le poêle, l'odeur de la soupe, l'odeur de la petite soeur avec sa chemise et ses cheveux tout mouillés de soupe, le wagon, pendant des jours et des jours, avec l'odeur de la petite soeur morte. Ils m'ont mis un gros bol tout plein. Ça fume, c'est chaud sur ma figure, ça sent la soupe. Je la laisserai dans le bol.

Ils tiennent fort leur bol, avec leurs deux mains, ils trempent leur bouche dedans. Ils boivent. Dommage que j'ai donné ma plume à Gifles, il faut penser fort à ma plume que j'ai ramassée dans le bois, il faut penser fort au bois, aux arbres du bois. C'est pas le vert de la soupe, c'est le vert des arbres, le haut que je tiens dans mes deux bras, pour voir s'ils peuvent en faire le tour, le tordu qui a l'air d'avoir mal, celui où je sais grimper à cause des petites branches, je grimpe, je suis tout contre lui. Je sens son odeur, je mets ma bouche contre l'écorce. Je bois son jus tout vert, tout chaud, un jus de feuilles et d'écorce, cuit par le soleil, le jus pressé de toutes les feuilles et les fleurs du bois, avec l'herbe et les champignons de la prairie. Je bois la prairie. Je bois le soleil. Je bois le bois. Le bol est vide. J'ai bu la soupe. J'ai tout bu.

IL EST FURIEUX, POLO, QU'ELSA LUI FASSE

TROP PENSER À SA PETITE SOEUR

Pouah! C'est mauvais, ses tartines. J'aime encore mieux les vieilles miches de trois jours de Primagic. Pourquoi qu'je lui ai donné mes miches? Pourquoi qu'je fais tout ça pour elle?

C'est à cause qu'elle m'a dit qu'elle allait rien manger du tout. Comme ma p'tite soeur quand elle a faim, quand mon M'man est à Primagic et que mon P'pa s'occupe que d'son canari, parce que la p'tite soeur, ça lui fait rien qu'elle meure de faim. Alors, qui est-ce qui pense à elle? Qui est-ce qui fait son biberon? Elle m'embête, Elsa, avec sa p'tite figure toute blanche, à toujours me faire penser à ma p'tite soeur.

—Tiens, v'là mon coco de Courtvite. J'vais t'enlever l'écaïlle avec mes doigts. T'as de la chance, parce que mes poules, elles pondent presque plus d'oeufs. L'hiver, c'est des paresseuses.

—Ettoi?

—C'est pour toi, qu'je t'dis. Moi, j'en ai déjà mangé cent mille millions, des oeufs de Courtvite.

—Qui est-ce Courtvite?

—C'est ma chérie. Quand j'arrive avec le maïs, c'est elle qui court le plus vite. J'aime bien les poules à cause de leurs plumes. Je mets mes mains en dessous d'leurs plumes, et je les laisse longtemps. Elles aiment bien toutes, sauf Froussarde, parce que c'est une froussarde. C'est les plus malines de tous les animaux, les poules. Avant que j'entre de l'école, elles sont déjà toutes au treillage.

—Les vaches aussi, quand je reviens de l'école, elles m'attendent aux fils. Elle savent que je vais passer, et elles m'appellent, de loin.

—Tu veux pas faire partie d'la bande, à la place de Cathy? Elle a dit des hypermensonges sur mon M'man. Tu sais quoi?

—Les gens racontent.

—Tu crois qu'c'est vrai, ce qu'ils racontent,?

—J’sais pas. Peut-être que non.

—C’est vrai ou c’est pas vrai, les hypermensonges de Cathy? Si tu dis qu’c’est vrai, j’te bute. T’es plus mon amie.

—Je crois qu’c’est pas vrai.

—Pour punir l’homme, avec Axel et Guillaume, on va faire un casse à Primagic. T’es avec nous?

—Qu’est-ce que je devrais faire?

—Trouver des bas nylon pour mettre sur nos figures. Mon M’man, j’troue tous ses bas pour qu’elle les jette, mais j’en ai jamais ramassé seulement un dans la poubelle. Axel, chez sa grand-mère, il en a trouvé qu’un. T’as déjà vu une femme qui met seulement un bas à ses jambes? Qu’est-ce qu’elles font avec leurs vieux bas, les femmes?

—Maman, elle met jamais de bas, seulement des grosses chaussettes.

—Fait rien. Avant d’faire le casse, j’piquerai des bas dans les rayons. Ma p’tite soeur, c’est Lisa. C’est presque comme Elsa.

—La mienne, c’était Mathilda.

—Tout des a. C’est mieux que les o. Tous les garçons, chez moi, c’est des o. Ta p’tite soeur, j’m rappelle bien quand on l’a enterrée. On est venus avec l’école. On attendait devant l’entrée du cimetière, et il arrivait personne. Puis, vous vous êtes amenés avec la p’tite boîte. J’m suis battu avec Quentin, et c’t’encore moi qu’on a puni. L’directeur a dit qu’j’avais poussé Quentin, et qu’il a manqué tomber dans le trou. Comment est-ce qu’elle a fait, ta p’tite soeur, pour mourir?

—J’ai tiré la marmite parce qu’elle bouillait sur le feu, et elle est tombée sur elle. Et le soir, Maman a cassé la télé.

—Comment vous faites, alors?

—On regarde plus la télé.

—Nom di dio! Plus de p’tite soeur et plus de télé! Quand j’aurai beaucoup d’argent, moi, j’t rachèterai une télé, même avant d’acheter ma BMW’. Tu voudrais pas t’marier avec moi?

—J’aurais peur que tu me tapes dessus.

—Taper dessus, moi? Sur qui est-ce que j’tape dessus? Tu crois que j’tape sur ma petite soeur? J’aime pas les femmes qui s’disputent tout le temps avec les hommes. Toi, tu t’disputes jamais avec personne. T’es douce. Moi, j’veux une femme douce, qui s’dispute pas. Une femme comme toi, j’veux bien m’marier avec elle pour longtemps.

—Je suis une râleuse, qu’elle dit Maman.

—Avec moi, tu râleras plus jamais. J’t paierai des robes jusque par terre. J’ouvrirai la portière pour que

tu grimpes à côté d'moi dans ma BMW.

—Tu feras un beau métier?

—Quoi? Quel métier qu'je dois faire?

—Où on rentre à cinq heures, tous les jours, sans devoir se laver les mains, puis on se met à table et on mange.

—Toi, faudra qu'tu prennes ton bain tous les samedis, parce que l'odeur que fi sens, j'aime pas.

—Comment elle est mon odeur?

—Tu la sens pas? C'est comme de la graisse à frites et encore autre chose. Mais ça fait rien, tous les samedis, j'te mettrai dans la baignoire et j'te savonnerai toute, même avec tes habits. Puis, j'te pendrai au fil à linge, pour que tu sèches, et tu seras toute propre.

IL NE SE GÈNE PAS, MONSIEUR LIMAGE,
D'ÊTRE AMOUREUX DE MADAME

—Qu'est-ce que tu surveilles ce midi, Colette? Le repas chaud?

—Les Van font équipe au repas tartines.

—Tu veux bien encore de moi?

—Ça dépend. De quoi vas-tu me parler?

—Des réflexions auxquelles j'ai consacré la moitié de la nuit dernière. Sur le métier d'enseignant.

Le vrai Manu, celui des premières années, à qui je demandais conseil dans mes effarements de novice. Consacrant des moitiés de nuit à écrire ses articles pour la revue, avide de m'en apporter la primeur, toute fraîche de la rosée du matin, sa fichue bonne femme ayant décidé, une fois pour toutes, qu'une cervelle d'institut est à la mesure de celles des enfants qu'il enseigne.

—Comme je ne parvenais pas à dormir, je me suis levé et je me suis demandé : Qu'est-ce que je fous dans l'enseignement?

—Qu'est-ce que tu fous? Dis vite.

—A ton avis, quelle est la première mission d'un enseignant?

—Je suis sur des charbons ardents.

—Ouvrir les yeux des enfants.

—Génial! Sur quoi? La stupidité de notre système économique, la lâcheté de nos hommes politiques, les lacunes de la justice, la répartition scandaleuse des richesses? Tu ne crois pas qu'il faut surtout leur faire pousser des Oh! et des Ah! d'émerveillement? Regarde-les manger. Ils ont faim du monde. N'allons surtout pas leur couper l'appétit.

—Tu parles! Dans dix ans, ils feront des crises d'anorexie et des tentatives de suicide.

—Raison de plus. Cet après-midi, je dois leur parler de la mort. J'ai juré que ce ne serait pas avec une tête d'enterrement. Mourir, c'est un geste de vie, le dernier geste de la vie. C'est un geste d'amour: laisser la place, se retirer devant la vie montante.

—Amour! Le plus grand fourre-tout du dictionnaire. Exploité jusqu'au trognon, en plus, par les médias

et la finance. Amour! Je hais ce mot. Et le plus grotesque, c'est qu'en même temps je t'aime.

—Trop aimable.

—Je hais le mot amour et je suis amoureux de toi.

—Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

—Ne fais pas semblant que tu tombes des nues.

—Je veux croire que, si c'était vrai, tu aurais la pudeur ou la délicatesse de te taire.

—C'est vrai, et je n'ai plus la force de me taire.

—Tu es soulagé? Tu te sens mieux? Et moi, est-ce que tu y as pensé? Est-ce que tu t'es demandé si cette déclaration fracassante, pour moi, dans mon état, serait un allègement ou un poids? Qu'est-ce que tu cherches? A te faire détester?

—A défaut de mieux.

—Loupé, mon vieux. On s'use déjà tellement à aimer les gens. Si en plus, il faut investir dans la haine...

William, Chipounette, Andras, à mon secours! Pour m'empêcher de sombrer, la figure pâle de William, sa menotte chaude dans la mienne, le fin duvet de Chipounette sur ma joue, quand sa tête penche, après son dernier biberon. Dans mes muscles, pendant que je mange, la fatigue d'Andras en ce moment, tandis qu'il se fait stupidement, rageusement des cloches aux mains. Vivre, mourir en eux.

—Tu ne manges plus, Colette? Je t'ai coupé l'appétit?

—Si tu t'en crois capable, tu te surestimes. C'est un reliquat de mes nausées de grossesse.

—Tu me détestes?

—N'y compte pas. Ça te ferait trop plaisir. Pour t'enlever tout espoir, je vais même te demander un service.

—Si j'en suis encore digne.

—A trois heures et demie, j'ouvrirai la porte entre nos classes.

—Tu pars plus tôt?

—Je dois reprendre Chipounette. Sa fichue gardienne a décidé qu'à partir de trois heures et quart, elle ne serait plus disponible.

—Tu es trop bonne, avec tout le monde.

—Je sais. Et voilà assez longtemps que les enfants me réclament le droit de voir ma petite fille. Ils savent encore s'émerveiller devant un bébé. Et toi?

GRAND COUTURIER, ÇA IRAIT BIEN, À GILLES

Les choses que j'aime le mieux, c'est, premièrement, le gratin de chou-fleur, même sans croquettes, deuxièmement, les roulades de jambon avec des croquettes, troisièmement, les tomates aux crevettes, à condition qu'il y ait quelque chose après.

—Cathy! Viens t'asseoir là.

—Là, on sent moins les odeurs.

—Mais là, on est plus près de la cuisine. On est plus vite resservi.

—Nos habits vont sentir. J'aime mieux là, près de la fenêtre.

Il faut que je fasse tout ce qu'elle veut, que je sois son ami le plus possible, pour qu'elle ne raconte pas à tout le monde, pour qu'on ne sache jamais, moi et Madame.

—Prends des croquettes, Cathy, plus de croquettes.

—Ça fait grossir.

—Tu me les donneras.

—Tu vas manger tout ça? Comment tu fais?

—Il faut d'abord manger les choses dont on peut se resservir, parce que la deuxième fois, si tout le monde s'est déjà resservi, on en a une au lieu de trois. Ahenhon, hest haud.

—Qu'est-ce que tu chantes?

—Attention. Chest chaud.

—On dirait que tu n'as plus mangé depuis huit jours. Tu aimes bien, mon caraco?

—Qu'est-ce que c'est?

—Tu le vois bien, ce que j'ai mis aujourd'hui.

—C'est en quel tissu?

—Du pur coton, avec des broderies anglaises.

—Les robes de mes soeurs, elles ont trois espèces d'étoffes, celles d'une seule couleur sans dessins,

celles de plusieurs couleurs sans dessins, et celles avec des dessins. En plus, il y a les douces et les autres.

—Dans tout ça, qu'est-ce que tu préfères?

—Les douces d'une seule couleur.

—Plus tard, tu n'as pas envie de devenir un grand couturier?

—C'est quoi?

—Tu inventes des robes, et tu paies des mannequins pour les porter. Tu me paierais pour porter tes robes.

Beaucoup de tissus qu'on peut toucher, qu'on découpe avec des ciseaux... Pendant que les mannequins essaieraient mes robes, peut-être que je pourrais rester. Peut-être que je pourrais regarder.

—Tu dois en avoir, des vêtements pour t'habiller.

—Le placard et mes deux armoires. Et ce n'est pas encore assez, c'est trop serré.

—Ce doit être joli.

—Une fois, tu veux que je te montre tout ce que j'ai?

Elle parle trop, sans s'arrêter. Avec Elsa, ça coule moins vite. Elle attend qu'on ait bien compris avant de continuer. Mais Cathy emploie de plus jolis mots, et sa voix est un peu comme celle des poupées, quand on pousse sur leur ventre. Avec Elsa, c'est comme si on se promenait dans les bois, avec des cabanes, au bout des sentiers, des châteaux. Ses yeux ont la couleur des feuilles. On a un peu peur, un peu froid. Avec Cathy, on a envie d'être tous les deux dans une chambre, assis sur un radiateur, avec des rideaux tout autour pour qu'on soit bien chez soi.

—Fais attention, Gilles!

—À quoi?

—Tu fais des taches de sauce sur ton pull. C'est parce que tu manges trop vite, sans regarder. On vient te chercher, à quatre heures?

—Pas aujourd'hui. Maman plaide.

—Reviens avec moi. Si la voiture de mon papa n'est pas au garage, c'est qu'il est allé plier les journaux toutes boîtes, pour la tournée de jeudi. J'aurai la maison pour moi toute seule. Je te ferai entrer.

—Et si ta maman nous voit?

—Je dirai que tu es venu m'expliquer quelque chose que je n'avais pas compris, dans mes fardes. Elle dit toujours:

Moi, t'aider, je ne peux pas. Je n'ai pas une minute à moi.

—Elle ne sera pas fâchée?

—On tâchera de ne pas se faire voir.

Tous les deux dans sa chambre, pour faire du défendu! Elle ne pourra plus dire tout ce qu'elle sait à Madame. Le mieux, ce serait que je fasse beaucoup de choses défendues avec Cathy.

CATHY OSERA-T-ELLE TOUCHER LA SOURIS

MORTE?

Je n'aime pas les hommes qui mangent beaucoup et vite, mais tant pis. C'est le garçon qui habite la plus belle maison dans le village, avec une grille et un petit étang. Et c'est lui qui arrive à l'école dans la plus grosse auto. Il faut qu'il reste tout le temps près de moi dans la cour, pour que toutes les filles croient qu'il est amoureux de moi.

Il verra bien, Polo, qui trouve que je n'ai pas de belles jambes. Tout ce qu'il a déniché comme amie, lui, c'est Elsa. Comment peut-on préférer une amie comme ça?

—Tu dois me regarder, Gilles, et me parler. Tu ne dois pas avoir l'air de t'ennuyer avec moi.

—J'ai oublié quelque chose.

—Quoi?

—La plume d'Elsa. J'ai oublié de la serrer dans ma main pendant que je mangeais mon chocolat spécial.

—Et alors?

—Peut-être qu'il aurait eu le goût du vrai chocolat.

—Tu es assez bête pour croire à ces choses-là?

—J'aurais bien voulu essayer, pour voir si c'est vrai.

—Donne-la moi, cette vilaine plume.

—C'est à Elsa.

—Jette-la.

—Je ne peux pas. Il faut que je la lui rende. C'est la plus belle plume qu'elle a jamais trouvée dans le bois.

—Elle te raconte ça pour se rendre intéressante. Tu la trouves belle, avec son pantalon trop large et son chandail qui pend?

—Non.

—Tu voudrais avoir une amie comme ça?

—Non. Mais il faut que je lui rende sa plume. Je reviens tout de suite.

D'abord, elle montre ses cuisses à Polo, et maintenant, elle donne une plume à Gilles. Comment ça se fait que c'est la plus pauvre et la plus dégoûtante qui me prend les garçons que je veux? Il faudrait qu'on la mette à la porte de l'école en lui disant: Tu reviendras quand tu seras mieux habillée et que tu sentiras moins mauvais. Qu'est-ce qu'elle raconte encore à Gilles? Je vais l'empêcher de débiter tous ses mensonges, moi.

—Qu'est-ce que tu racontes à Gilles? Qu'est-ce que tu es encore en train d'inventer comme histoires? Il s'est moqué de toi, tellement c'est bête.

—Ce n'est pas vrai, Elsa! Je ne me suis pas moqué de toi.

—Il s'est moqué de ton pantalon trop large, et de ton pull qui pend.

—Ce n'est pas vrai, elle ment.

—Viens, Gilles! Ne reste plus avec elle.

—Pas avec toi non plus. Je ne reste plus avec les filles, elles ne font que se disputer. J'aime encore mieux m'ennuyer tout seul

—Gilles, Gilles! Reviens. Moi aussi, je vais te raconter des choses...

Il va faire pipi. Et il ne reviendra pas. C'est encore à cause de cette fille. C'est toujours à cause d'elle.

—Gilles, sa maman plaide et son papa est docteur. Et toi, ton papa est marchand de vieux fers. Qu'est-ce qui te prend de vouloir être amie avec Gilles?

—Je suis pas son amie. Je suis l'amie de personne.

—Parce que personne ne voudrait de toi.

—Toi non plus, personne veut de toi, parce que tu te crois toujours plus haute que les autres.

—C'est mieux que d'être la plus basse. Toi, tu es la plus basse.

—Tout le monde t'aime pas. De toutes les filles de la classe, c'est toi qu'on aime le moins. Même Delphine, maintenant, elle dit que tu es une emmerdeuse et qu'elle est bien contente de plus être ton amie.

—Elle dit ça, alors qu'elle est bien venue quatre fois au cinéma avec moi, et c'est toujours Maman qui payait sa place...

—Tu te crois bien habillée parce que tu achètes tout le temps, mais les filles disent que tu as un vilain corps, et que tes affaires font toujours des grimaces sur toi...

—Des grimaces? Où ça?

—Là, là, et là...

—Sale jalouse!

—Ça fronce et ça tire. Et tu te tiens bossue, parce que sinon, ça pourrait craquer.

Ça fronce? Ça tire? Ça ne fronçait pas, ce matin, dans la glace! J'ai un si vilain corps? Mes affaires font des grimaces sur moi sans que je le sache? Les vilaines loques qu'elle porte, Elsa, je serais contente qu'elles soient pleines de puces qui la mangent, pleines d'un produit qui lui abîme sa peau, avec des grandes taches brunes sur ses jambes, sur ses cuisses, et tous les hommes auraient envie de se sauver en la voyant. Je donnerais tout mon argent pour qu'on la chasse en disant: Qu'est-ce que cette fille-là fait encore dans notre école?

Je veux qu'elle ait mal. Tout de suite! Comme dans la salle de torture, au château que j'ai visité avec ma marraine. Je veux qu'elle soit malheureuse, qu'elle pleure. Qu'est-ce que je pourrais bien inventer pour ça? Mettre dans son sac ma belle bague avec le rubis? Puis crier qu'on me l'a volée, pendant que je lavais mes mains au robinet? On fouillera les sacs, on trouvera la bague. Le directeur écrira à ses parents qu'on ne peut pas garder une voleuse dans l'école, et on ne la verra plus. C'est une voleuse, puisqu'à chaque fois, elle me prend le seul garçon que j'ai comme ami. Si au moins, elle en faisait quelque chose! Mais elle ne le garde même pas pour elle.

Oui, mais si on ne fouille pas les sacs? Je serai refaite, avec ma bague. Il faudrait mettre quelque chose d'autre dans son sac, un machin dégoûtant, qui sente mauvais comme elle. Qu'elle le touche, pendant la leçon, qu'elle crie, que tout le monde voie les sales choses qu'elle met dans son sac, que tout le monde dise qu'une fille pareille, on ne la veut plus avec nous. Si je trouve une saleté dans le bac, au milieu des déchets, même si je dois la prendre avec mes mains, je la mets dans son sac.

La souris! La souris morte. Là! Au milieu des papiers. Je vois sa queue qui dépasse. Si Gilles était encore mon ami, je l'obligerais à la prendre par la queue et à me l'emballer pour que je puisse la transporter. Et puis non, il saurait. Il faut que personne ne sache. Avec mon mouchoir? C'est un de mes beaux brodés. Tant pis, je n'oserai plus jamais me moucher dedans. Même à travers le mouchoir, la queue, ça doit être tout froid, tout gluant, comme un ver de terre. Il faut l'attraper en fermant les yeux, en pensant que c'est la tige d'une fleur, ou bien le lacet mouillé de mes bottines de ski. En imaginant quand elle mettra sa main dessus, quand elle regardera pour savoir, et qu'elle verra ce que c'est. Une, deux, trois... J'ai osé. Elle va avoir si peur qu'elle va peut-être tomber morte.

QUAND MADAME PARLE DE SON PÈRE,
SES YEUX RESSEMBLENT À LA MER

Aimer jusqu'à la mort, mourir par amour. Mort, amour... Mon credo, ma foi. Si l'inspecteur de religion me posait la question: En quoi croyez-vous? Loyalement, qu'est-ce que je répondrais? Je crois en la mort de mon père. Il y a dix ans, mon vrai baptême.

Mourir par amour. Homme, bête, arbre, fleur...~ Jusque dans la feuille d'automne qui se détache. Un être qui s'en va sur la pointe des pieds, qui s'efface. Est-il plus grande douceur au monde? Même silence, même abandon. Parfum d'amour.

Monocorde voix du prêtre, berceuse des vagues. Mon père s'éloignait si doucement, si humblement, et dans l'espace vacant s'élargissait l'océan. Le vide que laisse un mort s'appelle immensité.

—Qu'es-tu allée faire en classe, Cathy?

—Chercher un mouchoir dans mon sac.

—Il faut demander la permission.

Un mouchoir dans son sac... Petites mains, petits gestes, où il faut faire entrer l'immense. Demain, fête de la mort, fête de l'immense. De tous ceux qui se sont effacés pour nous laisser le soleil, la lumière, le ciel. Ceux qui nous tendent leur invisible main pour nous insérer dans la chaîne, une et sans faille, depuis la poussière des origines. Comment serait-ce une main glacée?

—En rangs! Violette et Muguet, vous n'avez pas entendu le coup de sifflet? Polo! Tu veux que je me fâche, comme ce matin? Plus que deux heures d'école, et nous serons en congé. Qu'est-ce que vous m'avez promis ce matin, à la leçon d'Éveil?

—De ne pas dormir l'après-midi, à la leçon de religion.

—J'avais un papa. Il est mort, il y a dix ans. Je ne pourrai pas me rendre demain sur sa tombe, parce qu'elle se trouve loin d'ici, mais je penserai très fort à lui. J'ai envie de vous parler de ses yeux.

—Quels yeux?

—Ceux de mon père. Ils avaient la couleur de la mer, entre le bleu des yeux de Quentin, et le vert de ceux d'Elsa. Toute la mer était dans ses yeux. Il avait été capitaine de navire, mais à l'âge de quarante ans, sa vue s'était détériorée au point qu'il était devenu presque aveugle.

—Et pour conduire son bateau?

—Il avait dû prendre sa retraite et habiter un tout petit appartement, où il se sentait à l'étroit. Mais ses yeux étaient toujours aussi grands, aussi beaux. Et ils avaient toujours la couleur de la mer.

—C'est une belle histoire, Madame.

—Mon père n'a pas vécu longtemps. Sa passion, la navigation, il n'a pu l'exercer que pendant vingt ans à peine. Et les vingt dernières années de sa vie, il les a passées à en souffrir, en essayant de ne pas en faire souffrir les autres. Sa vie fut courte. Mais est-ce que ce fut une petite vie?

—Non, Madame.

—Pourquoi?

—À cause de ses yeux.

—Comment cela?

—À cause de la mer dans ses yeux.

L'immensité! Leur coeur est devenu immense. Pour trente secondes ou pour la vie? Quels mots dire? Quels mots taire? Comment ne pas les rapetisser avec des mots?

—Le pigeon! Le pigeon, Madame...

—Sur la fenêtre. Il a froid, il veut rentrer.

Merci, oiseau! Achève la leçon à ma place.

—Taisez-vous, ne bougez plus. J'ouvre tout doucement la fenêtre.

Immobilité, silence. N'aie pas peur, oiseau. Ose croire en l'immensité qui sommeille en eux, et en la tienne. Il est grand, celui qui suscite l'émerveillement. Petit être de plumes et de vent, tu nous mets à genoux devant toi. Sans limites est l'espace emprisonné dans tes ailes.

—Madame, ma bague! Je l'ai perdue.

—Cathy! Espèce de triple conne! À cause de toi, il est parti.

—C'est à cause de vous, Madame. Vous aviez dit qu'on l'avait assez vue. Je l'avais mise dans ma petite poche, et maintenant, je l'ai perdue.

—Où?

—Je ne sais pas.

—Tantôt, Cathy, nous nous tiendrons par la main et nous ferons une grande chaîne, pour ratisser la cour. Nous la retrouverons. On a des yeux perçants, à votre âge. Nous ferons une grande chaîne, avec toutes nos mains.

Avec l'immensité de leurs petites mains. Je prendrai sa main dans la mienne. Pardon, lui dirai-je à travers ma main, pardon de si peu t'aimer et de parler d'amour. Pardon de ne pas croire à ton immensité.

QU'ON SÉPARE LES NOIRS DES BLANCS,
C'EST BIEN, POUR ELSA

Qu'elle pleure! Tant mieux. Je voudrais qu'elle la retrouve jamais, sa bague. Si on fait une chaîne pour la retrouver, je marcherai dessus, je la cacherai en dessous des feuilles. Madame aussi, je la déteste, avec les yeux de son père. Je déteste la mer. C'est pour les enfants qui vont en vacances.

—Quand nous regardons la mer, notre regard ne s'élargit-il pas? Peut-on encore faire la guerre, commettre des assassinats?

—Hitler, Madame, il voulait aussi être immense, puisqu'il rêvait d'être le chef du monde.

—Il avait un coeur tout petit. Il n'aimait pas les autres races. Il a tué des millions de Juifs. S'il avait été vraiment grand, il aurait eu un coeur aussi grand que le monde.

Il avait bien raison, Hitler. Moi, je ferais la guerre, s'il y en avait une. Je jetterais des bombes. Je roulerais avec des camions pour les enfoncer tous encore plus bas que moi dans la terre. Basse, la plus basse, je suis la plus basse de toute la classe, la plus basse du monde. C'est pour les riches, la mer, c'est pour les riches, l'immensité.

—Une grande personne peut avoir un tout petit coeur, et un petit enfant un coeur beaucoup plus grand.

—Plus grand que quoi, Madame?

—Que sa classe, que son école, que son village, que son pays.

—A quoi est-ce qu'on le voit?

—Quand on est tout joyeux de ce qui arrive de bien, tout triste de ce qui arrive de mal aux autres.

Qu'elle se taise! Je veux pas que mon coeur s'élargisse, je veux mon papa, ma maman. Je veux m'enfuir de l'école et rester tous les jours avec mon papa, ma maman et l'Autre, loin des autres. Je veux aller dans le pays où les noirs, dans les autobus, doivent pas s'asseoir à côté des blancs, où ils ont leur compartiment dans les trains, où les pauvres sont pas obligés d'aller à l'école avec les riches. Une ville avec un quartier rien que pour les marchands de vieux fers, où les autres peuvent pas entrer, où on est obligé d'avoir des vieux vêtements et de sentir mauvais.

—Qu'est-ce qu'il y a, Elsa? Pourquoi pleures-tu?

—Je suis malade. J'ai envie de vomir.

—Mes miches! J’lui ai donné deux d’mes miches, Madame, et maintenant, elle a envie d’les vomir. Et moi, j’ai mangé ses tartines avec du mauvais saucisson. Moi aussi, j’ai envie d’les vomir.

—Va prendre l’air, Elsa, si ça peut te faire du bien.

—Oui, Madame.

—Regarde dans la cour, si tu ne vois pas la bague de Cathy.

—Oui, Madame.

—Moi aussi, j’vais prendre l’air.

—Ne bouge pas, Polo. Reste à ta place.

—Pour aider Elsa à vomir, si elle a besoin.

—Elle vomira bien sans toi.

Si je la trouve, la bague de Cathy, elle est à moi. Je ramasserai sa bague à terre, puisque je suis la plus basse. La terre, avec les feuilles et les petites branches des arbres, meilleure que le carrelage de la classe et des maisons, avec leur paillason où on doit s’essuyer les pieds. On est mieux sur la terre.

Assise sur la terre de la cour, on est bien, mieux que sur les chaises de l’école, avec un petit peu d’herbe pour caresser avec ses doigts entre les cailloux. C’est dans la terre qu’on met les morts. Ils sont tranquilles. Pour leur parler, ils ont que les oiseaux et les arbres, avec leurs feuilles qui tombent. La petite soeur est dans la terre, au cimetière, avec les feuilles qui tombent autour d’elle. Est-ce que j’oserais aller la voir, un jour? Est-ce qu’elle est encore en colère?

Le soleil! Il s’est caché toute la journée. Pour venir, il a attendu que je sorte dans la cour. Peut-être qu’il me connaît, parce que je suis plus souvent dehors que les autres, parce que j’ai pas de maison où je suis tout le temps dedans. Peut-être qu’il m’aime plus que les autres enfants.

C’est comme des bras qui s’ouvrent. Il me prend dans ses bras. Le soleil, est-ce qu’il est immense? Etre immense comme le soleil, je veux bien. Je veux bien que mon coeur soit immense comme les bois, pour accueillir toutes les bêtes, toutes les herbes et toutes les fleurs du bois. Je veux même bien que mon coeur devienne aussi grand que la cour, pour accueillir tout ce qu’il y a dans la cour, les deux arbres, les feuilles tombées, les petits morceaux de branches, tout, sauf les enfants. Je veux bien que mon coeur devienne aussi grand que le monde, à condition de ne pas accueillir les gens, seulement ma maman, mon papa, mon frère Custave-Emile, mon frère Maurice-Marcel, et Pouf.

TOUT LE MONDE CONTRE GILLES,
PARCE QUE SON PAPA GAGNE TROP

Elsa n'a pas pleuré longtemps. Mais Cathy, à ma montre, pleure depuis onze minutes. Etant donné que les deux tiers de nous, c'est de l'eau, combien de temps faut-il pleurer pour vider complètement son eau? Quand on a tout vidé, est-ce qu'on ne sait plus pleurer?

Si j'avais un grand coeur, je serais triste pour la bague de Cathy. Je pleurerais à sa place. C'est difficile. Ça ne coule pas quand on veut. Tant pis, je lui donnerai les mille francs de la carotte, si je les reçois de mon père. C'est toujours ça.

La prochaine fois que j'irai aux States ou en Chine, je regarderai par la fenêtre de l'avion pour voir si je deviens immense. Madame, elle, quand elle parle de la mer, elle devient encore plus grande que d'ordinaire. En fait, elle est tellement grande qu'elle a deux moitiés, et qu'on ne sait pas faire attention aux deux en même temps. La moitié du dessous, je l'explore quand je m'ennuie, parce que je suis tout près de ses souliers et de ses bas. Mais quand elle parle comme aujourd'hui de la mer, et de devenir immense, on n'a plus envie de regarder que la moitié du dessus, avec sa bouche et ses yeux. Je la regarde. Elle me regarde. Nous volons tous les deux en avion. Nous devenons immenses. Elle est grande comme la Statue de la Liberté, aux States, avec le flambeau dans sa main.

Martin Luther King est né en 1929. C'était un arrière petit-fils d'esclave. Un esclave, c'est un serviteur qu'on peut vendre ou tuer. Au temps des esclaves, nous aurions pu vendre Ernestine, ou la tuer. Un pasteur, c'est comme un prêtre, mais qui peut se marier. Le pasteur King, il a lutté, mais sans violence, pour que les hommes soient égaux comme des frères. Est-ce que j'aurais mieux aimé avoir des frères que des soeurs? Les frères, si c'est comme les garçons de l'école, qui vous flanquent tout le temps des ballons sur les lunettes et crient pour avoir raison, c'est peut-être aussi bien des soeurs.

Plus tard, si je me faisais pasteur, est-ce que je me marierais? J'aimerais bien une femme avec deux armoires et un placard pleins de jolies robes que je pourrais regarder. Mais il y a au moins trois choses qui ne me plaisent pas chez Cathy. Premièrement, elle veut toujours être le chef et qu'on lui obéisse. Deuxièmement, elle se dispute avec toutes les filles, et moi, je ne sais plus avec qui je dois tenir. Troisièmement, elle passe son temps à regarder ce qu'il y a dans mon assiette, en disant " Tout ça! " ou " Je me demande comment tu fais " ou "Je ne sais pas où tu le mets ", alors que ça ne la regarde pas.

—Qu'est-ce qu'on ferait bien, Madame, pour que les hommes soient égaux comme des frères?

—Moi, Madame, moi, Madame, je sais bien quoi...

—Quoi, Quentin?

—Que tous les papas gagnent la même chose. Qu'il n'y en ait pas qui gagnent beaucoup d'argent, et les

autres pas.

Il m'a regardé. Cathy aussi. Ils me regardent tous.

—Qu'il n'y en ait pas qui aient des grosses voitures, et d'autres, des petites voitures de rien du tout.

Est-ce qu'ils disent ça à cause de la Volvo 740? Je n'en peux rien, si ce n'est pas une voiture de rien du tout.

—J'sais bien quoi, Madame. Qu'on fasse un gros casse pour prendre l'argent des riches, et qu'on l'partage.

—C'est un moyen qui aurait plu à Martin Luther King?

—Mon P'pa, lui, il est chômeur. Depuis l'mois de juillet, il a plus enterré un seul mort.

—Les chômeurs, quelquefois, ils ne travaillent pas exprès, et ils sont payés quand même.

—Mon M'man, à Primagic, elle gagne des ronds de carottes, et la maman de Cathy, pour coiffer les femmes, c'est mille francs.

—Hui-hui-huit cen-en-ents...

Il ne devrait pas dire ça alors qu'elle a perdu sa bague. Tellement elle pleure, elle a le hoquet.

—C'est enco-o-ore plus che-e-er en ville.

—Et l'papa de Gilles, c'est huit cents, pour vous r'garder dix minutes dans vot'lit.

—Ce n'est pas pour lui.

—Pour qui, alors?

—Pour le ministre des finances.

—Tu as di-i-it à Elsa-a-a que ton papa allait te donner mille francs.

—Silence, tous!

Cathy! Elle est avec les autres? Personne n'est avec moi?

—C'est à cause des étrangers, Madame, il y en a trop. Ils prennent la place des autres.

—Ils volent chez les gens pour acheter de la drogue.

—Tout le monde se tait! Vous ressemblez à des petits chiens qui aboient l'un contre l'autre, et qui se battent dans la rue.

—Le chien du voisin, Madame, il aboie jusqu'à minuit, et on ne sait pas dormir.

—Les chiens, ils abîment tout. C'est mieux les chats, Madame.

—Ils perdent leurs poils, ce n'est pas mieux.

—Le premier qui parle encore, je lui donne une punition. Je suis très, très fâchée contre vous. Martin Luther King a lutté pour que tous les hommes soient frères, et toute l'envie que ça vous donne, c'est de vous agresser.

—C't' à cause des autres, Madame, qu'y a pas assez d'amour. Faut les buter, les autres.

d' S'il n'y avait pas les autres, Madame, ce serait facile aimer.

Je n'ai plus envie que les hommes soient frères. Je n'ai plus envie de me faire pasteur. Combien ça gagne, un pasteur? Et je ne me marierai jamais avec Cathy.

Tiens! Elle s'est arrêtée de pleurer.

POUR GAGNER LE PRIX NOBEL DE LA PAIX,
CATHY VEUT BIEN SE FAIRE RELIGIEUSE

Ma bague! J'avais oublié que je l'avais mise dans cette poche-là. A mon pantalon vert, c'est tellement il y a de poches. Qu'est-ce que je vais dire à Madame, maintenant? Tant pis, je les laisserai faire la chaîne, et je ferai semblant de la retrouver dans les feuilles.

Ma marraine, elle n'est déjà pas contente que je la mets tous les jours. Si je l'avais perdue, comment est-ce que j'aurais fait pour lui dire, quand elle viendra, dimanche? C'est fou ce que je suis contente! Pour remercier Dieu qui m'a fait retrouver ma bague, je vais bien écouter la leçon de religion.

Martin Luther King, en 1964, a eu le Prix Nobel de la Paix. N'importe qui peut l'avoir. Il suffit de beaucoup se remuer pour qu'il y ait la paix dans le monde. Pour gagner tout ça de millions, ça vaudrait la peine d'essayer, plus tard. C'est bien dix fois plus qu'avec les jeux de la télé.

Mère Térésa aussi, elle a reçu le Prix Nobel. Donc, ça ne doit pas être si difficile que ça. Elle, pour l'avoir, elle a soigné les pauvres et les malades. Elle a sauvé de la mort des milliers de petits enfants. Quand elle se promène dans la rue, tous ceux qu'elle a sauvés accourent vers elle pour lui dire merci. Quand elle voyage, elle est invitée par les rois et les chefs d'Etat. J'aimerais bien. Presque autant qu'être mannequin. Je pourrais peut-être me faire religieuse et avoir le Prix Nobel.

Ce serait chouette que beaucoup de gens, dans la rue, accourent pour me dire merci, au lieu d'être méchants avec moi, comme les enfants de la classe. J'aimerais bien sauver de la mort des milliers de petits enfants. Je demanderai à Maman comment on fait pour devenir religieuse et quel costume elles ont. Je veux même bien prier, pourvu que ça ne dure pas trop longtemps. Je me promènerais dans les quartiers pauvres, comme Mère Térésa, avec une camionnette, et je ramasserais les enfants qui sont dans les poubelles, puisque c'est là qu'on les met. Dix par jour, au bout d'un an, ça me ferait plus de trois mille. Au bout de quelques années, il y en aurait, dans les rues, qui accourraient pour me dire merci!

—Hiii! Madame, Madame!

—Qu'est-ce qui t'arrive, Elsa?

—La sou-sou-ri, la souris morte...

—Où ça?

—Dan-dans mon sac.

La souris dans son sac! Zut, j'avais oublié. Je ne l'aurais peut-être pas mise, si la leçon de religion était

tombée avant, mais c'est aussi sa faute, avec tout ce qu'elle a dit de moi.

—J'la r'connais, Madame, c'est ma souris... J'l'ai jetée dans le bac, au matin.

Madame toute droite, toute rouge! Madame qui frappe avec son poing sur le pupitre. Madame qui prend la souris par la queue et qui la montre à tout le monde.

—Regardez-la, cette souris, regardez-la bien. Elle est morte, la pauvre. Elle ne peut plus faire de mal à personne. Mais quelqu'un s'est servi d'elle pour faire du mal à Elsa.

—C'est Cathy, Madame, c'est Cathy! A la récréation, on l'a vue. Elle est rentrée dans la classe.

—Oui, Madame, c'est elle, on l'a vue.

—Elles mentent, Madame, elle m'en veulent parce qu'elles sont mes ennemies.

—Peu importe qui a fait ça. C'est une chose grave. Si vous voulez, je peux en parler à Monsieur le Directeur. On établira un tribunal, pour savoir qui est coupable. On s'accusera l'un l'autre, on mentira pour se défendre. On pleurera beaucoup. On infligera une lourde punition à celui ou à celle qui est en faute. Et on se détestera encore plus. C'est cela que vous voulez? Ne répondez pas tout de suite. A quatre heures moins cinq, avant de quitter la classe, je demanderai votre réponse.

—Moi, Madame, je trouve que...

—J'ai dit: Avant de quitter la classe. D'ici là, je défends fasse encore allusion à cette souris. C'est la récréation, maintenant.

—La chaîne, Madame, pour r'trouver la bague!

Polo! Il n'aurait pas pu se taire? Avec la souris, ils avaient oublié.

J'vai la r'trouver, moi. Si on la retrouve, qu'est-ce récompense?

Les garçons ne voudront pas. Ils sont trop paresseux. Les filles non plus. Elles me détestent. Tant mieux. On ne fera pas la chaîne. On ne cherchera pas.

—Faut faire la chaîne, Madame. C'est une bague qui vaut beaucoup d'argent.

Madame tend ses deux mains, en attendant qu'on vienne les prendre. Elle me tend la main. Elle veut que je lui donne la main. Et l'autre main, qui est-ce? Gilles! Je croyais qu'il ne m'aimait plus. On ne se donne jamais la main, à l'école. Aux filles, quelquefois, on donne un baiser, et aux garçons, on ne donne rien. Aujourd'hui, pourquoi est-ce qu'on se donne la main, les garçons aux filles, et les filles aux garçons? Parce que Madame est au milieu, avec ses deux mains tendues? Parce que tout à l'heure, on sera en congé, et qu'on ne se verra plus avant une semaine? Surtout que ma bague n'est pas perdue. Pour la laisser tomber dans les feuilles et crier que je l'ai retrouvée, comment est-ce que je vais faire? J e n'ai plus de mains. Je vais dire à Madame que je dois me moucher.

—Est-ce que je peux me moucher, Madame?

—Bien sûr, Cathy.

Ils continuent de marcher. Personne ne me regarde. Vite!

—Madame, Madame, je l'ai retrouvée!

—Où ça?

—Là, dans les feuilles.

—Tu es sûre qu'elle n'est pas tombée de ton mouchoir?

—Non, Madame, je l'ai retrouvée dans les feuilles.

—Eh bien, tant mieux! Cathy a retrouvé sa bague. Elle vous dit un grand merci à tous. N'est-ce pas Cathy?

—Oui, Madame.

POLO CONVERTI À FERNAND MARTIN ZWING

Ça, c'est une belle leçon de religion. Contre les riches qui laissent rien aux pauvres. Et en plus, toutes les p'tites semences d'amour qu'y a dans notre coeur, et qu'il faut semer. Celles qu'on achète au marché, elles sont moins chères que dans les magasins, mais elle sont pas bonnes. J'en ai tout plein, moi, des p'tites semences dans mon coeur. J'vais les semer.

À la télé, j'les ai vus, les p'tits enfants qui sont comme des squelettes. On devrait inventer une organisation pour leur donner à manger. On ferait une grande armée, avec tous les gens qui veulent bien, et on braquerait toutes les banques.

—Eh Cathy, t'as retrouvé ta bague? Tu sais quoi? On va faire une organisation pour les pauvres. Toutes les femmes qui ont des bijoux qui servent à rien, à leurs doigts ou à leur cou, elles en feraient cadeau pour donner à manger aux pauvres. Donne ta bague pour l'organisation.

—C'est un cadeau de ma marraine.

—Et alors?

—Elle l'a faite exprès pour moi.

—Tu peux en faire c'que tu veux, puisqu'elle te l'a donnée.

—Je veux bien donner les autres qu'on vend à Primagic, mais pas celle-là.

—Tu l'avais pas perdue, ta bague.

—Elle était dans les feuilles.

—Mon oeil! J'ai bien vu qu'tu l'y mettais exprès.

—Menteur!

Eh! Pour qui est-ce qu'elle se prend? Elle fait semblant de perdre sa bague pour que nous, on cherche après.

—Eh, Elsa, viens. J'vais t'dire quelque chose.

—Quoi?

—Est-ce que t'es riche ou pauvre?

—Pourquoi est-ce que tu me demandes ça?

—Parce que j’vais faire une organisation pour les pauvres. Tu m’aiderais à gagner d’l’argent. Et comme t’es pauvre, t’aurais la moitié pour toi.

—Qu’est-ce que je devrais faire?

—J’vais te l’dire. Mais il faut qu’personne écoute. Quand ce sera la foire, tu t’mettrais en maillot comme à la piscine. J’serais à l’entrée et j’dirais: Entrez, Mesdames, Messieurs, vous allez voir la fille qu’a les plus belles jambes du monde. Et si on donne plus d’argent, t’enlèves tout.

—Les femmes qui font ça, elles attrapent le sida.

—Ça serait pour les pauvres. Les miches que j’t’ai données, t’as plus envie d’les vomir?

—Non.

—C’était pour semer mes semences. Madame, elle crie toujours sur moi, mais à la leçon d’religion, c’est moi qui ouvre le mieux mes oreilles.

Eh! L’casse de Primagic! J’oubliais. Il va bien voir, l’homme. On va lui prendre tout son argent pour les pauvres.

—Eh, Axel, écoute ce qu’je vais t’dire. Le casse de Primagic, si on faisait pour les pauvres?

—Quels pauvres?

—T’as pas ouvert tes oreilles à la leçon d’religion? Les pauvres de Fernand Martin Zwing. J’les ai vus à la télé. Ils sont comme des squelettes. On leur donnerait tout l’argent.

—Et nous alors?

—T’aimes mieux qu’les p’tits enfants aient faim?

—On avait pas dit ça avec Cuillaume.

—Cuillaume, on l’bute. C’est moi l’chef.

—Tu es chef de rien du tout.

—T’es encore plus gros couillon que Cuillaume. Aie! M’sieur, M’sieur, j’lui ai rien fait, et il me tape dessus.

—Quand même curieux, Polo. Tu ne fais jamais rien à personne, et tu te bagarres avec tout le monde.

—C’est les autres, M’sieur. Moi, j’veux seulement donner à manger aux pauvres.

Puisque c’est comme ça, tant pis. Les pauvres, ils ont qu’à trouver à manger tout seuls. Avec mon rayon de la mort, moi, j’vais buter tous les riches, et tous les pauvres avec, comme ça, ils auront plus faim.

MADAME PLEURE, POURQUOI?

Colette,

Tes élèves et les miens dessinent, j'en profite. Puisque de toute manière, maintenant, je n'ai plus rien à perdre, je t'écris ce que je suis trop lâche pour te dire de vive voix. Il est temps que tu tiennes tête à Andras. Il te conduit à la catastrophe. Son projet de pisciculture ne tient pas debout. Vous êtes en train de vous ruiner. Quand cesseras-tu de te sacrifier aux rêves de ce génie manqué?

Déteste-moi.

C'est fait, mon vieux. Je te déteste pour ce griffonnage que tu me fourres dans la main, pour m'imposer ton contact. Fort du service que tu me rends, alors que j'ai besoin de paix, loin de toi. Je te déteste surtout d'avoir raison. Et d'espérer hypocritement, je le sais, la réalisation de ton sinistre pressentiment.

Ce gigantesque enfant que je ne parviens pas à mettre au monde, avec tout son égocentrisme, son ignorance des autres, et peut-être de moi, je le préfère au vieillard précoce que tu es, dégoulinant de sa poisseuse sollicitude. Plutôt les chimères d'Andras, qui me conduisent à la catastrophe, que ton écoeurante lucidité.

Contrer Andras, lui couper les vivres? Lui faire entendre que l'argent, c'est moi qui le gagne et détermine son usage? Triompher par la force? Non. Même pour éviter la ruine, sauver la maison, garder un toit à mes enfants. Me faire plus forte que l'homme que j'aime, je refuse. Ma vocation, c'est la faiblesse. Avec mon mètre soixante-dix-huit, c'est la petitesse. Devant ceux que j'aime, jè veux être aussi petite que ma Chipounette.

Sois petite et faible, mon amour. Dors dans ton nid d'osier, sur la banquette arrière à moitié défoncée de ce lamentable tacot, rêvant que c'est le carrosse qui te conduit à la victoire. Je vais te présenter à mon petit peuple et faire de toi une reine. Je défie n'importe quelle star ou grand de ce monde d'arracher à mes vingt-trois —aux filles, si pas à ces gredins de garçons— un tel cri d'émerveillement ou un tel silence d'extase.

L'envers de la médaille, ma Chipounette, c'est que notre directeur est sans doute en train de consulter sa montre et de grommeler : Pour reprendre sa petite fille chez sa gardienne, elle m'avait parlé de vingt minutes, et il s'en est écoulé près du double. Aucun sens de l'exacitude, ni de la discipline. Dois-je solliciter sa nomination définitive?

Il pourrait aussi se demander, cet excellent père de famille : Que doit faire une enseignante avertie en catastrophe que sa petite fille, si elle n'est pas reprise à temps, sera déposée à quinze heures quinze par sa gardienne sur le trottoir? Quand en plus sa voiture met dix minutes pour démarrer, et que pour en racheter une autre, elle dispose d'un compte en négatif de 40000 francs? “ Dans mon premier recueil, Colette, que j'ai eu le plaisir et l'honneur de vous dédicacer, est-ce que vous vous souvenez de ces vers

“ce visage impérial, ce sourire invincible, et ce coeur des chagrins pourtant si tendre cible...”, je les ai écrits à l’âge bête, bien avant de vous connaître, et pourtant vous m’y faites quelquefois penser”. Panda dodu à son écritoire, Andras me transposant au pastel ou à l’acrylique, Manu Limage dans ses dérapages de coeur, si loin de mon image réelle, décoiffée, épuisée en fin de journée, me cramponnant au volant de ce clou bon pour la ferraille, pour ne pas m’écrouler.

—Désolée, Monsieur le Directeur.

—Je commençais à m’inquiéter.

—J’ai eu des ennuis mécaniques.

—C’est bien. Vous êtes excusée.

—Voici ma Chipounette. Vous ne la connaissez pas encore.

—Adorable! Ne traînez pas.

—C’est l’occasion de la leur montrer. Vous voulez bien?

—Décidément, vous ne savez quoi inventer.

—Je le leur ai promis. Ils s’en font une telle fête.

—Mais oui, mais oui. Allez! Ils vous attendent.

Pas un regard pour la petite! Pouvais-je lui dire que c’est maintenant, en leur tendant Chipounette, que je vais leur poser la question : On continue ou non à se tirer dessus, à envoyer des pavés à la tête? On institue ou non un tribunal au sujet de la souris morte?

Bras et jambes coupés. Serrant mon trésor contre moi, pour ne pas lâcher prise, sentant que le vertige approche, qu’il va me terrasser, le bras trop raide, la main trop molle pour empoigner la clinche, ouvrir cette maudite porte...

—Oooh!

—Voilà, je vous l’avais promis...

—Qu’elle est belle, qu’elle est mignonne! On peut l’embrasser, Madame? Pourquoi est-ce que vous pleurez?

—Ne vous occupez pas de moi. Regardez-la. C’est elle qui compte.

Referme les vannes, idiot. Cesse d’attirer l’attention sur toi. Couronne de toutes leurs têtes autour de la petite! Même Cathy, la mal aimée de toutes, la mal aimée de moi, tout à coup maman avec moi, avec elles toutes.

—Ça ne va pas, Colette? Je peux t’aider?

—Prends-les en mains. Termine la classe. Moi, je suis

k.o.

—J’espère que je n’y suis pas pour quelque chose.

Sa première réaction : savoir s’il y est pour quelque chose. Moi, moi, moi, Madame!

—Demain, Madame, j’peux apporter ma p’tite soeur?

—On verra ça avec Monsieur le Directeur.

—Ma p’tite soeur, elle est encore plus belle.

—Je te crois, Polo.

Reprendre William, vite, dans l’autre bâtiment, fuir. Cette école, ces collègues, ces hommes, ces enfants. Me coucher. Dormir. Abandonner les commandes à qui le veut, et à personne, s’il n’y a personne pour les prendre. Jeter à la mer mon uniforme et ma casquette de commandant.

J’oublie quelque chose. Quoi? Avant de quitter la classe, qu’est-ce qu’il fallait ne pas oublier? Une souris! Et morte, encore.

—Elsa...

—Oui, Madame?

—Dois-je parler de la souris à Monsieur le Directeur?

—Je sais pas, Madame.

—C’est à toi de savoir. As-tu envie qu’on punisse celui ou celle qui t’a fait ça?

—Je sais pas Madame.

—A qui est-ce que je vais le demander alors? A Chipounette? Est-ce qu’elle a envie qu’on sache qui et qu’on punisse?

—Non, Madame.

—Er toi?

—Non, Madame.

—Tu es sûre, vraiment sûre que tu ne veux pas qu’on punisse?

—Oui, Madame.

—Tu n’auras pas de regrets?

—Non, Madame.

Pendant huit jours, jouer à la morte, dormir en compagnie des morts, plus vivants que les vivants, loin de nos paralysies, de nos cécités, de nos surdités, je veux le croire, il faut le croire. Avec mon père, dans la vivante paix des morts et leur douceur d'amour, c'est mon credo de l'instant, et je n'ai pas la force d'en chercher un autre.

—Tu as froid, Colette? Tu trembles, tu claques des dents. Laisse ta voiture ici, je vais te reconduire.

—Tu veux m'aider, Manu? Tais-toi. Laisse-moi. Écarte-toi.

—Pardonne-moi.

—Moi, moi, moi!

—Quoi?

—Rien. Je disais: moi.

UN BÉBÉ COMME CELUI DE MADAME
CATHY EN AURA PEUT-ÊTRE UN EXPRÈS

Madame qui pleure... Des vraies larmes! J'en ai même vu une qui tombait à terre et qui faisait un rond. Les papas, les mamans, je croyais que ça ne pleurait jamais, sauf quelquefois aux enterrements.

Et en plus, ça abîmait ses joues, ça abîmait ses yeux. Elle ressemblait à une petite fille qui a un très gros chagrin, sauf que chez une petite fille, c'est normal. En temps normal, je n'aime pas Madame, parce qu'elle ne m'aime pas, mais comme ça, ce n'était plus tout à fait elle. C'était comme une autre femme, que je voyais pour la première fois. Je l'aimais un petit peu, parce qu'elle avait l'air malheureuse, avec sa petite fille sur ses bras.

Une petite fille comme ça, si un jour je me mariais, il me semble que j'en voudrais bien une exprès. Madame, on a l'impression qu'elle l'a fait exprès, malgré qu'elle avait déjà un autre enfant. Je ne devais pas être comme ça sur les bras de Maman. Moi, elle ne l'avait pas fait exprès.

Quand on est aussi beaux qu'eux, Madame et son mari, on a peut-être envie de voir ce que ça pourrait donner, l'enfant qu'on aurait. Et s'il est beau, on doit être curieux de savoir si on est capable d'en réussir un deuxième. Lui, avec ses grands yeux noirs et ses gros sourcils, quand il a joué de la guitare à la fête de l'école, toutes les filles étaient folles de lui, malgré qu'il est presque vieux. C'est un Nongrois qui est venu de Nongroisie après la guerre. Il fait quand même un petit peu peur avec ses longs cheveux dans son cou. Si je le rencontrais dans la rue, en revenant de Modem Jazz, je crois que je me sauverais en le voyant.

Axel, je sais bien qu'il n'est pas pour moi. Depuis le début, j'en étais sûre. C'est toujours comme ça. Ceux qu'on aime le plus, ils ne vous aiment pas, et ceux qui voudraient peut-être bien de vous, comme Gilles, on n'a pas envie de les aimer. Ce que je suis impatiente d'être grande pour pouvoir chercher ailleurs! Dans le tas, je finirai bien par en trouver un comme je veux. Un Nongrois, pourquoi pas? Et l'enfant que nous aurions, si nous le faisons exprès, il m'aimerait plus qu'autrement, il m'offrirait des fleurs à la fête des mères, en chantant la chanson avec les roses blanches.

Mais en attendant, pour les récréations, il me faut Gilles. Il ne croit quand même pas qu'il va m'échapper comme ça.

—Gilles, Gilles... Pourquoi est-ce que tu marches si vite?

—J'ai envie de rentrer.

—Puisque ta mère ne vient pas te chercher, reviens avec moi.

—Je dois manger, pour ne pas être malade. Je ne peux pas rester longtemps sans manger.

—Après toutes les croquettes que tu as avalées ce midi? Reviens chez moi. Je te donnerai à manger.

Il faut qu'il m'aime. Si je lui proposais de m'accompagner à Modem jazz? Comme ça, ses parents viendraient voir notre spectacle, et ils applaudiraient. Mais gros comme il est, il n'arriverait jamais à faire assez vite les mouvements. L'équitation, ce serait mieux.

—Tous les vendredis, je vais au manège. Maintenant, je commence à galoper. Et le professeur a dit que bientôt, si je continue comme ça, je pourrai faire du jumping. Tu n'as pas envie de venir avec moi? Tu me verrais avec mes bottes de cheval et ma bombe sur la tête.

—Quelle bombe?

—Ma casquette spéciale, pour ne pas avoir de fracture du crâne si je tombe.

Je n'aurais pas dû lui dire ça. Froussard comme il est, il va ne pas oser. Comment fait-on pour devenir l'amie d'un garçon comme Gilles?

—Donne-moi la main.

—Pour quoi faire?

—Comme ça. Quand on faisait la chaîne, tout à l'heure, on se tenait bien par la main.

Personne ne nous voit. Il me donne la main. C'est comme quand j'étais petite, quand je donnais la main à Papa et à Maman. Il y a longtemps que je n'ai plus donné la main à quelqu'un aussi longtemps. Je le serre fort, et lui aussi me serre. Je voudrais que toutes les filles de la classe nous voient, et qu'elles sentent comme nous nous serrons fort la main. Ce serait peut-être comme ça si j'avais un frère. Quand je me sentirais toute seule, j'irais près de lui, et je lui donnerais la main. Si Gilles devenait comme mon frère? On ne se marierait pas, mais il serait mon frère. Il devrait y avoir des mariages spéciaux pour devenir frère et soeur.

Et Maman? Et Papa? Qu'est-ce qu'ils diraient que j'aie déniché un frère? Eux qui font tout leur possible pour que je n'en aie pas. Ça ne marchera jamais. Je ne peux pas avoir de frère. Il est trop tard. Je n'en aurai jamais.

METTRE UNE ROBE, GILLES SAIT

MAINTENANT QUELLE IMPRESSION ÇA FAIT

Quand elle pleure, je l'aime encore plus. J'ai envie de la consoler. Maintenant, je sais bien comment c'est, quand les mamans pleurent. Maman, je ne l'ai jamais vue pleurer.

C'est à cause de M. Limage? On aurait dit qu'ils s'étaient disputés. Quand il a mis sa main sur son bras, elle l'a vite retiré. Quand il se tournait vers elle, elle se tournait d'un autre côté. Je voudrais bien qu'ils se disputent tous les jours et qu'ils soient tout à fait brouillés.

Peut-être que maintenant, à la récréation, elle ne parlera plus avec lui, qu'il ne boira plus du café avec elle, à la piscine, derrière la vitre. Ça lui apprendra. Il n'a qu'à retourner près de sa petite femme avec des cheveux noirs, puisqu'il est son mari, et ne pas prendre à la place Madame qui est beaucoup plus belle que lui.

Après le congé, quand l'école recommencera, quand elle s'assiéra devant son pupitre, je la regarderai fort. Elle se dira: Gilles, au moins, il m'aime. De tous les enfants de la classe, c'est lui qui me console le plus. Elle donnera la leçon exprès pour moi. Elle dira à Maman, quand elle viendra me rechercher: Gilles est le meilleur élève que j'ai jamais eu de toute ma vie. Tous les jours, quand l'école sera finie, elle me demandera: Gilles, tu veux bien m'aider à reporter toutes mes grosses fardes dans la voiture? Je l'aiderai. Et comme récompense, quand personne ne regardera, elle me donnera un baiser.

Je n'aime pas que la main de Cathy soit dans la mienne. On dirait une petite bête qui remue. A l'école, elle disait avec les autres que Papa gagne trop d'argent. Maintenant, pourquoi est-ce qu'elle me donne la main? Si je retourne chez elle pour voir sa chambre, ça fera encore plus à marcher.

—Toi, Gilles, tu es content que c'est congé?

—Pas tant que ça.

—Moi non plus, pas tant que ça. Je me demande ce que je vais faire pendant huit jours à la maison. A quoi t'amuses tu pendant tes congés, toi?

—J'invente des expériences sur Socrate.

—Ton hamster?

—Derrière sa carotte, je place des photos de gens célèbres, découpées dans Paris Match, et je calcule combien de secondes il met pour venir mordre dans sa carotte. Quand c'est une jolie actrice, il vient tout de suite. Mais les vieux, il ne les aime pas, comme Nelson Mandela, ou le Pape. Je crois que c'est les cheveux blancs qui lui font peur.

—Tu devrais essayer avec Martin Luther King. Ça t’amuse de faire ça?

—On fait des expériences, dans les laboratoires. Plus tard, j’aurai un laboratoire.

—Si tu aimes bien l’école, toi, c’est parce que tu es amoureux de Madame.

—Tu ne le diras pas?

—Non.

—Tu le promets?

—Oui.

—Même si on te donnait beaucoup d’argent pour le dire, ou qu’on te faisait passer à la torture?

—Pourquoi est-ce que tu as si peur que je le dise? C’est mignon d’être amoureux d’une femme comme Madame. Mais je te promets que je ne le dirai pas.

Ça ne me ferait rien de me marier avec elle, quand elle est gentille comme ça. Surtout si elle s’intéresse à mes expériences avec Socrate, et qu’elle m’aide dans mon laboratoire.

—Jamais aucun garçon n’est entré dans ma chambre, seulement Delphine quand elle était mon amie. De toutes les filles de la classe, quelle est celle que tu préfères?

—Toi.

Si je dis une autre, elle va être fâchée.

—De toutes les filles, je parie que c’est moi qui ai la plus jolie chambre. Je te ferai sentir ma collection de parfums, Eau d’Icée, Red Jeans, Ralph Loren, Eau d’Eden, Bohème, Démon, les Belles de Ricci, Anaïs-Anaïs, quatorze avec tous les échantillons que reçoit Maman. Mon papa est allé plier ses toutes-boîtes, sinon sa voiture serait là. Ma maman est dans son salon au moins jusqu’à sept heures. Suis-moi, et ne fais pas de bruit.

Et si sa mère entend quand même? Et si Maman apprend que je suis monté dans la chambre d’une fille? Elle n’aime déjà pas que j’aïlle chez les garçons, à cause des mauvaises manières.

—Zut! Maman n’a pas refait mon lit. Elle n’a pas eu le temps, à cause de la Toussaint.

C’est comme les lits des soeurs. J’aime bien quand ils sont défaits, et qu’on peut se coucher dedans. Ce que ça sent bon!

—Ça, c’est mes échantillons. Lequel que tu veux sentir? C’est des vraies essences. C’est les parfums de toutes les grandes stars à Paris. Donne le dessus de ta main que je t’en mette un peu. Je vais te chercher des biscuits salés et des chips, puisque des sucrés, tu ne peux pas. Pendant ce temps-là, regarde les Paris Match. Quand je les ai lus, on les met au salon.

—Moi, c’est toutes les revues que Papa achète et toutes celles qu’il reçoit pour rien. Puis on les met

dans la salle d'attente des clients.

—Chez toi aussi, il y a des clients qui attendent. Coiffeuse et docteur, au fond, c'est un peu le même métier.

Quels jolis draps! Un peu brillants, doux, violet pâle. Avant que Cathy remonte, j'oserais me coucher dedans? Vite, avec mes pieds qui dépassent. C'est la première fois que je me couche dans le lit d'une fille, à part celui des soeurs, et un lit qui sent aussi bon. C'est comme dans une baignoire avec du jus de roses. Dommage que je ne suis pas sans rien sur moi, pour sentir mieux les draps partout. Et dans ces armoires—là, il y a toutes ses robes. Et dans les tiroirs, le reste, ce qu'elles cachent, ce qu'on voit seulement quand Ernestine les repasse. J'ai envie de regarder. Je m'en doutais, c'est là qu'elles sont. Tout ce qu'il y en a! Si j'en prenais une, la plus jolie, est-ce qu'elle le remarquerait?

Toutes les robes! De toutes les sortes! Tiens, une nouvelle catégorie : les sans dessins, d'une seule couleur, mais avec des boutons d'une autre couleur. C'est une espèce rare, mes soeurs n'en ont pas une seule.

—Tu regardes mes robes?

—J'étais en train de les compter.

—Dans cette armoire-ci, c'est celles que je sais encore mettre.

—Toutes?

—Pourquoi? Je suis aussi grosse que ça?

—Tu es grosse, mais pas grosse grosse.

—Toi non plus, tu es gros, mais pas gros gros.

L'avantage, avec les filles un petit peu grosses, c'est qu'elle ne vous trouvent pas si gros que ça.

—Quand même, tes robes, je les ferais toutes craquer.

—Même celle-ci? Je parie que non.

—Tu crois?

Mettre une robe! Quelle impression ça fait?

—Tu essaies?

—Quoi?

—Si tu sais rentrer dedans?

Est-ce que tout d'un coup, on est comme si on devenait une fille? Est-ce qu'on devient une fille tout d'un coup?

—Essaie. Enlève ton pull et tes jeans. Regarde, je me retourne. Je ferme les yeux. Dis quand je peux les rouvrir.

Vite, vite! Elle ne regarde pas. Vite, vite, ça y est.

—Tu es beau en fille! Elle te va encore mieux qu'a moi. On ne sent rien. C'est comme si on n'avait rien mis. Est-ce que je suis si comique? Pourquoi est-ce qu'elle rit comme ça? Tant pis si elle regarde, je change.

—Pourquoi est-ce que tu l'enlèves déjà? Eh, Gilles!

—Quoi?

—J'entends Maman qui ouvre la porte du salon. Elle vient voir si je suis rentrée, ou elle vient boire une tasse de café. Dépêche-toi. Zut! Elle m'appelle... Je descends, Maman, je suis dans ma chambre. Zut! Elle monte...

Me cacher... Où? Qu'est-ce que je vais dire? Comment est-ce que je vais lui expliquer? J'inventerai que je prépare une élocution à l'école, parce que je veux devenir grand couturier. Je suis venu voir les robes de Cathy pour me documenter.

—C'est Gilles, Maman, il est venu m'aider. Il comprend mieux dans les feuilles.

Elle est toute rouge. Elle est fâchée. Elle va téléphoner à Maman pour qu'elle me gronde.

—Quand je suis occupée au salon, je n'aime pas que tu fasses monter n'importe qui dans ta chambre.

—Sa maman vient se faire coiffer chez toi. Son papa est docteur.

—Ah! Vous êtes le petit garçon du docteur?

Elle n'est plus fâchée. Elle fait un sourire. Elle me donne la main. C'est comme ça, quand on a son papa docteur? Les enfants disent qu'il gagne trop d'argent, mais les parents me font un sourire. C'est mieux les parents que les enfants.

ELSA N'AURA PLUS JAMAIS PEUR
DES MORTS, NI DE LA PETITE SOEUR

Vite, loin de l'école, loin des maisons! Courir sur les cailloux du chemin, le long des prairies, sentir que j'approche du bois! De loin, entendre Pouf qui aboie, parce qu'il s'ennuie sans moi. Après la cabine téléphonique, voir le wagon qui dépasse des arbres. Depuis le matin, qu'est-ce qui a bien pu arriver de mauvais? L'Autre a eu une crise, pendant que Maman était dehors, il est mort tout seul? Les gendarmes ont attrapé Papa dans le bois, en train de mettre les pièges, ils l'ont mené en prison? Le wagon a brûlé, à cause du poêle qui marchait fort, et il reste plus rien?

Il y a Polo qui me suit. Il crie encore après moi. J'lui parle plus. J'parle plus à personne de l'école. Il peut crier tant qu'il veut, il peut me dire ses mensonges, je l'écouterai pas, je le croirai pas. Il fait semblant qu'il m'aime pour se moquer de moi, comme de toutes les filles.

—J'retourne avec toi.

—J'ai pas envie.

—Tu veux pas d'moi?

—Non.

—Pourquoi ça?

—Tu changes tout le temps.

—J'vais pas changer, tu verras.

Ça sert à rien de courir, il me rattrapera. Ça sert à rien de pas lui parler, il va parler tout le temps quand même. Il fait peur aux oiseaux. Les vaches oseront plus venir près des fils pour me regarder et que je leur raconte des choses.

—Demain, tu sais quoi? J'serai peut-être mort, et tu pourras plus m'parler. J'vais t'dire un grand secret, mais tu peux pas le répéter.

—Je veux pas savoir ce que c'est.

—J'vais te l'dire quand même. L'homme de Primagic, j'vais l'tuer raide mort. Avec Axel et Cuillaume, on avait dit qu'on ferait un casse et qu'on lui prendrait ses millions, mais maintenant, ils veulent plus. Mors, moi, pour qu'il soit puni, j'vais l'massacrer.

—Comment tu feras?

—Regarde mon canif quelle grande lame il a. Je l'ai bien frottée sur une pierre pour qu'elle coupe fort et qu'elle pique. C'est avec ça.

—Tu es trop petit. T'arriverais même pas au milieu de son corps.

—Comment ça qu'je suis trop petit? Quand j'lève mon bras comme ça, tu crois qu'j'arriverais pas jusqu'à son ventre? Mon canif, c'est dans son ventre que j'vais l'enfoncer.

—Tu iras en prison.

—Ils m'auront pas. J'vais retirer mon canif de son ventre, et j'vais l'enfoncer dans mon coeur.

—Je te crois pas. T'oserais pas.

—J'le ferai, rien que parce que tu m'dis ça. Tu verras bien Si j'ose pas.

—Tu auras mal. Tu vas saigner. Tu vas perdre tout ton sang.

—Saigner? Tu crois qu'ça m'fait peur? Regarde c'que j'vais faire à mon bras avec mon canif.

Ça saigne! Il a coupé dans son bras. Avec son sang et celui de l'homme, le magasin sera plein de flaques. Deux morts d'un coup! Des secrets comme ça, on peut les dire. Il faut prévenir les gendarmes.

—Tu vois l'cimetière, là-bas? C'est là qu'on va creuser ma tombe. Tous les enfants d'l'école s'amèneront avec Madame, comme pour ta p'tite soeur, et tu verras bien qu'c'est vrai. Viens voir la place.

—Quelle place?

—Où on va m'enterrer. J'vais demander qu'on m'mette à côté de ta p'tite soeur.

—Tu sauras pas le demander, puisque tu seras mort.

J'irai pas, j'ai peur. Je veux pas voir la place. La petite soeur va sortir sa tête de la terre, elle va dire "met", comme quand je rêve.

—Qu'est-ce que t'attends? Viens avec moi.

—Je sais plus où c'est.

—Où ta p'tite soeur est enterrée? J'me l'rappelle bien, moi. J'ai appris tout l'cimetière par coeur, quand j'allais voir mon P'pa enterrer les morts.

Il fait peur à tout le monde, mais lui, il a jamais peur. Il connaît le cimetière par coeur. Il doit se promener au milieu des morts comme s'ils étaient encore vivants.

—Je veux bien venir avec toi si tu me dis que c'est des blagues, le canif dans le ventre de l'homme.

—C'est bon pour une fois, à cause des semences d'amour que j'ai dans mon coeur.

Il connaît le chemin. Il connaît tous les chemins. La grille est pas fermée. Elle est grande, pour nous laisser entrer. Il y a déjà des fleurs partout, pour dire aux morts que c'est leur fête, et qu'il faut pas avoir peur. C'est comme tout des lits dans la même chambre. Les morts sont pas tristes, ils se connaissent bien. Ils dorment tous ensemble, pour pas avoir peur.

C'est là. Je reconnais les fers que Papa a soudés, avec son fer à souder, pour que la petite soeur ait une tombe comme tout le monde, pour qu'on sache bien où. Je reconnais les fleurs solides, qui fanent pas, qui pourrissent pas, qu'il trouve en déchargeant les choses des gens.

—Pourquoi tu pleures?

—Pour rien.

—J'trouve que ta p'tite soeur, elle a pas beaucoup d'fleurs. Attends un peu, j'vais lui en donner, moi. J'vais en prendre à ceux qui en ont trop. Qu'est-ce qu'il a besoin de tant d'fleurs que ça, c'mort-là? Pourquoi tu pleures encore?

—Il me semble que la petite soeur est encore fâchée.

—Bouge pas. Fais pas d'bruit. On va mettre son oreille contre la terre et écouter. Fais comme moi... Tu entends comme on entend bien tout, comme si on était là en dessous et qu'on nageait dans la terre au lieu de nager dans l'eau?

Contre les petits cailloux rouges, mon oreille. Ça fait pas mal. C'est froid contre la joue. C'est froid comme quand on sort du wagon, le matin, et que ça fait du bien. C'est le froid tout frais de la petite soeur mélangée aux cailloux, à l'herbe, aux racines de l'herbe et des bois. C'est comme la pommade, après que j'ai été brûlée, qui faisait frais sur ma jambe et mon pied. On a envie de se coucher toute sur les cailloux du cimetière, avec les morts, avec les fleurs.

—T'entends comme ta p'tite soeur, elle est plus fâchée?

—On dirait un ruisseau qui coule.

—J'entends qu'ils rient, moi, ou qu'ils se racontent des choses.

—Quelles choses?

—Des histoires comiques. Ils ont bien l'temps, maintenant, ils ont qu'ça à faire.

—J'aurais dû venir plus tôt.

J'ai plus peur des morts. J'ai plus peur du cimetière. J'ai plus peur de Polo.

—J'ai plus peur de toi. Même si tu me tapais dessus.

—T'taper dessus? J'tape jamais sur personne, moi.

POUR MADAME, QUINZE JOURS D'ÉGOÏSME

CRASSE

Quinze jours, et encore, si je suis sage, si je me repose à fond. Huit jours à la maison, en plein dans les travaux d'Andras, ça me faisait déjà peur, comme à lui, mine de rien. Quinze, décrète le docteur! Quinze jours d'égoïsme crasse.

Pour détailler le programme, il a pris son temps. Il a sorti le grand jeu. Andras prenait des notes. Dormir, dormir, dormir... Tant que je peux, quand l'envie me prend, à n'importe quelles heures. Assouvir mes frustrations, me payer des fantaisies. Pendant quinze jours, être le premier de mes enfants, qui passe avant tout le monde. En l'écoutant, pas moyen de m'empêcher de rire. Et le diro au téléphone : " Ils vous ont usée à petit feu, ils vont s'en repentir. Après le congé, je les prends en mains jusqu'à l'arrivée de l'intérimaire ". Pauvres chérubins! Ça leur fera les pieds.

Dormir, dormir... Facile à dire. Et s'il me plaît de rester bien éveillée, moi, pour savourer mon statut d'égoïste, pour voir quelle impression ça fait? Question caprices et fantaisies, j'ai déjà mon idée. Me mettre à quatre pattes avec William, pour suivre, pièce après pièce, suspense haletant, l'édification d'un de ses " Constructor models ". Ecouter ramager ma Chipounette dans son berceau, à l'infini, jusqu'à plus soif comme autrefois le chuchotement des vagues sur le sable, ou l'appel rugueux des mouettes, dans le lointain. Assister, peinarde sur le divan, en tâchant de garder mon sérieux, à l'envoûtant spectacle de mon inusable vieux mari qui s'affaire, d'un bout à l'autre de la maison.

Pauvre Andras! Il essaie de retrouver ses esprits. Il n'a pas souri quand j'ai dit: " Tu veux bien de moi dans tes pieds, pendant quinze jours? " Il potassait ses livres d'homéopathie. " Cet animal de toubib, qu'est-ce qu'il va te faire avaler? " J'avale tout, moi, les granulés d'Andras avec les drogues du toubib. Soignez-moi! Cajolez-moi! Vous avez quinze jours pour faire de moi une égoïste crasse.

C'est que j'ai un mari qui a le sens des responsabilités! L'organisation du ménage, jusqu'à nouvel ordre, c'est lui:

" Lis, bâille, dors, ronfle, regarde la télé... Je m'occupe de tout, les enfants, le ménage, les repas ". Rien que ça. Quelle femme ne baignerait pas dans la félicité? Avec ses deux licences et sa bibliothèque sur l'élevage des petits poissons, quand même, je suis curieuse de voir comment il va s'en sortir pour le soufflé au fromage. Je disais ça par blague. Dangereux de mettre un homme au défi. Enfin, pendant qu'il vit dangereusement, au milieu de ses casseroles, foulons d'un pied tout neuf le champ de nos égoïstes caprices.

—Qu'est-ce que tu dessines, mon ange?

—Rien.

—C'est qui, le bonhomme vert?

—Ce n'est pas un bonhomme.

Ses monstres? Pendant quinze jours, eux aussi, faut-il que je les oublie? Pardon, mon William, d'être pour deux semaines le petit enfant de la famille, trop faible pour porter, trop ignorant pour assumer. Que penses-tu de tout ça, ma Chipounette? C'est un génie, ton père. Mais pendant que je ferai mes siestes, est-ce que ça te branche d'être langée par ses savantes mains? On apprend ça en sciences po et en sociologie?

Alors, la grosse, grosse, grosse question... Maintenant qu'on a du temps, ton papa et moi, et qu'on m'a remis en mains les pouvoirs discrétionnaires, est-ce que je vais oser lui parler? De quoi, de quoi? A ton avis? Et si c'était de son fameux projet? Bien entendu, sans avoir l'air d'y toucher. Puis-je passer quinze jours à vivre comme une fleur, ouvrir mes pétales à la lumière du bon Dieu et fabriquer de la chlorophylle, alors que Manu Limage a raison, que nous courons

tous à l'abîme? C'est notre toit, notre maison qui est enjeu, ma Chipounette. Nous pouvons tous nous retrouver à la rue.

La ruine, la pauvreté, ça peut se surmonter. Mais son échec à lui? On n'a pas indéfiniment le droit de se tromper, de refuser d'être un adulte. Le difficile, ce n'est pas de pardonner à un homme ce qu'il fait, mais ce qu'il est. Sauver Andras, non seulement de lui, mais de moi, de ce qui pourrait devenir la mort de notre amour. Faire qu'il ne devienne pas ce que je redoute depuis longtemps qu'il soit.

Pour le soufflé, j'écrase. Lui laisser croire qu'il fait tout. Pour lancer le premier ballon d'approche, attendre que le plat soit au four. Et si le soufflé retombe, patienter. Remettre à demain.

—Alors, où en es-tu?

—J'ai battu les blancs en neige, râpé le fromage, allumé le four.

—Après une journée de terrassements, tu tiens drôlement la forme.

—Qu'est-ce que tu fiches dans la cuisine? Tu te méfies?

—Non, je suis fascinée. J'enfourne?

—Si tu veux.

—Il te reste à creuser combien de mètres de tranchées?

—Trente moins quinze, ça fait combien?

—Trop fatiguée pour compter.

Voir si le soufflé gonfle. Si oui, vraiment bien, c'est un signe du ciel. Je- donne l'assaut. Jamais eu un trac pareil. Papa, papa! Viens redresser la barre. Je ne vois plus clair. J'ai perdu la direction.

—Il gonfle! Le soufflé gonfle.

—Tu en doutais?

—Tu sais, je suis dans un état second. C'est mon premier congé de maladie, depuis que j'enseigne. C'est comme si j'avais eu un couvercle sur la tête, m'empêchant de penser à ce que je voulais. On vient d'enlever le couvercle, et toutes les idées sortent en même temps.

—Par exemple?

—Trente moins quinze, ça fait quinze. Tu es juste à la moitié de tes travaux de terrassement. Imagine que demain, encombré par ma présence, submergé par la prise en charge du ménage, tu décides de t'arrêter là?

—Continue, tu m'intéresses.

—Tu réduis de moitié ta salle d'exposition.

—Formidable! En supprimant, je suppose le vivier central?

—Forcément.

—Magistral. Et tu imagines qu'un hangar de cinq mètres sur cinq attirerait une clientèle suffisante pour éponger, chaque mois, le remboursement de dix-huit mille francs?

—Qui serait lui-même réduit de presque moitié.

—Quelqu'un m'a déjà tenu un discours étonnamment semblable, un certain Manu Limage.

—Il t'a parlé de ça, quand?

—Vous n'auriez pas gentiment bavardé, tous les deux?

Imbécile de Manu, il a tout gâché! Sans m'en souffler un mot. Pour tenter un coup fumant, dans l'espoir de pouvoir me dire, avec son goût de la mise en scène, jouant la comédie du détachement : " C'est fait. J'ai parlé avec ton mari. Je l'ai convaincu. " Conspiratrice! Tout est fichu, maintenant. Le projet d'Andras, désormais, c'est du béton armé.

—Téléphone. Tu y vas? J'y vais?

—Laisse. Mon intuition me dit qui est au bout du fil. Allô? Manu? Très gentil, de prendre de mes nouvelles. J'étais sûre que c'était toi. Le docteur est passé. Quinze jours de congé, d'égoïsme crasse, comme il dit. Cela me permet de cultiver tous les vices, l'oisiveté, la paresse, la gourmandise. Tu ne me croiras peut-être pas, mais je me sens même des petites poussées de méchanceté. Mors, Manu, je vais être cruelle. Pendant ces quinze jours, s'il te plaît, fais en sorte que je n'entende plus le son de ta voix.

HEUREUSEMENT POUR POLO QU'IL Y A UNE FÊTE DES MÈRES

V'là qu'maintenant, j'peux plus tuer l'homme, elle m'a eu, Elsa. Au cimetièrre, j'lui ai dit: " Promis juré, j'le tue pas si tu l'fais ". Elle l'a fait.

J'me disais : Elle, non. J'les connais bien, les filles qui l'font, j'en connais au moins trois. Elle, j'pensais pas. J'me suis dit: On verra bien, j'commence, pour lui montrer. Elles rient toutes, les autres. Elle a pas n. Elle regardait. Elle avait pas l'air gênée. Elle regardait si fort qu'j'ai regardé avec elle, pour voir c'qu'il avait de tellement pas comme toujours, mon riquiqui. Quelquefois qu'il aurait poussé tout d'un coup, avec des branches et des feuilles, ou qu'il serait devenu énorme comme une maison!

Et toi? qu'je disais. Moi, j'te laisse voir, mais toi, tu t'caches. Mors, ses dents ont mordu sur sa lèvre du dessous, comme si elle tâchait exprès d'avoir mal. Elle a un p'tit peu chipoté, parce que c'était la première fois et qu'c'était lié, en dessous de son pull, avec une grosse ficelle. Puis, quand elle a su défaire le noeud, elle a tout baissé d'un coup.

C'était beau, plus beau qu'chez les autres. C'était tout propre, tout neuf, comme un p'tit bébé qui vient d'venir au monde, comme ma p'tite soeur, quand on m'la montrée, l'jour après qu'elle est née, avec sa peau toute nue dans son bain. C'était bien lavé, comme si elle venait d'sortir de la piscine.

C'est drôle de penser qu'toutes les filles, elles sont pareilles. On dirait pas ça, quand on en voit une sans rien sur elle, avec son ventre tout rond, et la petite fente comme entre deux quartiers d'orange. C'est comme si elle était la seule merveille du monde à être fabriquée comme ça, et qu'pour pouvoir venir la regarder, on serait venus en voyage de toutes les parties du monde.

Elles sont malines, les filles. Elles mettent toutes sortes de choses sur elles pour que nous, on s'demande ce qu'elles ont là en dessous, et qu'on ait envie. Elles tâchent de nous faire croire que c'est pas vrai. Ainsi, quand on l'voit, elles font une plus grosse surprise.

Maintenant qu'je peux plus tuer l'homme, faut qu'je l'fasse, le casse. Il va pas s'en sortir comme ça, c't homme-là. Il lèvera ses bras en l'air, il criera Au voleur! Il sera tout pâle parce qu'il y aura plus de billets dans son tiroir. Il téléphonera à la police, mais c'sera trop tard. Il aura plus l'temps d'aller faire des choses à M'man. Il sera pauvre. Plus aucune femme voudra de lui.

Des femmes, y en a partout, des mille et des mille, des grandes, des petites, de toutes les grosseurs, avec des cheveux coiffés d'toutes les manières. Pourquoi qu'il a choisi Justement celle-là, qu'il pouvait pas? Quand j'pense à ça, c'est comme si on creusait un trou dans mon ventre et qu'on remuait dedans pour que ça fasse mal.

Le v'là, avec ses grosses lunettes et sa tête sans cheveux. Faut bien qu'je passe devant ses grandes

jambes pour entrer. Mon M'man, elle est près d'ses jambons. “ Qu'est-ce que tu fais là?” qu'elle va encore demander quand elle va m voir. “Pourquoi t'es pas à la maison? ” J'dirai qu'j'ai besoin d'une gomme pour l'école. Faudra bien qu'elle me laisse aller la chercher. Après la gomme, j'irai aux choses qu'on vend pour les femmes, j'piquerai les bas nylon pour mettre sur nos figures.

—Tiens, qui voilà? Le grand Marco Polo! Quand est-ce que tû vas commencer ton tour du monde? Faut te dépêcher de grandir, plutôt que de rester comme ça.

Il croit qu'j'ai peur de lui? Attends un peu, quand j'aurai fait l'tour du monde, j'serai mille fois plus grand qu'toi, j't'écraserai comme une p'tite boulette en dessous d'mon pied.

—Et ta petite soeur, comment elle va?

La moitié de ma p'tite soeur, avec sa p'tite figure, elle vient de c'vilain homme-là? J'dois lui laisser la moitié de ma p'tite soeur? Mors, j'en veux plus. Les pommes avec une moitié pourrie, moi, j'sais bien ce qu'je fais avec. J'les jette dans la poubelle. J'vais la jeter dans la poubelle, ma p'tite soeur, comme j'ai jeté la souris.

—Polo! Comment se fait-il que tu reviennes seulement de l'école?

—J'ai besoin d'une gomme.

—Alors que c'est congelé?

—C'est pour après.

—T'avais qu'à le dire, ce matin, je t'en aurais ramené une.

—J'aime mieux choisir moi-même.

Au magasin, elle met du rouge sur sa bouche et du bleu autour de ses yeux. Sur la poche de son tablier, il est écrit:

Yvette, pour que les gens puissent dire Yvette au lieu d'Madame. Moi, est-ce que j'me promène avec une étiquette pour que les gens m'disent Polo? C'est une Madame qui est pas mon M'man.

Des culottes, des culottes, des culottes de femmes, on va quand même pas mettre ça sur nos figures! Où c'est, les bas nylon? On en trouve nulle part dans le monde? Nom di dio! Les v'là. Des beaux p'tits paquets plats. Faut bourrer en dessous de mon pull, tant qu'je peux. Si yen a trop, on les revendra.

—Polo!

—Qu'est-ce qu'il y a?

—Viens ici. Enlève ce que t'as mis sous ton pull. Voler dans les rayons! Dans le magasin où je travaille, encore. Qu'est-ce qu'on va penser de moi?

—C'est rien. J'vais les remettre.

—Petit vicieux! Tu t'intéresses aux sous-vêtements des dames, maintenant?

—C'était pour la fête des mères.

—La fête des mères?

—J'avais t'faire un beau cadeau.

Elle va croire ça? À la dernière fête des mères, j'ai seulement rien donné, que l'bricolage de l'école, et encore, il était cassé.

—La fête des mères! Tu t'y prends à l'avance. C'est seulement dans une demi-année.

—J'avais peur qu'y en ait plus.

—Fallait le dire! Je te donnerai de l'argent pour acheter mon cadeau, plutôt que de le prendre dans les rayons.

Elle a, pas l'air tellement fâchée. Elle me donne un bisou, en plus. A la fête des mères, elle va m'refiler des sous, pour que j'lui achète son cadeau. Faut pas qu'elle oublie, surtout.

ELSA VOUDRAIT QU'ON SOIT NUS COMME LES ARBRES

Il marchait à côté de moi. Depuis longtemps, il avait rien dit. C'est drôle quand Polo dit rien, à l'école, il arrête jamais, même quand on peut pas et que Madame doit le gronder. On marchait tout doucement comme un papa et une maman, comme les papas et les mamans qui marchent longtemps sans rien dire, parce qu'ils sont ensemble depuis longtemps, et qu'ils ont déjà tout dit.

C'est parce qu'entre Polo et moi, en revenant du cimetière, il y avait la petite soeur. Elle marchait entre nous deux, en nous donnant la main. Comme si elle était sortie de la terre en disant : " Je suis plus morte! ", et qu'elle s'était mise à marcher avec nous. Maintenant, elle était notre petit enfant, au milieu de nous, et notre autre petit enfant, c'était sa petite soeur à lui. On avait chacun deux petites soeurs, à lui et à moi, comme deux petits enfants qu'on aurait eus, et on aurait été leur papa et leur maman.

C'est pour ça qu'on marchait lentement, pour que ça dure longtemps. C'était le petit chemin que j'aime bien, avec des haies et des prairies derrière. Et on sent que derrière les prairies, ça continue loin. C'est moi qui ai dit : " C'est comme si on était un papa et une maman ". Il a n. Il s'est arrêté pour bien me regarder, et il a demandé: " Tu veux qu'on fasse comme? " Je comprenais pas. Mors, il a baissé sa tirette, et j'ai vu.

Des filles racontent, quelquefois, que des garçons l'ont fait, et qu'elles ont vu. Moi, j'avais jamais vu. Aucun garçon l'avait jamais fait pour moi. J'aurais eu peur. Je me serais sauvée. Mais Polo a été trop vite. C'était trop tard. Il l'a fait sans demander, tout d'un coup.

Quand l'Autre prend son bain dans la cuvette, avant d'aller chez le docteur, je vois. Ou quelquefois, le matin, quand Papa s'habille. C'est laid, c'est gris. On a envie de pas avoir d'yeux, d'avoir rien vu. Mais Polo, c'était pas laid, c'était pas gris. C'était tout petit, tout rose, avec un bout pointu. Il le faisait bouger avec sa main. C'était comme un cadeau qu'on déballe. C'était comme un secret qu'il me disait, parce que je lui avais dit mon secret, celui de la petite soeur.

" Touche, qu'il disait, tu peux toucher, si tii veux ", mais j'avais pas envie. J'aurais pu salir, abîmer. C'était plus beau de loin, comme les bijoux dans une vitrine. Et j'avais pas envie que ce soit tout pour moi, pour toujours. J'aurais eu peur qu'un jour, il change d'avis et le reprenne. J'aimais mieux seulement pour une fois, parce qu'aujourd'hui, on avait été au cimetière ensemble, et on avait parlé de nos deux petites soeurs.

Il me disait: Et toi? Je lui disais que non.

—C'est triché. C'est pas juste, moi oui et toi pas.

—Moi, c'est pas la même chose.

—Pourquoi ça?

J'ai pas su dire. J'ai pas su pourquoi. Avant, il me semblait que j'étais laide, et que le plus laid de moi, c'était ça. Mais tout d'un coup, j'étais plus sûre. C'était plus vrai, parce que c'était pas laid, chez Polo. J'étais plus laide. J'ai voulu que Polo le voie.

A cause du vent, c'était froid. Le vent soufflait de loin sur mon ventre. Il venait de la prairie, des bois. C'était comme si la prairie, les bois, et tout ce qu'il y a derrière, qu'on voit pas à cause des arbres, et comme si tout le ciel soufflaient sur mon ventre. Malgré que c'était froid, j'avais pas froid. Polo et moi, on était comme les arbres qui sont toujours tout nus, même quand il gèle, qui ont pas besoin de vêtements, même en hiver, qui ont seulement leur écorce. On avait pas plus froid que les arbres. Et notre écorce, c'était notre peau.

C'est dommage qu'on soit pas tous comme des arbres, tous les gens du monde, tous les enfants de l'école. On aurait pas sur soi des beaux ou des laids vêtements. On aurait seulement notre écorce. On parlerait pas avec des mots, pour dire des choses méchantes. C'est le vent qui parlerait pour tout le monde. On se tairait pour écouter. On aurait plus besoin de dire des choses, seulement d'écouter le vent.

Sur le chemin, l'auto est passée. On s'est vite remis comme il faut. J'ai dit que je serais grondée, parce que je serais en retard. Il a dit qu'il devait s'acheter une gomme, et qu'il allait courir sans s'arrêter jusqu'à Primagic, en battant tous les records du monde. Et il s'est mis à courir le plus vite qu'il pouvait. De temps en temps, il se retournait pour être sûr que je le regardais, puis il se remettait à courir.

Alors, j'ai couru moi aussi, aussi vite, aussi longtemps que je pouvais, jusqu'à ce que je tombe à terre avec un point de côté, en dessous d'un arbre. J'ai mis mon oreille contre la terre, comme au cimetière, et j'ai entendu Polo qui courait.

L'IMPORTANT, C'EST QUE POUR MADAME,

GILLES EST UN ESPRIT LOGIQUE

Pour qu'on ne s'ennuie pas pendant tout le congé, on a des devoirs, beaucoup de devoirs. Et évidemment, il n'y a personne pour m'aider. Papa est près de ses clients malades, et Maman, de ses clients prisonniers. Les soeurs sont à l'Académie de musique, et Ernestine, pour comprendre, n'est pas assez intelligente.

Le citron est le fruit du citronnier. La noix de coco est le fruit du cocotier. Mais le gland, d'où est-ce qu'il est le fruit? Clandier n'est pas au dictionnaire. Dans tous leurs oeufs, leurs fruits et leurs graines, moi, je ne m'y retrouve plus. Pourquoi est-ce qu'on ne pourrait pas dire que l'arbre pond des fruits? Ou que l'oeuf, c'est le fruit de la poule? Dans tout fruit, il y a des graines. Mais alors, quand on parle de la petite graine des papas, où est-ce qu'il est, le fruit? Et dans " le fruit de vos entrailles ", d'après Madame, il n'y a même pas de graine. Et le haricot que je dois faire germer dans un petit pot, c'est la graine des haricots qu'Ernestine cuit pour dîner. Et qu'est-ce que c'est, l'arbre du haricot?

En plus, il faut que je trouve ce qu'il y a eu de bon dans cette journée-ci. D'après Madame, dans toutes les journées, il y a quelque chose de bon. Aujourd'hui, ce fut une journée à moitié bonne et à moitié mauvaise. La moitié bonne, c'est qu'il y a eu au dîner des roulades au jambon et des croquettes, que j'ai vu toutes les robes dans les armoires de Cathy, et que, si je ne trouve pas d'autre métier, je pourrai devenir grand couturier. La moitié mauvaise, c'est que je me suis ennuyé à la piscine, et encore plus en récréation, et que tous les enfants ont été contre moi parce que Papa gagne trop.

Madame qui a pleuré, ce n'est pas tout à fait bon, mais ce n'est pas non plus tout à fait mauvais, puisqu'elle a l'air en colère contre Monsieur Limage, et qu'après le congé, je pourrai la consoler.

—Maman!

—Ouf! Tu permets que je m'horizontalise. Je suis sur les genoux.

—Je ne m'y retrouve pas dans mes devoirs.

—On verra ça tout à l'heure. Tu serais bien mignon de apporter mes pantoufles.

—Madame a pleuré à l'école.

—Pourquoi? Vous l'aviez fait enrager?

—Elle avait sa petite fille sur les bras.

—C'est l'émotion, sans doute. Après avoir eu un bébé, il arrive que les mamans dépriment.

—Est-ce que tu ponds encore?

—Quoi?

—Tu ponds encore des oeufs de bébé?

—Eh oui! La nature me consent encore cette insigne faveur.

—Est-ce que ce serait possible qu'un jour, tu nous fasses encore un petit frère, ou une petite soeur?

—Tu permets, mon vieux? Avec trois numéros comme vous, tu trouves que je n'ai pas encore assez travaillé pour la patrie?

Tant pis pour mes devoirs. Quand elle est sur ses genoux, ce n'est pas la peine de rien lui demander. Si j'étais l'enfant de Madame, est-ce qu'elle m'expliquerait, même quand elle est sur les genoux? Voilà les soeurs qui rentrent. Je vais voir si elles sont bien lunées.

—Conne!

—Salut, bout de chique!

Maintenant que j'ai neuf ans, je ne suis plus un bout de chique. Mais ça prouve au moins qu'elle est dans un bon jour, sinon, ce serait Gilles ou Mon gros.

—Je ne comprends pas mes devoirs.

—Je vais voir ça. Attends que je me change.

Elles ne font que se changer. C'est à ça que ça sert, toutes leurs affaires, à se changer tout le temps. Quand elles seront parties tout un après-midi, j'irai dans leurs chambres. J'essaierai leurs affaires, je me changerai. Je verrai si ça me fait la même chose qu'avec la robe de Cathy.

—Papa!

—Chut! La salle d'attente est pleine, n'alerte pas les clients. J'ai bien le droit d'avaler mes deux tasses de café.

—Je ne comprends pas mes devoirs, et tu dois me faire ma piqûre.

—C'est bien de me rappeler ta piqûre. Viens dans ma salle de bains, on nous foutra la paix.

—Le matin, tu prends ton bain, et les femmes s'habillent. Je n'ai jamais de salle de bains pour me laver.

—C'est monstrueux. Je vais leur faire une scène, aux femmes.

—À cause de toi, Socrate a eu faim. Tu ne lui as pas donné sa carotte.

—A ton hamster?

—Tu avais juré de la lui donner.

—J'ai honte. Tu lui présenteras mes plus plates excuses.

Et les mille francs? Il les a oubliés? Tant pis, je n'en ai pas tellement envie. J'aurais dû les donner à Elsa ou à Cathy, et elles se seraient encore disputées.

Et mes devoirs? J'écrirai des bêtises. Quand j'écris des bêtises, Madame, au lieu d'être fâchée, elle rit. Elle trouve que je suis logique. " Ce n'est pas tout à fait vrai, qu'elle dit, mais c'est logique. Tu es un esprit logique. " J'aime bien. C'est un joli mot.

CATHY EST QUAND MÊME UN ENFANT EXPRÈS

Gilles dans une de mes robes, c'est triste ou comique? On a envie de rire, mais c'est triste, en même temps. C'est un garçon pas comme tout le monde. Il est malade quand il mange du chocolat. Il danse à la corde. Il a envie de s'habiller comme les filles. C'est le plus bizarre des garçons de l'école. Personne n'aurait envie d'être comme lui.

Aucun garçon n'était jamais entré dans ma chambre, aucun homme, depuis que je suis née. Même Papa n'y vient jamais, c'est toujours Maman. Et il fallait bien que ce soit Gilles! Je n'aurais jamais pensé ça, le matin. S'il était une fille, est-ce que j'aurais envie qu'il soit mon amie? Maintenant qu'il est entré dans ma chambre, est-ce qu'il est mon ami? Maman a l'air de dire que oui. Elle n'est pas fâchée.

—Cathy!

—Oui?

—Au dépôt, Papa a pris pour toi le colis de la Redoute, celui qu'on croyait égaré. Tu veux voir si ça va, ou s'il faut échanger?

Des bottillons... C'est encore une idée de Maman. J'aurais mieux aimé des nouveaux baskets. Vivement que je sois grande et que Maman n'ait plus rien à dire! Vivement que je sois seule à choisir!

—Tu les trouves beaux?

—Ça fait ringard.

—Ringard? Dans le tout nouveau catalogue?

—Ça fait fifille à sa maman, les bottillons.

—Toi, ce n'est pas gai de t'acheter quelque chose.

Enfin, si une autre a les mêmes, ou si je vois qu'on s'en moque, je ne les mettrai pas. Je me demande ce qu'elle pense de Gilles.

—Tu ne m'as pas dit comment tu le trouves, Gilles.

—Gentil.

—Tu le défends parce qu'il est gros.

—On peut être gros et gentil.

—Ou alors, parce que son papa est docteur.

—Ça peut servir plus tard.

—Servir à quoi?

—C'est des relations.

Des relations? Qu'est-ce que ça veut dire? C'est comme récréations? Ou comme "relaxation", après Modem Jazz?

—C'est quoi, des relations?

—Des gens qui connaissent un député ou un ministre, par exemple. Mors, quand on cherche un emploi, on se fait pistonner. Ou bien on se fait inviter à une soirée, et on fait un beau mariage.

C'est pratique. C'est encore mieux qu'un ami. Je vais garder Gilles pour plus tard, comme relation. Et en attendant, je ne serai pas toute seule en récréation.

—Madame nous a montré sa petite fille, à l'école.

—Elle est jolie?

—Oui. Tu crois qu'elle l'a eue exprès?

—Ça la regarde. Ce ne sont pas nos affaires.

—Elle avait l'air de bien l'aimer.

—Tu as déjà vu une maman qui n'aimait pas sa petite fille?

—Toi.

—Comment ça?

—Puisque tu ne m'as pas eue exprès.

Elle s'assied. Sa bouche reste ouverte. Ses joues remuent. Ses yeux deviennent grands. Il y a de l'eau dedans. Qu'est-ce qu'il lui arrive? Elle ne va quand même pas se mettre à pleurer, comme Madame?

—Alors, tu trouves que je ne t'aime pas assez?

—Maintenant que je suis là, il faut bien. Mais tu aurais préféré que non. Ç'aurait encore été mieux si tu n'avais pas eu d'enfant.

—Pourquoi est-ce que je fais des journées de dix heures, alors? Et ton papa, des heures supplémentaires avec ses toutes-boîtes? Je ne tiens plus sur mes jambes. Dix heures debout sur une journée, tu imagines ce que c'est? Avec mon poids, en plus. La vérité, c'est que tu es trop gâtée. Tes bottillons que j'ai commandés, tu ne les regardes même pas. Tu n'es jamais contente. C'est comme si on ne faisait rien

pour toi.

Elle pleure. C'est le jour où toutes les mamans pleurent.

—C'est à cause des filles de l'école que je n'aime pas les bottillons. Tout ce que je mets, elles s'en moquent, ou elles trouvent que ça fait des grimaces sur moi. Et Delphine n'est plus mon amie.

—Pourquoi ça?

—Elle préfère les autres filles.

Je pleure parce qu'elle pleure. C'est drôle de pleurer toutes les deux. Est-ce qu'on va s'arrêter en même temps?

—Alors, tes bottillons, tii les échanges ou tu les gardes?

—Je les garde.

—Ils te vont bien? Ils ne te font pas mal?

—Non.

—Tu aimes bien la couleur?

—Ça va.

—Tu ne vas pas regretter et me dire tout d'un coup que tu ne les aimes plus?

—Non, je les aime bien.

—Il y a tant de petites filles qui n'ont pas assez d'argent pour s'acheter ce qu'elles veulent. Tu devrais un peu plus y penser, et me dire merci pour tout ce que je fais pour toi.

—Merci.

—Et tâche de ranger mieux tes affaires, tu laisses toujours tout traîner. À cause de toi, je n'ai jamais une maison en ordre. Ça m'a fait de la peine, ce que tu viens de me dire. Il ne faut plus jamais me dire ça.

—Tu pleures quelquefois, quand je ne te vois pas?

—Pourquoi est-ce que je pleurerais?

—Et Papa?

—Tu n'as qu'à le lui demander.

Au fond, tant mieux qu'elle a pleuré. Maintenant, je suis sûre qu'elle m'a exprès.

LA PETITE SOEUR DE POLO A DES GRANDES

OREILLES

Eh, Superman, j'te parle, moi! Faut pas faire semblant qu't'es sourd. J'te dis qu'tes poules, c'est des paresseuses, et qu'y a encore pas d'oeuf aujourd'hui. Faut leur dire qu'elles pondent. T'es l'chef, ou quoi? Moi, j'vais pas donner à manger à des poules qui savent même pas pousser un coup pour pondre un oeuf

La p'tite soeur pleure. J'irai pas voir. J'veux pas regarder sa figure, avec son nez et ses oreilles, à qui elle ressemble. Elle est pas belle. Elle a un gros nez et des grandes oreilles. J'sais bien pourquoi mon P'pa, il la laisse toujours pleurer, pourquoi il la prend jamais dans ses bras. Ils s'en fichent tous qu'elle soit mouillée, et M'man aussi, qui rentre pas.

—La p'tite soeur est mouillée, P'pa. Faut lui mettre du sec.

—Dji l'a changée avant midi.

—Depuis midi, elle s'est r'mouillée.

—Te mêle pas d'ça.

Les gens, ils pompent. Ils font des p'tits enfants sans leur demander, puis, ils les laissent pleurer tout mouillés, comme s'ils en pouvaient qu'leur p'pa, c'est pas leur p'pa. Il devrait y avoir des tribunaux pour dire : A qui est-ce qu'elle est, cette petite fille-là? Qui est-ce qui l'a faite? C'est toi? Va lui mettre du sec. T'auras une grosse amende si tu la laisses pleurer.

—J'vais la langer, moi.

—Dji t'dis de la laisser tranquille.

—J's ais bien comment on fait.

—Si tu essaies, nom di dio, dji va t'donner une baffe.

M'man! Quand même. Qu'est-ce qu'elle a fait tout c'temps-là, à pas s'dépêcher d' rentrer? Son superman, pour elle, c'est plus amusant qu'la p'tite soeur. Avec tout ça, elle prend encore le temps d' retirer ses beaux souliers, avec les talons qui claquent, qu'elle met pour faire du bruit dans l'magasin et qu'l'homme l'entende. Elle va dans sa chambre pour ôter sa jupe qui serre, qu'elle met pour que l'homme voie pas que son ventre pousse. Nous, ça fait rien, on peut l'voir. Et la p'tite soeur, elle pleure, pendant c'temps-là.

—Polo! Marco! Sylvio!

Elle peut bien crier tant qu'elle veut, j'y répondrai pas.

—Polo! Où est-ce qu'il est, ton p'pa? Et les deux autres, hein? Où est-ce qu'ils sont, Marco et Sylvio?

—Ils font des crasses à la cave.

—Et la petite soeur, pourquoi elle pleure?

—Elle est mouillée.

—Pourquoi est-ce que ton p'pa, il ne l'a pas changée?

—Parce qu'il l'aime plus. Il a bien raison. Moi non plus.

—Tu n'aimes plus ta petite soeur?

—C'est plus ma p'tite soeur.

Elle est toute rouge. Elle fait semblant qu'elle a pas entendu, elle change la p'tite soeur en vitesse, pour qu'elle puisse s'en aller et que j'la voie plus.

—Viens ici, Polo.

—Pourquoi?

—Viens ici, près de moi.

—J'ai pas envie.

—Pourquoi tu m'as dit ça, avec la petite soeur?

—Elle a une laide figure.

—Comment ça?

—Avec un gros nez et des grandes oreilles.

—Tu es petit, tu ne sais pas tout. Attends, avant de juger ta maman. Quand tu seras grand, tu comprendras.

—J'vais vous la voler, la p'tite soeur. J'vais partir avec elle pendant la nuit, pour toujours.

—Et tu disais que tu ne l'aimais plus!

—C'est vous tous que j'aime plus.

À CAUSE D'ELSA ET DE POUF,
LES BOIS COMMENCERONT À SENTIR BON

Tire pas toujours comme ça sur ta chaîne! Plus qu'un tas à trier, puis on pourra jouer. Si au moins tu m'aidais... Tu vas pas me dire que c'est difficile. Ce qui est lourd et qui plie, qu'est-ce que c'est? Du plomb, gros malin. Le zinc, c'est léger, et quand on fait pas attention, ça coupe. Ce qui brille le plus, c'est le cuivre. Pour enlever les caoutchoucs autour des fils, je me demande comment tu ferais avec tes grosses pattes. Quand on se pique, ça saigne et ça gonfle.

Attends-moi, j'arrive. Je vais voir pourquoi l'Autre, il crie. T'es jaloux? L'Autre aussi, encore plus que toi. Heureusement que j'ai des jaloux ici. A l'école, personne est jamais jaloux de moi.

Maunice-Marcel... Maunice-Marcel. Est-ce que tu sais seulement que tu t'appelles comme ça? Tu as un beau nom comme tout le monde. Mais si personne te le dit plus jamais, tu vas l'oublier. C'est congelé. Pendant huit jours, j'irai plus à l'école. Tu pourras me voir toute la journée. Et je resterai près de toi, demain, pendant que Papa et Maman iront près de la petite soeur. Quand j'ai renversé la soupe, tu te rappelles, et il y en avait partout? Tu te rappelles, quand on avait la télé? Ça m'est égal de pas aller au cimetière demain, parce que j'y ai été tout à l'heure. Et la petite soeur m'a dit des choses... Tu sais lesquelles? Moi non plus, je sais pas. Mais elle m'a dit des choses, des choses...

T'entends pas, en dessous du wagon, la nuit, quand ça gratte? Quelquefois, j'ai peur. Je pense que c'est une bête qui va faire un trou dans le plancher, ou un méchant homme qui essaie de venir nous voler. Mais c'est peut-être la petite soeur qui essaie d'entrer. Pour les morts, c'est peut-être facile de voyager en dessous de la terre, entre les gros rochers et les racines des arbres, pour faire des promenades où ils veulent. Si la petite soeur revenait la nuit pour nous dire bonjour, pour voir la place où elle a été brûlée, et pour nous dire des choses?

—C'est ici qu't'es?

—Je parle avec l'Autre.

—T'as bientôt fini pour Papa?

—Je trie.

—Quand tu seras au bout, j'ai de l'ouvrage pour toi.

—Quoi encore?

—J'voudrais bien que tu mettes le linge à tremper dans la bassine.

—Et jouer avec Pouf, alors, quand est-ce que j'aurai le temps?

—Quand on sera dans une vraie maison, avec des appareils, avec des robinets.

—Avec la baignoire qui est en dessous de l'arbre?

—Oui, on emmènera la baignoire.

—On habitera dans une rue?

—Sûr. Une rue propre, avec des trottoirs.

—Avec un numéro à soi et une boîte à lettres?

—On n'aura plus les pieds trempés, comme dans l'herbe.

—Et Pouf, où est-ce qu'il jouera?

—On aura un petit jardin.

—Pourquoi pas un grand?

—Tu fais déjà la difficile.

Dans une rue, on doit dire bonjour aux gens? On doit connaître leurs noms? Et s'ils se sont déjà tous choisis comme amis? Si on est les seuls à pas être choisis?

—Ce sera une maison où on a la télé?

—Peut-être.

—La petite soeur voudra bien?

—Maudit poêle, maudit wagon où on ne peut pas se remuer.

—On pue plus, dans une vraie maison?

—Comment ça? Qui est-ce qui pue, ici?

—Nous.

Elle savait pas? Personne lui avait jamais dit? Maintenant, elle sent sur elle. Elle sent sur moi, sur les vêtements accrochés à l'entrée. C'est comme ça, quand on sait. On sent pour voir si on sent, toute la journée.

—Qui est-ce qui t'a dit ça? Les enfants?

—Oui.

—C'est des méchants.

Dans ces rues-là, on se lave et on sent bon. Mais on court pas dans les bois avec les chiens. Ils ont pas la permission d'aboyer tant qu'ils veulent. Quand on sort de chez soi, au lieu des chevaux dans la prairie, c'est des gens qui vous regardent. Le matin, quand on ouvre la porte, c'est pas des arbres, ni de l'herbe pour marcher et faire son petit besoin, mais des autos.

Et la petite soeur, si elle vient du cimetière, la nuit, est-ce qu'elle trouvera son chemin dans les rues? En dessous de la terre, pour s'y retrouver, elle aura plus les racines des arbres. Si un jour on habite dans une vraie maison, Pouf et moi, tous les jours, après avoir pris son bain dans la baignoire, on reviendra au wagon. On courra à travers les bois. Et les bois, à cause de nous, commenceront à sentir bon.

L'ÉGOISME, VIRGULE, C'EST L'ÉGOISME, POINT.

C'est bien parti. Pour mon premier congé de maladie, ça démarre sur les chapeaux de roue. Le soufflé brûlé. Andras bloqué, lèvres scellées, enfermé dans son silence des tout grands jours, et en ayant perdu la clé. Mâchant sans pouvoir avaler, le bol de nourriture, pauvre soufflé, faisant des allers et retours dans sa gorge. Avec en prime son arthrose de la nuque, qui lui inflige des postures de statue inca.

Que faire? Après lui avoir aspergé la nuque de spray, massé les vertèbres, le prendre dans mes bras, lui murmurer:

Oublie les bêtises que je t'ai dites, va jusqu'au bout des tiennes, assouvis tes caprices d'enfant buté. Notre destin à tous les deux, c'est de faire des mauvais choix, nous avons au moins ça en commun. Nous vendrons la maison. Nous mangerons des pâtes et du boudin noir, gardant la viande et les légumes pour les enfants, nous bénirons Manu Limage de nous demander au téléphone: En quoi puis-je vous aider? En quoi l'homme providentiel que je suis peut-il s'assurer votre gratitude éternelle?

Ta capacité d'enfantillage, ton aptitude à la catastrophe, oserais-je dire qu'elles furent pour rien dans le choix que j'ai fait de toi? Cet homme avec l'un ou l'autre poil gris, déjà, dans ses beaux cheveux noirs, est-ce que j'ignorais que ce serait ma première portée? Rêvant peut-être de bercer Cet autre enfant sans défense qu'avait été mon père.

—Quelle heure est-il? Je crois que je me suis un peu assoupie en regardant la télé.

Sibérienne solennité des silences conjugaux, après conflit sans dispute, et sans perspective à court ou à long terme de dénouement.

—Je monte, si tu permets. Ce que j'ai sans doute de mieux à faire, c'est de me fourrer au plumard.

Préludant à la fête des morts, sépulcral enterrement d'une journée sinistre. Où en suis-je dans l'exercice de l'égoïsme programmé? Dormir, a dit le docteur. Encore une idée d'homme. Comme si dormir, c'était oublier le monde, en le priant de bien vouloir vous laisser en paix. Impossible de m'endormir sans avoir battu le rappel de tous ceux que j'aime et que j'ai aimés. Dormir, pour moi, c'est veiller sur ma couvée. C'est les avoir tous sous mon aile, avec leurs joies, leurs souffrances, leurs soucis, leurs problèmes.

Craquements dans l'escalier! Pour monter si tôt, mon homme, il doit être physiquement ou psychiquement vidé. Heure de l'allongement parallèle, duplicité complice, où le dialogue est à nos deux respirations, à défaut de nos voix.

—Gentil de me rejoindre.

Qu'est-ce qu'un homme peut répondre à ça, idiotie? N'en demande pas trop. Demain est un autre jour. La suite au prochain numéro.

—Pardon de t’avoir fait rater ton soufflé au fromage. Bonne nuit.

—Colette...

—Andras?

—Que penses-tu de Manu Limage?

—Ce que je pense de Manu Limage? Excellente question. C’est un homme délicieux, un collègue charmant. Quel caractère! Quel optimisme, quelle énergie, quel courage, face aux emmerdes! Sa présence est pour moi un rayon de soleil. Mon seul regret, pendant ces quinze jours, sera de ne plus jouir de sa compagnie.

—Je sais qu’il te les casse et que tu le supportes par bonté d’âme. Le mystère, pour moi, c’est que sa femme ait pu tenir le coup si longtemps. Je crois que s’il m’avait encouragé dans mon projet, je l’aurais abandonné, pour la seule volupté de lui donner tort et de le faire bisquer. Mais le malheur, c’est qu’il a voulu me décourager.

—Si tu renonçais à la grande salle d’exposition, ce qui te gênerait le plus, en somme, c’est de lui donner raison?

—Exactement.

—Ça pourrait peut-être s’arranger. Si moi, je me mettais à t’encourager furieusement, peut-être que tu changerais d’avis, pour le plaisir de me contredire? Tu veux que j’essaie?

—Ne te donne pas cette peine. Ce fichu toubib, tout à l’heure, m’a flanqué la trouille.

—Tu t’es demandé : Jusqu’où va-t-elle craquer?

—Tu ne vas pas craquer, Colette? Moi, je ne fais que ça, je craque tout le temps, mais jure-moi que tu ne vas pas t’y mettre, toi aussi? Je renonce à tout ce que tu voudras, même à cette fameuse salle d’exposition...

—Répète-moi ça?

—Même à cette damnée salle d’exposition, mais jure-moi... Qu’est-ce que tu attrapes? Qu’est-ce qui te prend de rire comme une idiote? Arrête! Tu vas réveiller les enfants.

—Tu as vraiment envie de dormir?

—Pas plus que ça. Pourquoi?

—Si on descendait pour boire quelque chose? Ça ne te dirait rien de faire sauter un bouchon?

—Pour fêter l’agonie de mon projet? J’ai planché dessus pendant combien de nuits? Voilà un an que j’y travaille. Et tout ce que ça t’inspire, c’est l’envie de fêter ça au mousseux. Au fait, pourquoi pas? Faisons sauter un bouchon.

—On téléphone à Manu Limage de venir trinquer avec nous?

—Si ça t’amuse.

Non. Pas le courage. Mes quinze jours d’égoïsme crasse par prescription médicale, j’y ai droit, je les prends. L’égoïsme, virgule, c’est l’égoïsme, point.

TABLE DES MATIÈRES

C'est du lait de Madame que Gilles a soif	7
Dans la famille de Cathy, toutes les femmes deviennent grosses	13
Elsa sentira-t-elle un jour bon comme les fleurs	17
La maman de Polo, elle a un superman	23
A quinze heures cinquante-cinq, Madame sera en congé	27
Elsa aimerait mieux qu'on ne parle pas tout le temps de soupe	32
Cathy en a assez des filles	35
Jusqu'ou Gilles peut-il explorer Madame en grimpant le long de ses bas	38
S'il tape sur tout le monde, Polo, ce n'est peut-être pas sa faute	41
Cette fois-ci, Cathy sera toute seule à la récréation	44
C'est comme ça que Polo fait avec les femmes	47
Pourquoi est-ce que Madame est si gentille avec Monsieur Limage ~	50
Est-ce que Gilles voudrait être fille	54
Qu'achèterait Elsa si on lui donnait mille francs	58
Elsa! Faire ça, dans la baignoire de tout le monde!	61
La petite soeur de Polo, est-ce qu'elle est encore sa petite soeur	64
La Sainte Vierge, à Lourdes, ferait peut-être maigrir Cathy	67
Pourvu que Cathy n'aille pas raconter à tout le monde que Gilles est amoureux ¹	70
Madame au milieu de ses petits poissons nus	74
Elsa, depuis deux ans, n'avait plus bu une goutte de soupe	77
Il est furieux, Polo, qu'Elsa lui fasse trop penser a sa petite soeur	81
Il ne se gêne pas, Monsieur Limage, d'être amoureux de Madame	84

Grand couturier, ça irait bien, à Gilles 87
Cathy osera-t-elle toucher la souris morte 90

Quand Madame parle de son père, ses yeux ressemblent
à lamer 94

Qu'on sépare les Noirs des Blancs, c'est bien, pour Elsa 97

Tout le monde contre Gilles, parce que son papa
gagne trop 100

Pour gagner le Prix Nobel de la Paix, Cathy veut bien
se faire religieuse 103

Polo converti à Fernand Martin Zwing 107

Madame pleure, pourquoi 110

Un bébé comme celui de Madame, Cathy en aura
peut-être un exprès 114

Mettre une robe, Gilles sait maintenant quelle
impression ça fait 117

Elsa n'aura plus jamais peur des morts,
ni de la petite soeur 122

Pour Madame, quinze jours d'égoïsme crasse 126

Heureusement pour Polo qu'il y a une fête des mères.. 130

Elsa voudrait qu'on soit nus comme les arbres 134

L'important, c'est que pour Madame, Gilles
est un esprit logique 137

Cathy est quand même un enfant exprès 140

La petite soeur de Polo a des grandes oreilles 144

À cause d'Elsa et de Pouf les bois commenceront
à sentir bon 146

L'égoïsme, virgule, c'est l'égoïsme, point 149

Dépôt légal février 2000

méro d'impression 002002 *Inzprimé en France*

Collection *Contemporains*
dirigée par Claude Frochaux

Du **MÉME AUTEUR**

Chez le même éditeur

Cinq ans et des cadeaux

Dieu entra par lafen~tre

Chez d'autres éditeurs

Casterman:

L'homme brun

L'éduse de novembre

La Renaissance du livre:

Gaspard sur la brèche

Le soleil de leurs cheveux

Le carré blanc

La petite gare des rendez-vous

Théâtre édité

Les Seigneurs (Ed. Unimuse) -

Tu ne crois pas qu'on nous regarde? (Ed. Audace)

Le bal des belles (Ed. Théâtre d'essai)

Le lac de Bolsena (Ed. Théâtrothèque de Lorraine)

Entre fleuve et torrent (Ed. Identités)

Couleurs defenzmes (Ed. Identités)

Les dix âges de Lise (Ed. Identités)

fai oublié de naître (Ed. Céfal)